

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serrée (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Qualité d'impression inégale.

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

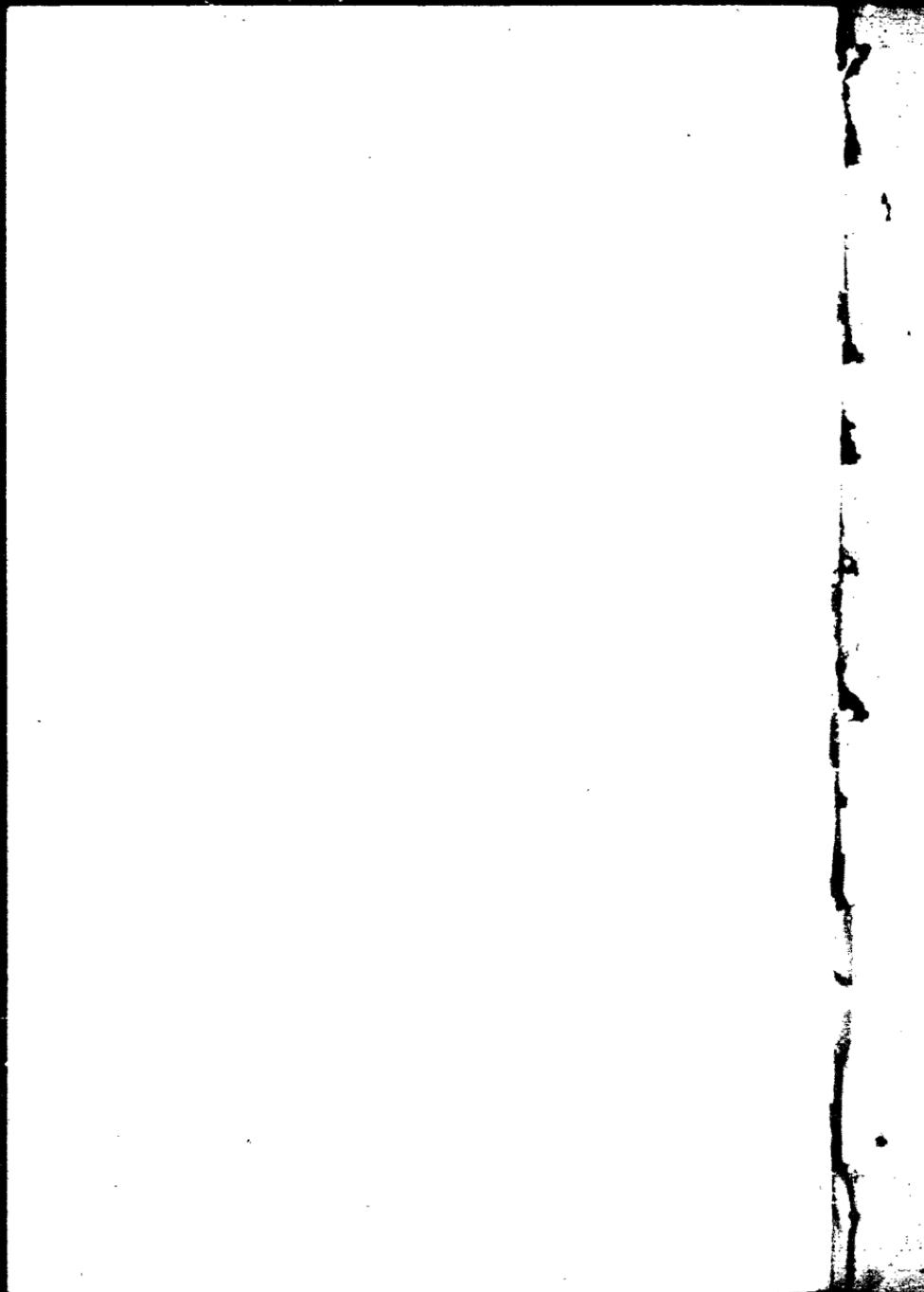
Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires



721

LE

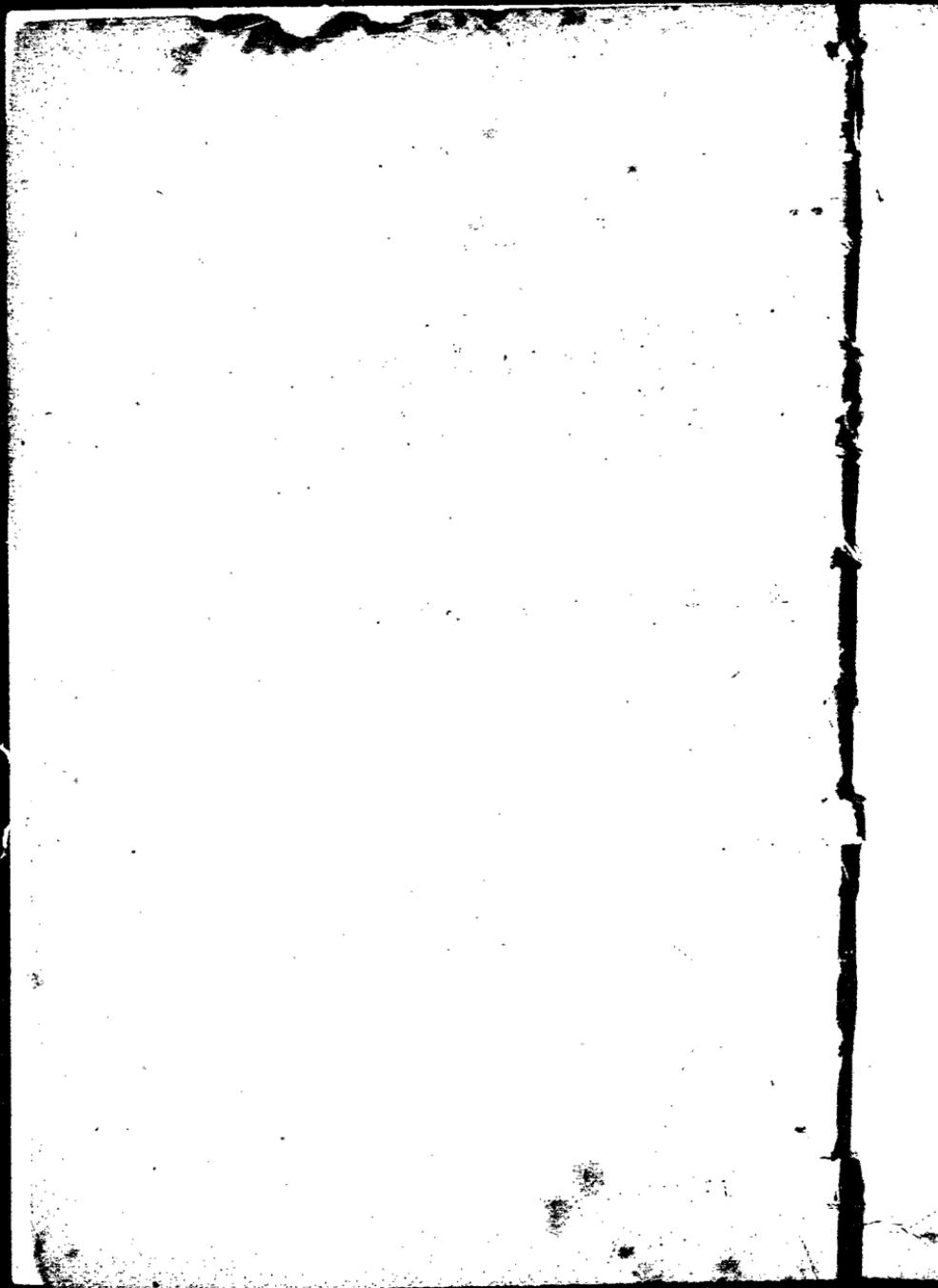
CHANSONNIER

CANADIEN

—••DUC••—

MICHIGAN

MICHIGAN,
1886.



LE
CHANSONNIER CANADIEN
—DU—
MICHIGAN.

LA CANADIENNE.

AIR: *Connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux!
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux!

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne.
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous,
Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc,

On passe le bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien souls.
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
 Vole, mon cœur, vole,
 En danse avec nos blondes,
 Nous sautons en vrais fous.
 Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous finissons par mettre,
 Tout sens dessus dessous.
 Tout, etc.

Ainsi le temps passe.
 Vole, mon cœur, vole,
 Ainsi le temps passe,
 Il est, ma foi, bien doux.
 Il est, etc.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Par derrière' chez ma tante,
 Il y a un bois joli;
 Le rossignol y chante,
 Et le jour et la nuit.
 Gai, lon, la, gai le rosier
 Du joli mois de mai!

Le rossignol y chante
 Et le jour et la nuit;
 Il chante pour ces dames
 Qui n'ont point de mari.
 Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames
 Qui n'ont point de mari;
 Il ne chant' pas pour moi.
 Car j'en ai un joli.
 Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi.
 Car j'en ai un joli;
 Il n'est pas dans la danse.
 Il est bien loin d'ici.
 Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
 Il est bien loin d'ici;
 Il est dans la Hollande,
 Les Hollandais l'ont pris.
 Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
 Les Hollandais l'ont pris.
 Que donneriez-vous, belle,
 Qui l'amèn'rait ici?
 Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?

—Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis:

Gai, lon-la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,

Et la belle fontaine
De mon jardin joli.

Gai, lon la, etc.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,

Par derrièr' chez mon père!

Il y a un pommier doux;

Il y a un pommier doux

Tout doux.

Il y a un pommier doux.

La^e feuille en est verte,

Vole, mon cœur, vole,

La feuille en est verte,

Et le fruit en est doux.

Et le fruit en est doux,
 Tout doux,
 Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
 Vole, mon cœur, vole.
 Trois filles d'un prince,
 S'sont endormi' dessous.
 S'sont endormi' dessous,
 Tout doux,
 S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
 Vole, mon cœur, vole!
 La plus jeun' se réveille:
 Ma sœur, voilà le jour!
 Ma sœur, voilà le jour,
 Tout doux,
 Ma sœur, voilà le jour!

Ce n'est qu'une étoile,
 Vole, mon cœur, vole!
 Ce n'est qu'une étoile,
 Qu'éclaire nos amours;
 Qu'éclaire nos amours,
 Tout doux,
 Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
 Vole, mon cœur, vole!

Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous;
Qui combattent pour nous,
Tous doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon coeur, vole,
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours;
Ils auront nos amours,
Tous doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole, mon coeur, vole!
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours;
Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

C'est la belle Françoise,
 Allons gai,
 C'est la belle Françoise,
 Qui veut se marier,
 Ma luron lurette,
 Qui veut se marier,
 Ma luron, luré.

Son amant va la voir,
 Allons gai,
 Son amant va la voir,
 Le soir, après souper,
 Ma luron lurette,
 Le soir, après souper,
 Ma luron luré,

Il la trouva seulette,
 Allons gai,
 Il la trouva seulette,
 Sur son lit, à pleurer,
 Ma luron lurette,
 Sur son lit, à pleurer,
 Ma luron luré.

Oh! qu'avez-vous, la belle,
 Allons gai,
 Oh! qu'avez-vous, la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer,
 Ma luron lurette,
 Qu'avez-vous à pleurer?
 Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
 Allons gai,
 On m'a dit hier soir,
 Qu'à la guerre vous alliez,
 Ma luron lurette,
 Qu'à la guerre vous alliez,
 Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle
 Allons gai.
 Ceux qui vous l'ont dit, belle,
 Ont dit la vérité,
 Ma luron lurette,
 Ont dit la vérité,
 Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,
 Allons gai,
 Viens-t'en me reconduire,
 Jusqu'au bord du rocher,
 Ma luron lurette,

Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marierai,
Ma luron lurette,
Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

LES TROIS CAPITAINES.

CHANT POPULAIRE CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Nous étions trois capitaines (*bis.*)
De la guerre revenant,
Brave, brave,
De la guerre revenant,
Bravement.

Nous entrâm's dans une auberge: (*bis*)

—“Hôtesse, as-tu du vin blanc,

“Brave, brave,

“Hôtesse, as-tu du vin blanc,

“Bravement?”

Oui, vraiment, nous dit l'hôtesse, (*bis*)

J'en ai du rouge et du blanc.

“Brave, brave,

“J'en ai du rouge et du blanc,

“Bravement.”

—Hôtess, tir nous trois chopines (*bis*)

Chopinette de vin blanc,

“Brave, brave,

Chopinette de vin blanc,

“Bravement,”

Quand la chopine fut bue, (*bis*)

Nous tirâm's trois écus blancs,

Brave, brave,

Nous tirâm's trois écus blancs,

Bravement.

Grand merci! nous dit l'hôtesse, (*bis*)

Revenez-y donc souvent,

Brave, brave,

Revenez-y donc souvent.

“Bravement.”

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis*)
 Il y a-t-un prisonnier,
 Gai, faluron, falurette!
 Il y a-t-un prisonnier,
 Gai, faluron, dondé!

Personne ne va l'voir (*bis*)
 Que la fille du geôlier,
 Gai, faluron, falurette!
 Que la fille du geôlier,
 Gai, faluron, dondé!

Elle lui porte à boire, (*bis*)
 A boire et à manger,
 Gai, faluron, falurette!
 A boire et à manger,
 Gai, faluron, dondé!

Un jour il lui demande: (*bis*)
 —“Belle, que dit-on de moi,
 “Gai, faluron, falurette!
 “Belle, que dit-on de moi?
 “Gai, faluron, dondé!

—“Le bruit court dans la ville: (*bis*)
 “Que demain vous mourrez,
 “Gai, faluron, falurette!
 “Que demain vous mourrez,
 “Gai, faluron, dondé!

—“Oh! si demain je meurs, (*bis*)
 “Lâchez-moi donc les pieds
 “Gai, faluron, falurette!
 “Lâchez-moi donc les pieds,
 “Gai, faluron, dondé!

La fille encor jeunette (*bis*)
 Les pieds lui a lâché!
 Gai, faluron falurette!
 Les pieds lui a lâché,
 Gai, faluron, dondé!

Le galant fort alerte (*bis*)
 Vers la mer a filé,
 Gai, faluron, falurette!
 Vers la mer a filé,
 Gai, faluron, dondé!

De la première plonge (*bis*)
 La mer a traversé,
 Gai, faluron, falurette!
 La mer a traversé,
 Gai, faluron, dondé!

Quand il fut sur la côte, (*bis*)
 Il se prit à chanter,
 Gai, faluron, falurette!
 Il se prit à chanter,
 Gai, faluron, falurette!

"Que Dieu béniss' les filles! (*bis*)
 "Surtout cell' du geôlier!
 Gai, faluron, falurette!
 "Surtout cell' du geôlier!
 "Gai, faluron, dondé!

"Si je retourne à Nantes, (*bis*)
 "Oui, je me marierai,
 Gai, faluron, falurette!
 "Oui, je me marierai,
 "Gai, faluron, dondé!

"Je prendrai pour ma femme [*bis*]
 "La fille du geôlier,
 Gai, faluron, falurette!
 "La fille du geôlier,
 "Gai, faluron, dondé!"

MA BOULE ROULANT.

Derrière' chez nous y a-t-un étang,
 En roulant ma boule;
 Trois beaux canards s'en vont baignant,
 Rouli, roulant,
 Ma boule roulant,
 Et roulant, ma boule roulant,
 En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
 En roulant ma boule;
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
 En roulant ma boule:
 Avec son grand fusil d'argent,
 Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
 En roulant, ma boule;
 Visa le noir, tua le blanc,
 Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
 En roulant, ma boule;
 O fils du roi, tu es méchant!
 Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant!
 En roulant, ma boule;
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
 En roulant, ma boule;
 Par-dessous l'aile il perd son sang,
 Rouli, roulant, etc.

Par-dessous l'aile il perd son sang,
 En roulant ma boule;
 Par les yeux lui sort' des diamants,
 Rouli, roulant.

Par les yeux lui sort' des diamants,

En roulant ma boule,
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule,
Toutes ses plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum's s'en vont au vent,
En roulant ma boule,
Trois dam's s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc.

Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule,
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule,
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, etc.

A SAINT-MALO.

AIR.—*Connu*

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir's sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
 Nous y prom' promener
 Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,
 Chargés d'avoïn', chargés de blé.

Chargés d'avoïn', chargés de blé:
 Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander.
 Marchand, marchand, combien ton blé?

Marchand, marchand, combien ton blé?
 Trois francs l'avoïn', six francs le blé.

Trois francs l'avoïn' six francs le blé.
 C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
 Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mesdam's, vous le verrez.
 Marchand, tu n'vendras pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
 —Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
 —A ce prix, on va s'arranger.

A LA CLAIRE FONTAINE.

CHANT NATIONAL.

A la claire fontaine,
 M'en allant promener,
 J'ai trouvé l'eau si belle,
 Que je me suis baigné;
 Il y a longtemps que je t'aime.
 Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
 Que je me suis baigné,
 Et c'est au pied d'un chêne
 Que je m'suis reposé,
 Il y a longtemps, etc

Et c'est au pied d'un chêne
 Que je m'suis reposé,
 Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait;
 Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait;
 Chante, rossignol, chante,
 Toi qui a le cœur gai;
 Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
 Toi qui as le cœur gai,

Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer.
 Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer,
 J'ai perdu ma maîtresse!
 Sans pouvoir la trouver:
 Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
 Sans pouvoir la trouver;
 Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai;
 Il y a longtemps; etc.

Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai;
 Je voudrais que la rose
 Fut encore au rosier.
 Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
 Fut encore au rosier;
 Et que le rosier même
 Fut dans la mer jeté.
 Il y a longtemps, etc.

MARGOTTON ET SON ANE

RONDE.

Quand Margotton s'rend au moulin,
 Filant sa quenouille de lin,
 Ell' monte sur son âne:
 Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
 Ell' monte sur son âne Martin
 Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
 De rire il ne peut se tenir:
 "Attache-là ton âne,
 "Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
 "Attache-là ton âne Martin
 "A la port' du moulin."

Pendant que le moulin moulait
 Le meunier la belle amusait;
 Le loup a mangé l'âne.
 Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
 Le loup a mangé l'âne Martin
 A la port' du moulin.

"J'ai douze écus dans mon gousset,
 "Prends en cinq et laissé-m'en sept,
 "T'achèteras un âne,
 "Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
 "T'achèteras un âne Martin

“Pour venir au moulin.”

Le mari la voyant venir,
De gronder ne put se tenir; /

“Ce n'est pas là mon âne!

“Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!

“Ce n'est pas là mon âne Martin

“Qui t'portait au moulin.”

“Mon âne avait les quat' pieds blancs,

“Et les oreill's en rabattant:

“On m'a changé mon âne!

“Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!

“On m'a changé mon âne Martin

“A ce maudit moulin.”

“Le bout de sa queue était noir.

“Je suis volé, c'est clair à voir;

“Longtemps j'pleurai mon âne,

“Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!

“Longtemps j'pleurai mon âne Martin.

“Qui m'portait au moulin.

“Ne sais-tu pas, pauvre nignaud,

“Que les bêtes changent de peau? -

“C'est ce qu'a fait ton âne,

“Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!

“C'est ce qu'a fait ton âne Martin

“En allant au moulin.”

QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE

CHANT CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Quand j'étais chez mon père,
Petit gars pastoureau,
J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau.

REFRAIN.

Hioupe, hioupe sur la rivière
Vous ne m'entendez guère,
Hioupe, hioupe sur la rivière
Vous ne m'entendez pas.

J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau,
Quand un loup, fin compère,
Vint gober un agneau.
Hioupe, etc.

Quand un loup fin compère,
Vint gober un agneau,
Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau.
Hioupe, etc.

Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau
Je prendrais bien la paire,

Mais que dirait l'rusteau?
Hiouppe, etc.

Je prendrais bien la paire,
Mais que dirait l'rusteau?
C'est bien assez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Hiouppe, etc.

C'est bien assez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Il fallait, en bon frère,
Laisser du moins la peau.
Hiouppe, etc.

Il fallait en bon frère
Laisser du moins la peau,
Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau
Hiouppe, etc.

Et sa cornette légère
Pour mettre à mon chapeau,
Et l'os que je préfère,
Pour faire un chalumeau.
Hiouppe, etc

Et l'os que je préfère
Pour faire un chalumeau,
Afin de nous distraire

Chaque printemps nouveau.
Hioupe, etc.

Mais chut !...il faut vous faire
La morale en un mot:
Bergers, ne laissez guère
Le loup près de l'agneau.
Hioupe, etc.

SUR LE COIN D'UN PONT.

Mon père a fait bâtir maison
Sur le coin, sur le coin d'un pont.
Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin d'un coin,
Sur le coin d'un pont,
Ah ! le beau joli petit coin,
Que le coin d'un coin,
Que le coin d'un pont.

Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
Dont le plus jeune est mon mignon.
Sur le coin, etc.

Dont le plus jeune est mon mignon
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
D'un saut, il mon't sur le pignon.
Sur le coin, etc.

D'un saut il monte sur le pignon.
 Sur le coin, sur le coin d'un pont;
 Il appelle ses compagnons,
 Sur le coin, etc.

Il appelle ses compagnon
 Sur le coin, sur le coin d'un pont
 "J'ai-t-un paté du trois pigeons:"
 Sur le coin, etc.

"J'ai-t-un paté de trois pigeons,"
 Sur le coin, sur le coin d'un pont
 "Assis-toi là, et le mangeons."
 Sur le coin. etc.

"Assis-toi là et le mangeons."
 Sur le coin, sur le coin d'un pont.
 En s'asseyant il fit un bond.
 Sur le coin, etc.

En s'asseyant il fit un bond
 Sur le coin, sur le coin d'un pont;
 Qui fit trembler mer et poissons.
 Sur le coin, etc.

Qui fit trembler mer et poissons.
 Sur le coin, sur le coin d'un pont;
 Et les cailloux qui sont au fond.
 Sur le coin, etc.

MON MOINE.

Ah ! si mon moine voulait danser
Un capuchon je lui donnerai.

Danse, mon moine, danse,
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas, maluré lon la,
Tu n'entends pas, maluré, danser

Ah ! si mon moine voulait danser
Un ceinturon je lui donnerai.

Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un chapelet je lui donnerai.

Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser
Un froc de bur' je lui donnerai.

Danse etc,

Ah ! si mon moine voulait danser
Un beau psautier je lui donnerai.

Danse, etc.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté
Bien d'autre chos' je lui donnerai

Danse, etc.

E
“CQ
P
V
B
LD
D
“C
S
V

DEDANS PARIS

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis*
 Qui est plus belle que le jour. }
 Mais elle avait une servante
 Qu'aurait (*ter*) voulu
 Etre aussi bell' que sa maîtresse,
 Mais elle n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire: } *bis*
 "Combien vendez-vous votre fard?" }
 —"Nous le vendons par demi-once,
 "C'est un (*ter*) écu."
 —"Pesez moi-z'en un' demi-once
 Voilà mon écu."

Quand vous serez pour vous farder } *bis*
 Prenez ben gard' de vous mirer; }
 Vous éteindrez votre chandelle
 Barbouil—(*bis.*) barbouillez-vous.
 Le lendemain vous serez belle
 Comme le jour.

Dans son chemin elle fit rencontre
 De son gentil cavalier.
 "Où allez-vous, blanche coquette.
 Si barbe (*bis.*) si barbouillée?
 Vous avez la figur' plus noire
 Que la ch'minée."

Ell' s'en va chez l'apothicaire: bis.
 Monsieur, que m'avez-vous vendu;
 "Je vous ai vendu du cirage
 Pour vos (*ter*) souliers:
 Pour apprendre à une servante
 De se farder.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH

Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Miron-ton, miron-ton, miron-taine,
 Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques
 Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
 Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
 Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
 Tout noir habillé.

Beau page, ah! beau page,
 Quell' nouvelle apportez.

Aux novell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer!

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés,

Monsieur d'Malbrough est mort
Est mort et enterré.

J'ai vu porter en terre
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

J'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

IL ETAIT UN' BERGERE

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons,

Le chat qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,

D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Si tu y mets la patte,
 Tu auras du bâton,
 Ron, ron,
 Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Il n'y mit pas la patte,
 Il y mit le menton,
 Ron, ron,
 Il y mit le menton.

La bergère en colère,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 La bergère en colère
 Tua son p'tit chaton,
 Ron, ron,
 Tua son p'tit chaton.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

AIR:—*Connu*

Deux gendarmes, un beau dimanche,
 Chevauchaient le long d'un sentier,
 L'un portait la sardine blanche,

L'autre le jaune baudrier.
 Le premier dit d'un ton sonore:
 Le temps est beau pour la saison.
 Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
 Brigadier, vous avez raison. }

Ah! c'est un métier difficile;
 Garantir la propriété,
 Protéger les champs et la ville
 Du vol de l'iniquité.
 Pourtant l'épouse que j'adore
 Repose seule à la maison.
 Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne
 Faite de rose et de laurier;
 J'ai servi Vénus et Bellone,
 Je suis époux et brigadier;
 Mais je poursuis ce météore
 Qui, vers Colchos, guida Jason.
 Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,
 Put encor les apercevoir;
 Le brigadier, de sa voix fière,
 Réveillait les échos du soir.
 Vois, dit-il, le soleil qui dore
 Ces verts côteaux à l'horizon.
 Brigadier, etc.

Puis ils cheminèrent en silence;
 On n'entendit plus que le pas
 Des chevaux marchant en cadence.
 Le brigadier ne parlait pas;
 Mais quand parut la pâle aurore,
 On entendit un vague son:
 Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
 Brigadier, vous avez raison.

LE CANADIEN EXILE.

Un Canadien errant
 Banni de ses foyers,
 Parcourait en pleurant
 Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
 Assis au bord des flots,
 Au courant fugitif
 Il adressait ces mots:

“Si tu vois mon pays,
 “Mon pays malheureux,
 “Va dire à mes amis
 “Que je me souviens d'eux

“Pour jamais séparé
 “Des amis de mon cœur,
 “Hélas! oui, je mourrai,

“Je mourrai de douleur.

“Plongé dans les malheurs,
 “Loin de mes chers parents,
 “Je passe dans les pleurs
 “D’infortunés moments.”

A. GERIM-LAJOIE.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
 De l'agrément qu'on a d'être bossu.
 Polichinelle, en tous lieux si connu,
 Toujours chéri, partout si bien venu,
 Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
 De ce paquet on fait un fort grand cas.
 Quand un bossu l'est derrière et devant,
 Son estomac est à l'abri du vent,
 Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
 Le ton comique et beaucoup d'agrément.
 Quand un bossu se montre de côté,
 Il règne en lui certaine majesté,
 Qu'on ne peut voir sans en être enchanté

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
 J'aurais rempli mon palais de bossus.

On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substitués
Aurait gravé près de ses attributs:
Vive la bosse et vivent les bossus!

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout
Qu'avec la bosse on peut passer partout;
Qu'un homme soit fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu:
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.
—Faites par un bossu, neveu de Santeul.

COMPLAINTÉ DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Un jour, près de la ville
De Bruxelles en Brabant,

Des bourgeois fort dociles
 L'accostèr' en passant.
 Jamais ils n'avaient vu
 Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
 Et très mal arrangé,
 Leur fit croire que cet homme
 Était fort étranger,
 Portant, comme ouvrier,
 D'avant lui un tablier.

Il lui dit: — Bonjour maître,
 e grâce, accordez nous
 La satisfaction d'être
 Un moment avec vous;
 Ne nous refusez pas;
 Tardez un peu vos pas.

— Messieurs, je vous proteste
 Que j'ai bien du malheur.
 Jamais je ne m'arrête,
 Ni ici, ni ailleurs;
 Par beau ou mauvais temps,
 Je marche incessamment.

— Entrez dans cette auberge,
 Vénérable vieillard,
 D'un pot de bière fraîche
 Vous prendrez votre part;

Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

— J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis en vérité,
Confus de vos bontés.

— Ah! de savoir votre âge
Nous serions bien curieux;
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux;
Vous avez bien cent ans;
Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant?
Que l'Écriture nomme
Isaac, le Juif-Errant?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous?

—Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée.
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel! que ma rônde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux.
Les forêts, les déserts,
Les montagn's les côteaux,
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,

C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité;
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux:
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

—C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur:

J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix;
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi:
"Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?"

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison:
"Ote-toi, criminel,
De devant ma maison:
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront."

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant:
"Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans:
Le dernier jugement
Finira ton tourment."

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin,
De ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
 Adieu, la compagnie;
 Grâce à vos politesses,
 Je vous en remercie:
 Je suis trop tourmenté
 Quand je suis arrêté.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis
 Nous sommes tous si réjouis?
 C'est qu'un repas n'est bon
 Qu'appêté sans façon.
 Mangeons à la gamelle:
 Vive le son!
 Vive le son!
 Mangeons à la gamelle:
 Vive le son!
 Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas:
 On y veut rire, on ne peut pas.
 Le mets le plus friand
 Dans un vase brillant,
 Ne vaut pas la gamelle:
 Vive le son; etc.

Point de froideur, point de hauteur,

L'aménité fait le bonheur;
 Non, sans fraternité,
 Il n'est point de gaieté.
 Mangeons à la gamelle:
 Vive le son, etc.

Vous qui baillez dans vos palais
 Où le plaisir n'entra jamais,
 Pour vivre sans souci,
 Il faut venir ici
 Manger à la gamelle,
 Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos;
 Quand on travaille, on est dispos.
 Que nous sert un grand cœur,
 Sans la mâle vigueur
 Qu'on gagne à la gamelle?
 Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
 Ont subjugué tous les humains?
 Amis, n'en doutez pas,
 C'est que ces fiers soldats
 Mangeaient à la gamelle,
 Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
 Mourant de faim, proscrits, bernés,
 Vont envier l'état

Du plus brave soldat
 Qui mange à la gamelle,
 - Vive le son etc.

Ces Carthaginois si lurons,
 A Capoue ont fait les capons;
 S'ils ont été vaincus
 C'est qu'ils ne daignaient plus
 Manger à la gamelle.
 - Vive le son, etc.

Ah! s'ils avaient le sens commun,
 Tous les peuples n'en feraient qu'un;
 Loin de s'entrégorger,
 Ils viendraient tous manger
 A la même gamelle.
 - Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
 Par le serment des bons Français;
 Jurons tous, mes amis,
 D'être toujours unis:
 Vive la république!
 Vive le son!
 Vive le son!
 Vive la république!
 Vive le son!
 Du canon!

LE PAYS.

AIR:—*Les louis d'or.*

Pourquoi quitter notre patrie,
 Canadiens, pour un ciel meilleur?
 Pourquoi passer toute la vie
 A courir après le bonheur?
 Eh! quoi, serait elle maudite
 La terre de notre berceau?
 Ne pourrions-nous que par la fuite
 Cesser d'y trouver un tombeau?
 L'illusion de l'espérance
 Nous séduit tous, ô mes amis,
 Mais bonheur, plaisir, abondance,
 Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,
 En voyant sur tous les chemins
 Nos enfants, nos amis, nos frères
 Partir en tristes pèlerins.
 Et nous, si quelqu'un vient nous dire:
 "Le vrai bonheur est aux États."
 Oh! ne nous laissons pas séduire,
 Non, le bonheur n'est pas là-bas,
 Dans le désert, c'est le mirage
 Qui séduit les yeux éblouis:
 Fuyons cette menteuse image,
 Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
 Des habitants venus d'ailleurs;
 J'ai vu nos fertiles campagnes
 Enrichir des colons meilleurs.
 Tandis que notre cœur de glace
 Va chercher un climat plus doux,
 Un autre pays prend la place,
 Et recueille ses fruits pour nous.
 Je suis jaloux quand je contemple
 Ses coffres, ses greniers remplis;
 Mais il vient nous donner l'exemple,
 Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
 Le travail donne les trésors,
 Et qu'un intelligent courage
 Vienne soutenir nos efforts.
 Quand on la cultive et qu'on l'aime,
 La terre de nos Canadas,
 Elle est d'une richesse extrême,
 Et ses flancs ne s'épuisent pas.
 Elle nous rend avec usure
 Tous les biens qui lui sont commis,
 Mais souvent elle les mesure
 A notre amour pour le pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
 Auquel on nous fait dire adieu!
 Ailleurs, point de plus belle plage,

Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
 Aimons notre pays d'enfance,
 Restons attachés à son sein.
 Le souvenir et l'espérance
 Ici se tiennent par la main.
 Vivons ou vécurent nos pères,
 Comme eux soyons toujours unis.
 Et préparons des jours prospères
 A nos enfants dans le pays.

L'ABBE. F. MARTINEAU.

LE VIEUX BRACONNIER

AIR:—*Comm.*

Dans le pays l'on m'appelle
 Pierre, le vieux braconnier.
 J'étais, on se le rappelle,
 La terreur du beau gibier.
 Mais depuis qu'une couronne
 De cheveux blancs me coiffa,
 Je braconne, je braconne, } *bis.*
 Un lapin par-ci, par-là.

J'étais un buveur terrible.
 Et le vin blanc, rouge ou noir,
 Descendait comme en un crible
 Dans mon vaste réservoir.
 Je buvais plus que personne;
 Maintenant ce n'est plus ça!

Je braconne, je braconne,
 Quelques coups par ci par-là. } *bis.*

La fortune avec sa roue,
 Me fuyait de plus en plus:
 Je ne comptais, je l'avoue,
 Pas plus d'amis que d'écus.
 A présent que ma main sonne
 Quelque argent qu'on me légua,
 Je braconne, je braconne, } *bis.*
 Un ami par-ci, par-là.

J'ai pitié de la souffrance,
 Car j'ai souffert bien souvent;
 Le pauvre vit d'espérance,
 Mais il faut du pain pourtant.
 Quelquefois j'ai fait l'aumône,
 Béni soit qui m'aidera!
 Je braconne, je braconne, } *bis.*
 Quelques sous par-ci, par-là.

Maintenant la chose est claire,
 Mon voyage est terminé.
 Mais, on dirait que sur terre
 Le bon Dieu m'ait oublié.
 En attendant qu'il me donne
 L'ordre qui trop tôt viendra,
 Je braconne, je braconne } *bis.*
 Quelques jours par-ci, par-là

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR:—*Quand je veux chasser la tristesse*

Déjà le vent du soir soupire
 Dans les vieux débris de la tour;
 Déjà le flot du lac expire.
 En murmurant la fin du jour;
 Mais on dirait qu'à la rivière
 L'écho redit un chant lointain.
 Ecoutez bien, c'est la prière
 Du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
 Module ses refrains d'espoir;
 L'airain sacré de la colline
 Annonce l'angelus du soir;
 Tandis qu'on prie à la chaumière,
 Au loin résonne un chant lointain.
 Ecoutez bien, etc.

Là-bas, il est dans la vallée,
 Au bois où souffle le zéphir;
 Il prie au pied d'un mausolée,
 Tombe chère à son souvenir.
 Sa voix se mêle avec mystère
 Aux chansons du hameau voisin.
 Ecoutez bien, etc.

MON AME A DIEU, MON COEUR
A TOI.

La voile est à la grande lune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yenx, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*,) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et livrer son cœur au plaisir.
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Pleine de tendresse et pleine de foi,
Il répétait, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or,
Mais il lit ces mots sur la pierre;
Je pars aussi, mon fils, plains-moi;
Mais dans le ciel comme sur la terre,
Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi

Oui dans le ciel: comme sur la terre,
Mon âme à Dieu, (bis.) mon cœur à toi.

AVE MARIA.

Ave, Maria!
Car voici l'heure sainte;
La cloche tinte:
Ave Maria?

Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des Cieux!
Ave, Maria! etc.

Tout dort sous votre aile
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle,
Dans son nid d'oiseau.
Ave, Maria! etc.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin;
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
Ave, Maria! etc.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés:
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés,
Ave, Maria! etc.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria! etc.

Aussi les Maries,
En chœurs gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieux.
Ave, Maria! etc.

Mais le jour-s'en va;
De la cloche qui tinte
Finit la plainte:
Ave, Maria!

G. LEMOINE.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

AIR:—*Com.u.*

—Vois-tu cette troupe guerrière
 Déployer ses nobles drapeaux?
 Berger, laisse-là ta chaumière.
 Et ta houlette et tes troupeaux:
 Parmi les fils de la victoire
 Viens briller d'un noble éclat;
 Quitte le repos pour la gloire.
 Fais-toi soldat, fais-toi (*bis*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles
 Suivre la pente du coteau?
 C'est l'image des jours tranquilles
 Qui s'écoulent dans ce haméau.
 Tes lauriers arrosés de larmes
 N'offrent qu'un bonheur passager;
 Le nôtre est pur, quitte tes armes,
 Fais-toi berger, fais-toi (*bis*) berger.

—Quoi, moi, désertier la carrière .
 Que Mars ouvre à ses favoris,
 M'ensevelir dans la poussière
 Couvert d'opprobre et de mépris!
 Lorsqu'à mon bras le ciel confie
 L'intérêt sacré de l'état:
 Mon sang est tout à ma patrie,
 Je suis soldat, je suis (*bis*) soldat.

—Des vrais amis l'heureux modèle
 En tous lieux mon chien suit mes pas;
 Guidé par ce gardien fidèle
 Mes agneaux ne s'écartent pas.
 Ma cabane échappe au tonnerre
 Qui met les trônes en danger;
 Des rois, que me fait le colère?
 Je suis berger, je suis (*bis*) berger.

—Aux fiers accents de la trompette
 Tressaille mon cœur généreux,
 —Aux doux accents de la musette
 Palpite mon cœur amoureux.
 —Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
 J'entends le signal du combat.
 —Voici venir ma pastourelle,
 Adieu, soldat, adieu (*bis*), soldat.

LE PETIT MOUSSE NOIR.

AIR:—*Mon enfant, tu voudrais com-
 prendre.*

Sur le grand mât d'une corvette
 Un petit mousse noir chantait;
 Disant d'une voix inquiète
 Ces mots que la brise emportait:
 Ah! qui me rendra le sourire
 De ma mère m'ouvrant ses bras?

Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : "Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savanes la chaumière
Va disparaître de tes yeux ;
Pauvre enfant, si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas !
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse-les dire ;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine
Le petit mousse de tribord ;
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
"Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats,
Tu vas revoir ta pauvre mère
Et le bonheur est dans ses bras."

MARC CONSTANTIN.

ADIEUX DE MARIE STUART.

MUSIQUE DE B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,
 Qui je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir!

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde le souvenir.
 Le vent souffle, on quitte la plage,
 Et peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots!
 Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
 Je ceignis les lys éclatants;
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Ecossais;
 Je n'ai désiré d'être reine
 Que pour régner sur les Français.
 Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours.
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi!
 J'ai cru voir dans un songe horrible
 Un échafaud dressé pour moi!
 . Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais Dieu! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieus:
 Et la nuit de son voile humide
 Dérobe tes bords à mes yeux.
 Adieu, etc.

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit par ma pâle lumière.
 Un étranger à ma porte frappa;
 Je l'accueillis dans ma pauvre chau-
 mière,
 Le croirais-tu, mon fils, il me trompa!
 Tu sais combien j'aimais ta sœur,
 Marie?

Pour elle, hélas! je ne puis que pleurer
 De la ravir le lâche eut l'infamie.
 Mais tu reviens, enfant, pour la ven-
 ger:

Va droit à lui,
 Courage, audace,
 Point de merci;
 Attaque en face.
 Va ne crains rien;
 Songe à ta sœur,
 Ajuste bien
 Et frappe au cœur!

Toi qui servis pendant longtemps la
 France,
 Tu sais, mon fils, tout le prix de l'hon-
 neur;
 Oui, j'en suis sûr, de venger cette of-
 fense
 Impatient, tu sens battre ton cœur.
 Sur le terrain, où la mort vous ras-
 semble,
 Va, mon enfant, sois ferme et coura-
 geux,
 Par la pen ée, ô fils, soyons ensem-
 ble,
 Car pour combattre, hélas! je suis trop
 vieux.
 Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure;

La nuit, de l'aigle il partage le sort. •

C'est là que doit sonner sa dernière heure;

C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.

Oh! le beau jour que celui qui se lève!
 Jour de vengeance! enfin, je suis heureux.

Que ce combat soit sans merci, ni trêve!

Pars mon enfant, pour toi je fais des vœux.

Va droit à lui, etc.

LE PETIT AVEUGLE.

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans,

Mon vieux père était mort, ô trop tristes moments!

Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre,

Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.

Un sac, un bâton,

Un chien nourrisson,

C'était là tout mon bien.

Le sac sur le bras,

Je pars au p'tit pas

Sur le bord du chemin.

Adieu, la chaumière,

Ah! ah! ah!

Tombeau de ma mère,

Ah! ah! ah!

Conduis mes pas, mon petit chien,

Mon seul ami, quand tout me quitte

Je ne vois pas; toi, tu vois bien:

Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon
p'tit ami,

Et tenant à la main le cordon si chéri:

J'allais clopin-clopan sur la route trop
dure;

Mes deux pieds étaient nus, mon front
sans couverture.

Je tendais tremblant

Mes mains au passant,

Pour mendier mon pain.

"Donnez-moi, messieurs;

"Je suis malheureux;

"Je vais mourir de faim."

Loin de ma chaumière,

Ah! ah! ah!

Toi, dans ma misère,

Ah! ah! ah!

Conduis mes pas, mon petit chien,
 Mon seul ami, quand tout me quitte
 Je ne vois pas, toi tu vois bien.
 Petit, regarde, et va moins vite,

Je frappai très souvent le seuil des
 grands seigneurs;

Mais, en voyant mes maux ils ont ri de
 mes pleurs.

Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont
 pas eu de mère

Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la
 misère.

• Ils disaient furieux :

Va-t-en, petit gueux ;

“Nous n'avons rien pour toi.”

Puis prenant mon bras,

Me m'naient à grands pas

Sur le chemin du roi.

Loin de ma chaumière,

Ah ! ah ! ah !

Toi dans ma misère,

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,
 Mon seul ami quand tout me quitte,
 Je ne vois pas ; toi tu vois bien :
 Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre bergère, épanchant
 dans mon cœur

Des paroles d'esprit, des mots pleins de
 douceur,
 Et que sa douce main me donnait en si-
 lence
 Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre in-
 digence;

J'offrais à mon chien
 Moitié de mon bien,
 Le reste était pour moi.
 Pendant le repas,
 Je m'disais tout bas,
 Non sans un grand émoi
 "Vive la chaumière,
 Ah! ah! ah!
 "Où vécut ma mère!
 Ah! ah! ah!

Conduis mes pas, mon petit chien,
 Mon seul ami, quand tout me quitte
 Je ne vois pas, toi tu vois bien,
 Petit, regarde et va moins vite.

Je trottai bien longtemps, toujours ver-
 sant des pleurs,
 Sur la route inconnue, où tous cueillaient
 des fleurs,
 Et voilà que soudain la triste maladie
 Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.
 Viens à mon secours,
 Maître de mes jours!

Je suis seul en ce lieu;
 En perdant mon chien,
 Je perds tout mon bien.
 A la grâce de Dieu !
 Loin de ma chaumière !
 Ah ! ah ! ah !
 Et mourir sans mère !
 Ah ! ah ! ah !

Quoi ! tu me laisses, mon petit chien !
 Ah, quel malheur, ah, tout me quitte.
 Seul ici bas tu m'aimais bien :
 Que ne suis-je encor à ta suite.

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR:—*Un jour pur etc.*

Celle qui ma donné la vie
 Est dans les champs des noirs cyprès,
 Sous la froide pierre endormie,
 Pour ne se réveiller jamais.
 Dans ce lieu sombre et solitaire,
 Tous les jours je verse des pleurs ;
 Au pied de la croix de ma mère
 Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,
 Je crois entendre autour de moi

Sa voix, à travers un nuage,
 Qui me dit: "Je veille sur toi."
 Et comme un baume salubre,
 Ces mots apaisant mes douleurs,
 Au pied de la croix de ma mère
 Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
 Je ne savais plus que pleurer;
 Mais vers la croix je m'achemine
 Et sa voix me dit d'espérer,
 Je m'agenouille, et sur la pierre
 Où seront un jour nos deux cœurs!
 Au pied de la croix de ma mère,
 Je prie et je sème des fleurs.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

AIR:—*De la pauvre Isabelle.*

J'entends dans nos montagnes
 Le son du chalumeau,
 Et déjà mes compagnes
 S'assemblent sous l'ormeau.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer:
 Las! qui n'a plus de mère,
 Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
 M'environne toujours;

Mon père, loin de France
 Vit terminer ses jours.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer:
 Car sans lui, sans ma mère
 Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
 Que dans mon souvenir.
 Des cieux où tu résides,
 Daigne encor me bénir,
 Auprès de ma chaumière
 Où tu me vois errer,
 Veille sur moi, ma mère,
 Toi que j'aime à pleurer.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

AIR:—*Connu.*

Amis, la matinée est belle;
 Sur le rivage assemblez-vous,
 Montez gaiement votre nacelle,
 Et des vents bravez le courroux.
 Conduis ta barque avec prudence,
 Pêcheur, parle bas,
 Jette tes filets en silence,
 Pêcheur, parle bas;
 Le roi des mers ne t'échappera pas (*bis*)

J'al
 Ins
 A l
 Le
 Je
 Qu
 Des
 Me

L'heure viendra, sachons l'attendre,
 Plus tard, nous saurons la saisir,
 Le courage fait entreprendre,
 Mais l'adresse fait réussir.
 Conduis, etc.

Pêcheur, sur la mer orageuse,
 Brave la mort, va, ne crains rien;
 Pour une action périlleuse,
 Vogue sans peur, en vrai marin.
 Conduis, etc.

Ne redoute pas la balaine,
 Le temps est calme, il faut partir,
 Tente une conquête incertaine,
 Le brave craint-il de mourir;
 Conduis, etc.

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
 Insouciant comme un papillon bleu,
 A l'âge où l'âme à peine révélée
 Le cherche encore et ne rien de Dieu.
 Je composais avec amour ma gerbe,
 Quand, au détour du côteau, l'aspect noir
 Des sapins verts couvrant un sol sans
 herbe
 Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté,
 Par qui le sapin fut planté,
 Par qui la bruyère est bénie,
 J'adore ton génie
 Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage
 Chaque printemps lui fait un éventail;
 Droite est sa flèche et vibrant son feuil-
 lage,

L'art grec s'y mêle au gothique travail:
 Les blancs piliers, un souffle les balance
 Sans plus d'efforts que les simples ro-
 seaux;

Chœur végétal, symphonie, orgue im-
 mense

Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux
 Dieu d'harmonie, etc

Les bûcherons dont la hache est sonore,
 Sapin géant, coupent tes bois légers
 Qui porteront du couchant à l'aurore
 Hommes, bestiaux et produits échangés,
 De ta résine on enduira tes planches;
 Tu doubleras les caps sombres sans peur,
 Tantôt voguant au gré des voiles blan-
 ches,

Tantôt poussé par l'ardente vapeur.
 Dieu d'hamonie, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rythmés par l'aquilon:
Un jour, des bals vous mènerez la danse
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme

Cherche des cœurs l'invisible chemin;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.
Dieu d'harmonie, etc.

Heureux sapins! vos solives légères
Font les chalets, construisent les ha-
meaux:

Dans vos taillis se couchent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil;
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.
Dieu d'harmonie, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ses douceurs,
Qu'aime la foule aux vers de ses poètes,
Et qu'Apollon enseignait aux neufs
sœurs.

Quand, au hasard, la sagesse infinie
Eclaire un front, c'est à l'ombre des bois!

Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie!
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois!
Dieu d'harmonie, etc.

PIERRE DUPONT.

L'ANGE DE LA PITIE.

Sur la cité brille un soleil de fête;
C'est un beau jour que chacun veut
saisir.

De toutes parts la foule satisfaite
Court empressée où l'attend le plaisir.
Seule une femme, à la fois veuve et mère
Les yeux en pleurs, le front humilié,
Demande à tous pitié pour sa misère:
N'est-il, hélas! n'est-il plus de pitié?

Sa force enfin s'épuise et l'abanonne:
Elle chancelle et se traîne au saint lieu;
Puis, à genoux devant une madone,
Offrant son fils à la mère de Dieu,
Elle s'écrie: Oh! soyez secourable
A ce roseau par l'orage plié;
Vous dont le fils naquit dans une étable
De mon enfant prenez, prenez pitié.

Mais, ô prodige! il semble que la toile
A palpité, que la Vierge a souri,

Et que Jésus, jouant avec son voile,
 Jette à la veuve un regard attendri.
 Elle se lève, emportant l'espérance:
 De tout bonheur n'est-ce pas la moitié?
 A sa demeure un ange la devance,
 L'ange qu'au ciel on nomme la Pitié.

AUGUSTE BRESSIER.

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
 Au vétéran qui mendiait son pain
 Te souviens-tu qu'autrefois dans la
 plaine,

Tu détournas un sabre de mon sein?
 Sous les drapeaux d'une mère chérie,
 Tous deux nous avons combattu;
 Je m'en souviens, car je te dois la vie:
 Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu,

Te souviens-tu, de ces jours trop rapides
 Où le Français acquit tant de renom?
 Te souviens-tu que sur les Pyramides
 Chacun de nous osa graver son nom?
 Malgré les vents, malgré la terre et l'onde
 On vit flotter, après l'avoir vaincu,
 Notre étendard sur le berceau du monde?
 Dis-mois, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu

Te souviens tu que les preux d'Italie
 Ont vainement combattu contre nous ?
 Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
 Devant nos chefs ont plié les genoux ?
 Te souviens-tu qu'aux champs de l'Al-
 lemagne

Nos bataillons, arrivant impromptu,
 En quatre jours ont fait une campagne :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
 Où le Français, abordant en vainqueur,
 Vit sur son front les neiges amassées
 Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
 Souvent alors au milieu des alarmes,
 Nos pleurs coulaient, mais notre œil
 abattu

Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
 Vivante encor descendit au cercueil,
 Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
 Des étrangers marcher avec orgueil ?
 Grave en ton cœur ce jour pour le mau-
 dire

Et qu'un l Bellone un jour aura paru,
 Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te
 Ca
 Vie

En
 Ma

Me
 Tu
 En

C'e

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble
 Car je n'ai plus de noble souvenir;
 Viens-t-en, l'ami, nous pleurerons en-
 semble;

En attendant un meilleur avenir.

Mais si la mort, planant sur ma chau-
 mière,

Me rappelait au repos qui m'est dû,

Tu fermeras doucement ma paupière

En me disant: "Soldat, t'en souviens-tu?"

EMILE DEBRAUX.

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,

La France appelle ses enfants!

Allons, dit le soldat: Aux armes!

C'est ma mère, je la défends

Mourir pour la patrie, (*bis.*)

C'est le sort le plus beau, le plus digne
 d'envie. (*bis,*)

Nous, amis, qui, loin des batailles.

Succombons dans l'obscurité,

Vouons, du moins, nos funérailles

A la France, à la liberté!

Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,

Quand chacun de nous est martyr,

Ne préférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du Créateur de la nature
Bénédissons encor la bonté;
Nous plaindre serait une injure:
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

A. DUMAS ET AUG. MAQUET.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé (*bis*).
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils et vos compagnes!
Aux armes! citoyens, formez vos batail-
lons;
Marchons (*bis*.) qu'un sang impar
abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de roi conjurés?

Pour qui ces ignobles entraves,
 Ces fers dès longtemps préparés? (*bis*)
 Français, pour nous, ah! quel outrage,
 Quels transports il doit exciter?
 C'est nous qu'en ose méditer
 De rendre à l'antique esclavage!
 Aux armes! citoyens, formez vos batail-
 lons;
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
 ve nos sillons.

Quoi! ces cohortes étrangères
 Feraient la loi dans nos foyers!
 Quoi! ces phalanges mercenaires
 Terrasseraient nos fiers guerriers? (*bis.*)
 Grand Dieu! par des mains enchaînées
 Nos fronts sous le joug se ploieraient!
 De vils despotes deviendraient
 Les maîtres de nos destinés!
 Aux armes, citoyens, formez vos batail-
 lons:
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
 ve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
 L'opprobre de tous les partis!
 Tremblez! vos projets parricides
 Vont enfin recevoir leur prix! (*bis.*)
 Tout est soldat pour vous combattre
 S'ils tombent nos jeunes héros,

La France en produit de nouveaux,
 Comme vous tout prêts à se battre.
 Aux armes! citoyens, formez vos batail-
 lons;
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
 ve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
 Portez ou retenez vos coups;
 Epargnez ces tristes victimes
 A regret s'armant contre nous. (*bis.*)
 Mais ces despotes sanguinaires,
 Mais les complices de Bouillé,
 Tous ces tigres qui, sans pitié,
 Déchirant le sein de leurs mères!
 Aux armes! citoyens, formez vos batail-
 lons;
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
 ve nos sillons.

Nous entrons dans la carrière
 Quand nos aînés ne seront plus;
 Nous y trouverons leur poussière
 Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
 Bien moins jaloux de leur survivre
 Que de partager leur cercueil
 Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre.

Aux

Mar

Aux

Mar

N

Aux armes! citoyens, formez vos batail-
lons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
ve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes! citoyens, formez vos batail-
lons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreu-
ve nos sillons!

ROUGET DE LISLE.

SOUVENIR DE NAPOLEON.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
Pour nous enfin luit un beau jour :
A cette terre si chérie
Nous payons un tribut d'amour. [*bis.*]

Au bord d'une terre étrangère
 Quel spectacle frappe mes yeux !
 L'amitié qui descend des cieus
 Embellit ce jour sur la terre !
 Napoléon, la France ! unissons ces grands
 noms ;
 Chantons ; sois immortel, héros que nous
 pleurons !

O toi dont le vaste génie
 Etonna, vainquit tes rivaux,
 Permets que ton ombre chérie
 Vienne planer sur nos travaux. [bis]
 Reconnais dans cette assemblée,
 Plus d'un fidèle serviteur
 Dont ton nom fait battre le cœur,
 Fidèle à l'enseigne sacrée.
 Napoléon, la France ! unissons ces
 grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous
 pleurons !

Douce amitié, fille adorée,
 Viens nous embrasser de tes feux,
 Fais que sous ton aile sacrée,
 Ce jour donne des fruits heureux [bis]
 Loin de notre France chérie
 Ne formons qu'un peuple d'amis :
 Lorsque nous sommes réunis
 Nous retrouvons notre patrie

Napoléon, la France ! unissons ces
 grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous
 pleurons !

L'homme, l'honneur de notre race,
 Chef de la grande nation,
 Dans son grand cœur eut une place
 Pour la plus noble passion. [bis.]
 Montebello, dont la grande âme
 Aima sans craindre le héros,
 Ah ! viens animer nos travaux.

Disons, pleins d'une douce flamme :
 Napoléon, la France ! unissons ces
 grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous
 pleurons !

Errants sur un lointain rivage,
 Rallions-nous à ce grand nom.
 Français, prenons pour patronage
 L'égide de Napoléon. [bis]
 Ne formons qu'un peuple de frères,
 Puisque nous sommes ses enfants ;
 Faisons retentir dans nos chants,
 Amis, sur les deux hémisphères :

Napoléon, la France ! unissons ces
 grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous
 pleurons !

Pour flétrir ton grand caractère,
 L'envie excita ses serpents :
 Hatzfeld et le fonctionnaire
 Te vengeront dans tous les temps. [bis]
 Nous sommes loin de ton génie,
 Mais pour imiter tes bienfaits
 Allons au devant des souhaits
 Des exilés de la patrie.
 Napoléon, la France ! unissons ces
 grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous
 pleurons !

HYMNE AUX MARTYRS J'E 1837-33.

O Canada, terre chérie,
 Tu penches ton front soucieux !
 N'es-tu pas toujours la patrie
 Des héros, des nobles aïeux !
 Peuple intrépide et magnanime,
 Qui sus garder ta liberté,
 Qu'un doux souvenir te ranime,
 Tu fus vaincu, jamais dompté !
 Des temps les plus fameux levons les voi-
 les sombres,
 Vos bourreaux sont flétris d'opprobres
 éternels !
 Honneur, amour et gloire à vos illustres
 ombres,
 Fils de la liberté, vous serez immortels.

Soudain s'élève un cri de guerre,
 Les fils du peuple des trois jours
 Font trembler ceux-là qui naguère
 Nous croyaient déchus pour toujours,
 Vous êtes morts dans le carnage,
 Vaillant Perreault, brave Chénier,
 Vous étiez dignes d'un autre âge,
 O Cardinal, O Lorimier,
 Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
 Aux martyrs de la liberté,
 Ils ont conquis dans notre histoire
 L'amour de la postérité,
 De ces héros, dans la détresse,
 Gardons un pieux souvenir?
 Et quand le lion nous caresse,
 Frères, songeons à l'avenir?
 Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
 Jurons amour, fidélité,
 Que d'une voix chacun s'écrie ;
 "Vive la paix, la liberté!"
 Mais si quelqu'ennemi vorace
 Voulait un jour nous outrager,
 Français, sans crainte de sa race,
 Ne saurions-nous nous protéger?
 Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
 Qu'un jour tu vomis, Albion !
 De Colborne es-tu solidaire ?
 A-t-i! flétri ta nation ?
 L'excès de ses vœux sacrilèges
 Ebranla ton autorité !
 Mais Albion, tu te protèges
 En protégeant la liberté !
 Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
 Dieu seul est ton maître ici-bas !
 Ta liberté, c'est ton ouvrage
 Oh mon pays, ne l'oublie pas !
 Descendants de plus d'une race,
 Puisque Dieu nous a réunis,
 Que la haine entre nous s'efface,
 Efforçons-nous de vivre unis !
 Des temps, etc.

M. FISSIAULT

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
 Non plus, hélas ! comme en ces jours b
 nis,
 Où dans tes murs la trompette sonore
 Pour te sauver nous avait réunis.

Je viens à toi quand mon âme succombe
 Et sent déjà son courage faiblir.
 Oui, près de toi, venant chercher ma
 tombe,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
 Berçant encor leurs cœurs toujours Fran-
 çais,
 Les yeux tournés du côté de la France,
 Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
 L'illusion console leur vie,
 Moi, sans espoir, quand n'es jours vont
 finir,
 Et sans attendre une parole amie,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des ba-
 tailles,
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
 Naguère, hélas ! je déployais en vain,
 Je le remets aux champs où de ta gloire
 Vivra toujours l'immortel souvenir,
 Et dans ma tombe emportant ta mémoire
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui dans la
 mêlée
 Près de Lévis moururent en soldats !
 En expirant, leur âme consolée,

Voyait la gloire adoucir leur trépas.
 Vous qui dormez dans votre froide bière
 Vous que j'implore à mon dernier soupir,
 Réveillez vous ! Apportant ma bannière,
 Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

Souvent de la Grande Bretagne
 On vante et les mœurs et les lois ;
 Par leurs vins, la France et l'Espagne
 A des éloges ont des droits
 Admirez le ciel d'Italie,
 Louez l'Europe, c'est fort bien ;
 Moi, je préfère ma patrie ;
 Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
 De ces êtres prédestinés !
 En sciences, art et langage,
 Je l'avoue, ils sont nos aînés.
 Mais d'égaliser leur industrie
 Nous avons chez nous les moyens ;
 A tous préférons la patrie :
 Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans les Français de l'histoire
 Ont seuls occupé le crayon ;
 Ils étaient fils de la victoire,

Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons des vrais citoyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

O CANADA, MON PAYS, MES
AMOURS!

AIR:—*Je suis Français, mon pays avant
tout!*

Comme le dit un vieil adage:
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien je chante à mes amis. (*bis*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours;
A son aspect le Canadien s'écrie: } *bis*
O Canada, mon pays, mes amours! }

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes altières
De loin on voit les longs penchants [*bis*]
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau con-
cours?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpi-
des } *bis*
O Canada, mon pays, mes amours! }

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour-à-tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets [*bis*]
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête

A recueillir le fruit de ses labours,
 Et tout l'automne et tout l'hiver on fête.
 O Canada, mon pays, mes amours! [*bis.*]

Le Canadien, comme ses pères,
 Aime à chanter, à s'égayer.
 Doux, aisé, vif en ses manières,
 Poli, galant, hospitalier! [*bis.*]

A son pays il ne fut jamais traître.
 A l'esclavage il résista toujours,
 Et sa maxime est la paix, le bien-être
 Du Canada, son pays, ses amours. [*bis.*]

Chaque pays vante ses belles;
 Je crois bien que l'on ne ment pas;
 Mais nos Canadiennes comme elles
 Ont des grâces et des appas. [*bis.*]
 Chez nous la belle est aimable, sincère;
 D'une Française elle a tous les atours,
 L'air moins coquet, pourtant assez pour
 plaire.
 O Canada, mon pays, mes amours! } *bis*

O mon pays! de la nature
 Vraiment tu fus l'enfant chéri:
 Mais l'étranger souvent parjure,
 En ton sein le trouble a nourri. (*bis*)
 Puissent tous tes enfants enfin se joindre
 Et valeureux voler à ton secours!

Car le beau jour déjà commence à poindre
O Canada, mon pays, mes amours! (*bis.*)

G. E. CARTIER.

UN SOUVENIR DE 1837

AIR :—*Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
Je vis captif en proie à la tristesse,
En tremblant je vois l'avenir
Venir.

De longtemps ma douce patrie
Pleurait sous les fers asservie ;
Et, désireux de la voir affranchie,
Du combat j'attendais l'instant
Gaiement.

Mais advint l'heure d'espérance
Où j'entrevois délivrance ;
Eh ! mon pays, en sureroit de souffrance,
Mars contraria tes vaillants
Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,

Le léopard sous sa griffe irritée
 Sans pitié me tient mains et pieds
 Liés.

La reverrai-je cette amie
 Naguère qui charmait ma vie,
 Souvent en moi son image chérie
 Fait respirer dan sa douleur
 Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,-
 Qu'à jamais je vois enchainée,
 Fasse le ciel qu'une autre destinée
 T'accorde un fortuné retour
 Un jour !

G. E. CARTIER.

SOL CANADIEN, TERRE CHERIE.

AIR :—*Connu.*

Sol canadien, terre chérie,
 Par des braves tu fus peuplée ;
 Ils cherchaient loin de leur patrie,
 Une terre de liberté.
 Nos pères, sortis de la France,
 Etaient l'élite des guerriers, *(bis)*
 Et leurs enfants de leur vaillance
 N'ont jamais flétri les lauriers. *(bis)*

Qu'elles sont belles nos campagnes !
 En Canada qu'on vit content !
 Salut, ô sublimes montagnes,
 Bords du superbe Saint-Laurent !
 Habitant de cette contrée,
 Que nature veut embellir,
 Tu peux marcher tête levée,
 Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
 D'Albion, ton digne soutien ;
 Mais fais échouer la malice
 D'ennemis nourris dans ton sein.
 Ne fléchis jamais dans l'orage,
 Tu n'as pour maître que tes lois !
 Tu n'es point fait pour l'esclavage.
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
 Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, o ma patrie !
 Méprise un secours étranger.
 Nos pères, sortis de la France,
 Étaient l'élite des guerriers,
 Et leurs enfants de leur vaillance
 Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD

SOUVENIR ET ESPOIR

AIR :—*Te souvient-il de ce jour ou la
France*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la France
Sous son égide ombragea nos berceaux.

O patrie,
Si chérie !

Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front

S'uniront

Aux vertus, à l'honneur !

Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,

Des jours

Toujours

De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,
Au haut des monts suspend son aire
altier ;

Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.

O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sau-
vage

Au joug des lois soumit son front domp-
té ;

Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage
 Le noble chêne incline sa fierté.
 O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alar-
 mes
 Le rappelait loin de ses champs heureux,
 Le Canadien mêlait au choc de armes
 Ses chants d'amour et ses refrains joyeux
 O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage im-
 puissante,
 Contre nos rangs arma ses bataillons ;
 L'écho bruyant de leur chute sanglante
 Résonne encore aux chants de Carillon.
 O patrie, etc.

Plus tard hélas ! sur nos destins pros-
 pères
 S'appesantit un voile de douleur :
 Mais la fortune en vain trahit nos pères ;
 La gloire encor fut fidèle au malheur
 O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
 Au léopard soumit son drapeau blanc,
 Sur ses débris il tomba dans la plaine

Et sa blessure encor saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, ô pages de l'histoire.
Tes fils un jour sur leurs destins heureux
Verront briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvrirent leurs aïeux.
O patrie, etc

M. A. PLAMONDON.

L'EAU ET LE VIN

Sans cesse on nous jette au visage
Que plus que nous la brute est sage ;
Car elle boit uniquement
Si la soif l'y pousse vraiment.
Tandis que notre intempérance
Nous porte à boire, soif ou non !
Voulez-vous l'explication
De cette énorme différence !
Ce n'est pas bien malin :
La brute boit de l'eau, nous, nous bu-
vons du vin.

Au fond d'un puits, séjour humide,
La vérité, dit-on, réside.

Au rebours, voyez l'emlarras :
 On dit : *In vino veritas!*
 Cœurs droits qui cherchez à l'atteindre,
 Du puits elle ne peut sortir.
 Car le buveur-d'eau sait mentir,
 Mais l'ivrogne ne sait pas feindre.
 Ne cherchez plus en vain
 La vérité dans l'eau quand elle est dans
 le vin.

Nous plaignons le sort de Tantale
 Atteint d'une soif sans égale,
 Et qui voit l'eau se retirer
 Quand il veut se désaltérer.
 C'est un supplice épouvantable,
 Et que mérite à tout jamais
 L'auteur du plus grand des forfaits.
 Mais il eût eu, le misérable,
 Un plus triste destin,
 Au lieu d'être de l'eau, si c'eût été du vin.

Contre l'averse que j'essuie,
 J'ai l'abri de mon parapluie,
 Dont le dôme en tissu soyeux
 Chasse loin de moi l'eau des cieux.
 Du dôme j'aime l'élégance ;
 Mais le vent flatterait mon goût
 En le retournant tout à coup,
 Pour en faire une couple immense

Que j'aurais à la main,
A la place de l'eau, s'il nous pleuvait du
vin.

Dans l'onde, quand le soleil brille,
Je vois le poisson qui frétille ;
Et je me dis, en regardant
Le fond de ce cristal mouvant :
En y mettant de l'échalotte,
Du sel, du beurre, et des oignons,
Nous ferions, gourmands de pois-
sons,
Une fameuse matelotte,
Des gros et du fretin ;
Au lieu d'être dans l'eau, s'ils étaient
dans le vin.

Le vin et l'eau dans la balance,
Si l'un a notre préférence,
Avouons avec loyauté
Que l'autre a son utilité.
Car elle sait, faveur insigne !
Quand elle tombe en noé sillons,
Faire pousser fruits et moissons,
Surtout faire pousser la vigne....
Aimons la donc enfin
Puisque grâce c'est à l'eau que nous
buvons du vin.

ZOZO.

Je suis Zozo, par mes actions comiques.
 J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans.
 Je suis le fils de mon seul père unique
 Et pour le sûr aussi ben de mcuman.
 Un jour la nuit, cette pauvre Valère
 Tomba malade, mon père me dit : Zozo,
 Va t'en chercher du bouillon pour ta mère
 Qu'esi ben malad', là bas dans un p'tit
 pot.

Vite je m'en fis chez mon tonton Licor-
 nes,

"Ah! ça, que j'dis, tonton dépêchez-vous.
 Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois
 cornes,

Et fait's ensuite un saut de plus chez
 nous.

La pauvi' bonn' femm' que l'on croyait
 perdue

De tous côtés on venait pour la voir ;
 En déjeunant on mangea d'la morue
 En compagnie, qu'était bouillie du soir.

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
 Je chavirai les assiètt's et les plats.
 Je fis un' tache à ma veste de graisse.
 Et mes culottes de ma jambe de drap,
 Et sur les bas, que mon grand' père de
 laine

M'avait donnés avant de mourir vio-
let

Le pauvr' bonhomme est mort d'une
migraine

Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de pou-
let.

JEANNE D'ARC AU BUCHER

MELODIE.

Jeanne naquit, bergère humble et mo-
deste.

Dans un hameau qu'elle illustra plus
tard,

Quand acceptant sa mission céleste,
Elle brava des combats le hasard.

Dans Orléans, le berceau de sa gloire

Et le témoin de ses faits valeureux,

Elle fixa sur ses pas la victoire,

Son cri de geurre exprimait tous ses vœux

Vaincre ou mourir pour la patrie,

Est le désir d'un noble cœur :

Puissé je, ô ma France chérie,

Te rendre à ce prix le bonheur.

En la voyant si vaillante et si grande,

L'envie alors aida la trahison.

Vieille cité de la terre Normande

Jeanne en tes murs a trouvé sa prison.

Mais au trépas cette sainte guerrière,
Victime hélas ! des plus lâches com-
plots.

Saura marcher la tête haute et fière
Bravant l'injure et répétant ces mots :
Vaincre ou mourir etc, etc.

Loin de maudire un jugement infâme.
Jeanne pardonne encore à ses bourreaux :
De son bûcher elle affronte la flamme
Au souvenir de ses jours les plus beaux.
Elle revoit chaumières, amis, famille.
Sa voix s'éteint en de touchants adieux...
Elle n'est plus ! mais une étoile brille
Un doux écho semble venir des Cieux :
Vaincre ou mourir etc, etc.

LA FETE-DIEU.

REFR.—Allons, de fleurs jonchons la voie.
Enfants en ce jour de bonheur,
Chantons, livrons nous à la joie,
Car c'est la fête du Seigneur.
Du haut du ciel, Dieu nous contemple
Tout plein d'amour il suit nos chants,
Bientôt il va quitter son temple
Pour mieux bénir cités et champs.
Louons le Dieu de la nature,
Qui daignant vivre parmi nous,

A sa plus chère créature
 S'unit par les nœuds les plus doux:
 Allons, de fleurs, etc, etc,

Tout est azur, tout est lumière.
 Le beau soleil de ses rayons
 Semble dorer l'humble chaumière;
 L'épi mûrit dans les sillons,
 Tout semble adresser des louanges
 Au Dieu qui vient nous visiter,
 C'est un concert où tous les Anges
 Auprès de nous viennent chanter.
 Allons, de fleurs, etc; etc.

Le soleil fuit, le Dieu du monde
 Va remonter sur son autel
 Pour nous d'amour son cœur abonde
 Nous le verrons un jour au ciel.
 Enfants de ce jour d'allégresse,
 Gardons, gardons le souvenir
 Pour nous il sera sans tristesse,
 Sans nul regret dans l'avenir.
 Allons, de fleurs etc, etc.

LA PRIERE DU MATIN

ROMANCE

Toi qui donnes la vie
Aux simples fleurs des champs,
Beau soleil du printemps,
Veille sur mon amie.
Sois doux, chaque matin,
A celle que j'adore,
Doux depuis ton aurore
Jusques à ton déclin.

Hâte, pour la surprendre,
Le tilleul, le lilas :
Fais pour ses premiers pas
Croître une herbe plus tendre.
Et vous, gentils oiseaux,
Sous le naissant feuillage,
Repassez au bocage
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette,
Au terrestre séjour,
Chante aussi ton amour :
Imite la fauvette.
Quand tu fuis vers les cieux,
Songe que sur la terre
Tes chants pourraient distraire
Quelqu'amant malheureux.

LA BONNE MERE

BERCEUSE

Un soir une jeune mère
Disait près de deux berceaux :
Mais chers enfants, sur la terre
Je crains pour vous bien des maux.
Votre cœur, exempt d'envie,
Aux passions de la vie
Un jour, hélas ! s'ouvrira
Mais tandis qu'il les ignore,
Enfants chéris, dormez encore,
Dormez encore jusque là.

En débutant dans le monde.
Tout y charmera vos yeux,
Vous ne verrez à la ronde
Que des gens officieux ;
On nous fait dans la jeunesse
Bon accueil, tendre caresse :
Jadis cela m'aveugla !
Mais le charme s'évapore
Enfants chéris, dormez encore,
Dormez encore jusque là.

Vous verrez que le mérite,
Sait rarement parvenir,
Que l'intrigue va plus vite,
Que l'or fait tout obtenir :

Vous verrez la jalousie
 Au talent porter envie ;
 Et puis on encensera
 Un sot qu'un titre décore....
 Enfants chéris, dormez encore.
 Dormez encore jusque là.

Mais non, j'en ai l'espérance,
 Les hommes deviendront bons ;
 De vertus, de to'érance,
 Ils donneront des leçons ;
 On trouvera sur la terre
 Amitié pure et sincère ;
 La justice en chassera
 Tous les maux que fit Pandore.
 Enfants chéris, dormez encore,
 Dormez encore jusque là.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANA- DIEN

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
 Pour vous, Français, j'ai combattu long-
 temps ;
 Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
 Attendre ici vos guerriers triomphants.
 Ah ! bien longtemps vous attendrai-je
 encore

Sur ces remparts où je porte mes pas?
De ce grand jour quand verrai-je l'auro-
re?

Dis-moi, mon fils. (*bis*) ne paraissent-ils
pas?

Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouvaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos
aïeux?

Ces paysans qui, laissant leurs chau-
mières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières,
Dis moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Napoléon, rassasié de gloire,
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains cli-
mats?

O ciel, qu'entends-j e? une salve guer-
rière?

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Quoi! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angle-
terre

• Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
 Cet étendard que moi même, naguère,
 A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
 Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batail-
 les,

Trouvé plutôt un glorieux trépas,
 Que de le voir flotter sur nos murailles !
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères.
 Rougi depuis dans le sang de mon roi,
 Ne porte plus aux rives étrangères
 Du nom français la terreur et la loi.
 Des trois couleurs l'invincible puissance
 T'appellera pour de nouveaux combats ;
 Car c'est toujours l'étendard de la Fran-
 ce.

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
 Rêvant encor l'heureux temps d'autre-
 fois,
 J'aime à chanter sur le bord de ma tom-
 be

Le saint espoir qui réveille ma voix.
 Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
 Le fier drapeau qui couronne leurs mats ?
 Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas !

Un jour pourtant que grondait la tem-
pête,

Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus,
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'au-
rore,

Ils reviendront. et je n'y serai pas !

OCTAVE CREMAZIE.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur un arbre
perché

Tenait dedans son bec un fromage glacé
Lorsque maître Renard attiré par l'odeur
L'accoste poliment par ce propos flatteur :

. Sur l'air du tra-la-la-la,

Sur l'air du tra-la-la-la,

Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la.

Bonjour maître Corbeau, comment nous
portons-nous ?

— Merci, maître Renard ça n'va pas mal
et vous ?

Tous mes enfants sont bien, hors mon
 p'tit nouveau-né
 Qui par ces derniers froids, s'est très
 frot enrhumé
 A l'air du tra-la-la-la, etc.

Peste! maître Corbeau, vous ét's joli-
 ment mis:
 Vous vous faites pour sûr habiller à Paris
 Oui, répond le nigaud, à ce propos flat-
 teur,
 Et lui donne aussitôt l'adresse de son
 tailleur,
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc,

Certes, si vot' ramag' répond à vot' pal'tot
 Vous enfoncez Dupré, Lablache et Mario
 Chantez moi donc queuqu'chose, une
 ariette, un rien;
 Car chez vous d'père en fils chacun nait
 musicien.
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
 Entonne sans façon le grand air du *Bar-*
bier;
 Mais comme il faut ouvrir la bouche
 pour chanter,

Il laiss' tomber par terr' son fromage
glacé.

Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Renard, qui comptait là-
dessus,

Saute sur le fromage, et rit comme un
bossu.

Merci, maître Corbeau, je vous ai fait
poser:

Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez
pas chanter.

Pas mêm' le tra-la-la-la, etc.

Alors maître Corbeau resta tout con-
fondu:

Juste ciel! quel malheur! l'duel est dé-
fendu.

Je suis volé, dupé: maudit soit le destin!
Le doyen des corbeaux passer pour un
serin!

Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Or donc, de ces couplets la morale voici,
Corbeaux, petits et grands, retenez bien
ceci:

C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux
gourmand

Quand on aim' le fromag', de chanter en
mangeant.

Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

LE CORBEAU VENGE

AIR :—*Du tra la la.*

Vous qui connaissez tous la fable du
corbeau,

Je viens à ce sujet vous conter du nou-
veau ;

Hiër, en traversant la forêt de Sénart,
Je fus témoin, hélas ! de la mort du re-
nard.

Sur l'air du tra la la la, (*bis*)

Sur l'air du tra deri dera, tra la la.

Son papa, sa maman, ses frères, son cou-
sin,

Etaient à ses genoux dans un cruel cha-
grin,

Lorsque le médecin, vieux renard de bon
ton,

Déclara qu'il était mort d'une indiges-
tion.

Sur l'air, etc.

Le père, honteux, confus, disait à ses en-
fants :

Nous allons tous passer pour de fameux
gourmands ;

Partout on nous dira : Messieurs, ce n'est
pas beau

D'avoir pris le fromag' à ce pauvre cor-
beau.

Sur l'air, etc.

Quand la famille entière eut fini de pleu-
rer,

Vite on se disposa pour aller l'enterrer.
Tous les renards en deuil, au nombre de
cent dix,

Défilaient deux à deux, chantant *De pro-
fundis.*

Sur l'air, etc.

Sur la tombe arrivée la foule s'inclina,
Quand le mair' de l'endroit tout en lar-
mes parla;

Je n'sais pas c'qu'il a dit, mais un fait
bien certain,

C'est que tous ils avaient le mouchoir à
la main.

Sur l'air, etc.

Lorsque maître Corbeau, sur un arbre
perché,

S'écri' : le voici mort, je n'en suis pas fâ-
ché;

Il m'a pris mon fromage, et me l'a tout
mangé;

Le destin l'a puni, le bon Dieu m'a vengé!
 Sur l'air, etc.

MORALE

La moral' de ceci, c'est que le bien d'autrui,
 Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit,
 Et que si le renard n'eut pas été fripon.
 Il ne serait pas mort d'une indigestion.
 Sur l'air, etc.

V. BARON.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour;
 Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière.
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,

Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient
Tes flots harmonieux.

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir !
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,

Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou
l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

LAMARTINE.

LA PLAINTÉ DU MOUSSE

Pourquoi m'avoir livré. l'autre jour, ô
ma mère,
A ces hommes méchants, qu'on nomme
matelots,
Qui toujours aux enfants parlent avec
colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs
sanglots ?

Toi, mère, tu rendais la douleur moins
pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâ-
tit ;
Si ces gens sont méchants, la mer est
bien terrible !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre pe-
tit ! (*bis*)

Dans ton logis le pain était bien noir
ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots
si doux

Que pour moi la saveur en était moins
amère,

Et puis je le mangeais assis sur tes genoux.

Ici point de pitié, personne là qui m'aime,

Et lorsque le repas des matelots finit,
On me jette ma part en lançant un blasphème,

Ma mère qu'as-tu fait de ton pauvre petit? (*bis*)

Mais qui vient donc encore troubler ma rêverie!

Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,

J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie :

"Quittez votre hamac, allons, debout, debout!"

On se parle tout bas, et chacun s'inquiète;

J'entends les mâts craquer et la mer qui mugit;

Tout le ciel est en feu, grand Dieu! c'est la tempête!

Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? (*bis*)

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
 Ah! viens fixer ton vol auprès de moi.
 Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle?
 Ne suis-je pas étranger comme toi? (bis.)

Peut-être, hélas! des lieux qui t'ont vu
 naître
 Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
 Viens déposer ton nid sous ma fenêtre:
 Ne suis-je pas voyageur comme toi? (bis.)

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
 Va, ne crains pas de rester près de moi:
 Si tu gémis, nous gémirons ensemble:
 Ne suis-je pas exilé comme toi? [bis.]

Quand le printemps reviendra te sourire
 Tu quitteras et mon asile et moi;
 Tu voleras au pays du Zéphire:
 Ne puis-je, hélas! y voler comme toi? bis

Tu reverras ta première patrie,
 Le premier nid de tes amours...et moi,
 Un sort cruel confine ici ma vie;
 Ne suis-je pas plus à plaindre que toi bis

JE GARDE MA FOI.

AIR:—*Ah! que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance?
Effort cruel qu'on exige de moi!
Si tu le veux, le repos, l'espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir;
Je t'oublierai quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit;
Je t'oublierai quand le courant rapide,
Remontera vers la source qui fuit.

Ah! laisse-moi le plaisir de mes larmes;
Est-il un bien qui vaille mes douleurs?
J'aime ma peine, elle a pour moi des
charmes
Puisque c'est toi qui fais couler mes
pleurs.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir qui vient sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en
fleur,
Brise errante du soir, tu passeras peut-
être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de
mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine
Ton souffle le plus doux et le plus amou-
reux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds
cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille,
Pour l'endormir, tes bruits, tes concerts
les plus doux
Tandis que dans les pleurs, en priant,
moi, je veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle,
à genoux.

TOUJOURS SEUL.

Sous ce bandeau de fer, hélas! prison
infâme,

Nul ne peut m'approcher, leur frayeur
le défend.

Que je serais ému des accents d'une
femme,

Que je serais heureux de la voix d'un
enfant!

Mais je suis toujours seul avec ma peine
amère,

Et de pas un ami je n'attends le retour!

Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une
mère,

Et pour elle, ô mon Dieu! j'aurais eu
tant d'amour. [*bis.*]

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile ray-
onne,

Et la cloche là-bas dans l'air vient de
gémir.

De diamants la nuit parsème sa couronne
Que je serais heureux si je pouvais dor-
mir! .

Mais je suis toujours seul, etc.

Plus de sommeil pour moi, tant mon
âme est flétrie,

O mon Dieu! par pitié, daigne me se-
courir.

Toi seul es grand, rends-moi ton ciel,
douce patrie,

Que je serais heureux si je pouvais mou-
rir!

Mais je suis toujours seul, etc.

LES ENFANTS EGARES

ELEGIE

Dans une sombre solitude,
Deux enfants de cinq à six ans,
Portaient avec inquiétude
Leurs regards doux et caressants.
Ils pressaient leur course légère,
Au bruit du tonnerre en courroux,
En disant : Cherchons notre père,
Le ciel aura pitié de nous.

“C'est dans cette forêt profonde,

“Que nous avons perdu ses pas.

“Ah! du moins, s'il passait du monde,

“On nous tirerait d'embaras.

“—Mais dans cette forêt, mon frère,

Si nous allions trouver des loups?

“—Nous avons perdu notre père,

“Le ciel aura pitié de nous.

"La nuit vient, je n'entends personne ;
 "Que diront nos parents ce soir ?
 "Comment notre mère si bonne
 "Dormira-t-elle sans nous voir ?
 "—Marchons toujours, ce soir j'espère ;
 "Me retrouver sur leurs genoux.
 "Nous avons perdu notre père,
 "Le ciel aura pitié de nous.

"—Je suis las, mon frère ; il me semble
 "Qu'il faut nous reposer aussi.
 "—As-tu faim ?—Oh ! non, mais je trem-
 ble.
 "Il faudra donc dormir ici ?
 "—Ne pleure pas si fort, mon frère,
 "Le bon Dieu là-haut nous voit tous !
 "Nous avons perdu notre père,
 "Il doit avoir pitié de nous !"

En sanglotant, sous le feuillage
 Les deux enfants se sont assis,
 Et malgré le bruit de l'orage,
 Ils se sont pourtant endormis.
 Mais en dormant, cette prière
 Se mêle à leur souffle si doux :
 "Nous avons perdu notre père,
 "Bon Dieu, prenez pitié de nous !"

LES RAMEAUX

Sur nos chemins les rameaux et les
fleurs
Sont répandus dans ce grand jour de
fête

Jésus s'avance, il vient sécher nos pleurs,
Déjà la foule à l'acclamer s'apprête.
Peuples, chantez, chantez en chœur.
Que votre voix à notre voix réponde.
Hosanna ! gloire au Seigneur !
Béni celui qui vient sauver le monde !

Il a parlé, les peuples à sa voix
Ont reconquis leur liberté perdue,
L'humanité donne à chacun ses droits,
Et la lumière est à chacun rendue.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde !
Hosanna ! gloire au Seigneur !
Béni celui qui vient sauver le monde !

Réjouis-toi, sainte Jérusalem,
De tes enfants chante la délivrance,
Par charité, le dieu de Bethléem
Avec la foi t'apporte l'espérance.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde !
Hosanna ! gloire au Seigneur
Béni celui qui vient sauver le monde !

AMOUR ET FANATISME

ROMANCE.

Chrétienne aux longs yeux bleus, dont
mon âme est éprise.

Il faut donc te quitter, bientôt je dois
partir.

En te disant adieu, mon pauvre cœur se
brise,

Dans le premier combat, que je voudrais
mourir !

Pourquoi faut-il que la loi me défende
De m'attacher à toi pour qui j'ai tout
quitté !

Je dois partir, Allah me le commande,
Pour conquérir et gloire et liberté !

Enfant, j'aurais voulu te consacrer ma
vie,

Vivre de ton amour, mourir à tes ge-
noux,

J'aurais quitté pour toi mes frères, ma
patrie,

Kohel, mon noir coursier dont l'Emir
est jaloux.

Pourquoi faut-il, etc

Je vois ton doux regard se voiler d'une
larme,

Tu souffres comme moi d'un adieu sans
 espoir ;
 Enfant, cache-le moi : car céder à ce
 charme
 Ce serait parjurer et trahir mon devoir.
 Pourquoi fait-il, etc.

LES FEUILLES MORTES

Mes jours sont condamnés, je vais quit-
 ter la terre !
 Il faut vous dire adieu, sans espoir de
 retour !
 Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tuté-
 laire,
 Laissez tomber sur moi vos doux re-
 gards d'amour
 Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les
 portes
 Et du Maître éternel pour adoucir la loi,
 Quand vous verrez tomber les feuilles
 mortes,
 Si vous m'avez aimé, vous priez Dieu
 pour moi.

Oui, le premier printemps va fleurir sur
 ma tombe ;
 Oui, ce jour qui m'éclaire est mon der-
 nier soleil,

Et des arbres jaunis chaque feuille qui
 tombe
 Me montre du trépas le lugubre appa-
 reil !
 Oui, des oiseaux du ciel les légères co-
 hortes
 Chanteront dans les airs, sans causer
 mon émoi !
 Quand vous verrez tomber, etc.

Sans vous, sans votre amour, je quitte-
 rais le vie,
 Sans y rien regretter, rien qu'un séjour
 de deuil
 Aux chagrins, aux revers ma jeunesse
 asservie
 Voit la mort comme un phare et non
 comme un écueil !
 Mais j'ai, par vos doux soins, des dou-
 leurs les plus fortes
 Bravé les traits cruels sans trouble et
 sans émoi.
 Quand vous verrez tomber, etc.

LE VIEUX CHEIK

ROMANCE

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,
 Brûlé mes blés, dévasté mes troupeaux,
 Les aigles seuls connaissent leurs repai-
 res,

Ils sont venus y planter leurs drapeaux.
 Je leur pardonne et ma maison en flam-
 mes,

Et leur drapeau qui flotte triomphant,
 Et leurs sérails où vont gémir nos fem-
 mes

Mais les maudits ont tué mon enfant !
 O Dieu du ciel qui vois couler mes lar-
 mes.

Veille sur nous et le sort va changer ;
 De tes enfants, mon Dieu, bénis les ar-
 mes,

Nous avons tous une tombe à venger. *bis*

Ils ont choisi l'heure de la prière.
 Ils ont frappé des hommes à genoux.
 Et mon enfant qui défendait son père,
 En m'appelant est tombé sous leurs
 coups.

Ainsi parlait le vieux Cheik dont la tête
 Avait blanchi dans la guerre et les
 camps :

So
N
O
V
D
C
V
S
C'
C'
Il
C'
C'
Il
M
Et
Il
Au
Je

Son œil brillait, et jamais la tempête
 N'avait lancé d'éclairs plus menaçants.
 O Dieu du ciel, qui vois couler ses larmes,
 Veille sur lui, son destin va changer ;
 De tes enfants, mon Dieu, bénis les ar-
 mes,
 Car ils ont tous une tombe à venger, *bis*

Voyez passer ce cavalier farouche,
 Sur son cheval aussi prompt que le vent :
 C'est le vieux Chiek, malheur à qui le
 touche.

Il va venger la mort de son enfant.
 C'est le lion, c'est le roi de la plaine,
 C'est le simoun, le vent qui brûle l'air ;
 Il tombe enfin, son sang rougit l'arène ;
 Mais il sourit, car le champ est désert.
 Et vers le ciel, les yeux vides de larmes,
 Il dit : Mou Dieu, ton bras m'a dirigé ;
 Au minaret qu'on suspende mes armes,
 Je meurs content, car mon fils est
 vengé. *(bis.)*

ALEX. DUMAS.

LE DERNIER ADIEU

ROMANCE

Voici l'instant suprême,
 L'instant de nos adieux !
 O toi ! seul bien que j'aime,
 Sans moi retourne aux cieux !
 La mort est une amie
 Qui rend la liberté :
 Au ciel reçois la vie,
 Et pour l'éternité.

Adieu ! tu vas m'attendre,
 Bientôt tu dois partir ;
 Mon cœur fidèle et tendre
 Te garde un souvenir.
 Adieu ! jusqu'à l'aurore
 Du jour auquel j'ai foi,
 Du jour qui doit encore
 Me réunir à toi.

NE PENSE QU'A DIEU

BERSEUSE

Petit enfant, repose ;
 Qu'un paisible sommeil,
 Sur ta paupière rose,
 Pèse jusqu'au réveil.
 Bats dans ton aurore,

Sur la route ici-bas
 Il n'est pas temps encore
 L'y conduire tes pas :
 J'ors et laisse la terre,
 Petit ange à l'œil bleu,
 Dors et rêve à ta mère,
 Et ne pense qu'à Dieu.

Par l'ange protégée,
 Dessous son aile d'or,
 Reste toujours cachée,
 Ne prends pas ton essor.
 Quand sur le sol vulgaire
 Ton pied se posera,
 Suis sa voix tutélaire,
 Qui te dirigera.
 Dors et laisse la terre, etc,

La vie a trop d'orages
 Pour toi, frère arbrisseau,
 Le ciel trop de nuages.
 Reste dans ton berceau.
 Petite fleur timide,
 Que ton calice d'or,
 Ta corolle limpide,
 Ne s'ouvrent pas encore.
 Dors et laisse la terre, etc.

L'ORPHELINE.

MELODIE.

Partout des fleurs sans nombre,
Remplissent l'air d'odeurs ;
Pourtant mon âme est sombre.
Mes yeux sont pleins de pleurs ?

Printemps, que peut me faire
Ton charme séducteur ?
Je sens mieux ma misère.
Au sein de la splendeur

Personne qui devine
L'excès de mon chagrin
Personne à l'orpheline
Qui tende hélas ! la main.

Je corbe vers la terre
Mon pauvre front fiévreux.
La tombe de ma mère
Est là devant mes yeux ?

LE PAPILLON.

ROMANCE.

Au banquet des fleurs, n'es-tu pas covive,
 Ami du printemps?
 Ta course pour nous est trop fugitive
 Reste plus longtemps.

A ton frais butin
 Lorsque chaque aurore,
 Te ramène encore,
 Papillon lutin
 Mon jardin te donne
 D'odorants bouquetts,
 Et ma voix fredonne
 Ses plus beaux couplets.
 Au banquet des fleurs, etc, etc.

Parfois en chemin
 Si tu te reposés,
 Sur mes belles roses
 Au brillant carmin,
 En vain caressante
 Je veux te saisir,
 Tu fuis d'épouvante
 Au moindre zéphir?
 Au banquet des fleurs, etc., etc.

Insecte d'un jour
 Ta vie est l'image
 De notre bel âge
 Qui fuit sans retour.
 Comme toi s'envole
 Notre gai printemps,
 Le plaisir frivole
 De ne nos jeunes ans.
 Au banquet des fleurs, etc., etc.

LE CHEF D'ŒUVRE DE DIEU

ROMANCE

Dans sa bonté, quand Dieu fit la nature,
 Il a donné les parfums à la fleur !
 Au clair ruisseau le timide murmure,
 Au papillon la riante couleur !
 Il a donné les chansons aux fauvettes,
 Au lion la force unie à la fierté,
 Il a donné le génie aux poètes,
 Mais à la femme il donna la beauté' [bis.]

Au gais oiseaux il a donné des ailes,
 L'écaille d'or aux habitants des mers,
 Des pieds légers aux timides gazelles,
 Aux blancs moutons le velours des près
 verts.

A la vieillesse il donna l'indulgence,
 A la jeunesse il donna la gaîté,
 Aux malheureux il donna l'espérance
 Mais à la femme il donna la bonté. [bis.]

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,
 L'azur aux cieus, les rayons au soleil,
 Au jour splendide il a donné l'aurore,
 Au vert côteau le pan pre au grain ver-
 meil.

Aux noirs rochers, il a donné le lierre
 L'herbe au grillon et l'espace au vautour,
 A l'ange enfin il donna la prière,
 Mais à la femme il a donné l'amour. (bis.)

LA PIETE.

ROMANCE.

Quelle voix sainte et pure
 A retenti soudain?
 De toute la nature
 C'est le pieux refrain;
 Elle dit son histoire,
 Elle dit son bonheur;
 Elle chante la gloire
 Du puissant Créateur.

Petit oiseau, tu chantes
 Ta douce liberté,
 Tes amours innocentes,
 Et ta félicité.
 Mais on te met en cage,
 Et tu chantes encor,
 A Dieu par ton ramage
 Tu demandes la mort.

Beau chêne inébranlable,
 Qui monte comme un vœu,
 Du noir séjour du diable,
 Jusqu'au palais de Dieu,
 Le vent dans le feuillage
 Chante et dit: "A genoux!
 A Dieu rendez hommage,
 Priez-le comme nous."

DIEU, MON ENFANT, TE LE
 RENDRA.

ROMANCE

Pourquoi ravir la tendre mère
 Enfant, laisse ce nid d'oiseaux;
 N'entends-tu pas la plainte amère
 De son petit sur les rameaux?
 Dans cette forêt solitaire,

S'il reste seul il périra,
Rends-lui la vie à ma prière,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

Dans tes mains vois toute tremblante
Sa mère qui se plaint toujours;
Si ton âme n'est pas méchante,
De sa douleur taris le cours.
Chantant la liberté chérie,
Son chant joyeux te ravira.
Va, sois humain, ma voix te prie,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

L'oiseau soudain près de sa mère
Voltige en paix sous les rameaux,
Et l'on entend sa voix légère
Charmant les bois et les échos.
Ah! dit l'enfant, la belle fête,
Petit oiseau longtemps vivra.
Et doucement la voix répète:
Dieu, mon enfant, te le rendra.

LA CHAPELLE ABANDONNÉE.

ROMANCE.

Salut! ô modeste chapelle,
De tes vieux murs le triste aspect
Dans mon cœur attendri rappelle

De doux pensers, un saint respect.
Aujourd'hui ta voûte entr'ouverte
N'entends plus de pieux accents;
Et dans ton enceinte déserte,
Ne montent plus des flots d'encens.

Ici l'eau sainte du baptême
Sur mon jeune front s'épancha;
Là le prêtre, à celle que j'aime
Au nom du Seigneur m'attacha.
Hélas, sous cette froide pierre
Qu'avec respect foulent mes pas,
Auprès de toi, ma bonne mère
Ton fils ne reposera pas.

Jadis la cloche, aux jours de fête,
Eveillait les échos lointains;
Maintenant ta cloche est muette,
Tes cierges brillants sont éteints.
Chaque jour une pierre tombe,
Et bientôt tout disparaîtra:
Quelques ruines, une tombe.
Diront: La chapelle était là.

SILVIO PELLICO AU SPIELBERG

MELODIE

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche
haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux re-
tour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter les parfums
de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles dou-
leurs.
Je le sais, du printemps ton haleine est
remplie,
Et ton aile a passé sur des gazons fleu-
ris ;
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'I-
talie ?
L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel
sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un re-
gard ami ;
Loin de me consoler, je perds bientôt
courage ;
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a
gémi :
En voyant ce beau ciel, non jamais j'
n'oublie

Qu'il n'est qu'un ciel, un seul pour les
pauvres proscrits,

Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel
d'Italie ?

Le ciel aimé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque
je rêve,

Un songe, cet ami de mon sommeil lé-
ger,

Me dit que je suis libre et que mon mal
s'achève ;

Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.

Sur un sol étranger ! oh ! je vois en sup-
plie,

Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce
prix.

Qu'on me donne plutôt des fers en Italie !
Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU.

LE TASSE

MELODIE

Pour me punir de mon génie,
 Ils m'ont ravi ma liberté,
 Je suis captif, et l'Italie
 Redit mon nom [*bis*] avec fierté.
 Les nobles chants que Dieu m'inspire
 Ont confondu mes ennemis,
 Et de mon cœur le saint délire } *bis.*
 Par eux ne fut jamais compris.
 Mais dans les fers je t'aime encore,
 O toi pour qui je veux souffrir,
 Et mon regret sait te bénir, } *bis.*
 Eléonore!

Ils tomberont dans la poussière,
 Ces fiers palais un jour détruits:
 Prince orgueilleux, ta tête altière
 Se cachera [*bis*] sous leurs débris.
 Mais ce cachot, temple de gloire,
 Doit vivre autant que mes malheurs,
 Il sera plein de ma mémoire } *bis.*
 On y viendra verser des pleurs.
 Ton nom si doux que j'implore,
 Suivra le mien dans l'avenir,
 Ma gloire enfin doit nous unir, } *bis.*
 Eléonore?

Ils peuvent bien m'ôter la vie,
 Ne suis-je pas en leur pouvoir?
 Qui les retient? La tyrannie
 D'un crime aussi { *bis* } fait un devoir.
 Mais cet amour, céleste flamme,
 Qu'un Dieu si bon mit dans mon cœur,
 Me l'arracher!... outrage infâme! } *bis.*
 Plus lâche encore que leur fureur!
 C'est pour jamais que je t'adore.
 Viens embellir mes derniers jours,
 La mort consacre nos amours. } *bis.*
 Eléonore

LA ROSE ET L'ENFANT

BLUETTE

O reine de la charmille,
 Belle rose du bosquet.
 Disait une blonde fille,
 Vite viens dans mon bouquet.
 Enfant, répondit la rose,
 Ne ravis pas ma beauté,
 Blonde fille fraîche et rose,
 Laisse-moi ma liberté.

De mes fleurs tu seras reine,
 Dit l'enfant, rose, crois-moi;
 En maîtresse souveraine

Tu leur donneras la loi.
 Enfant, répondit la rose,
 Ne ravis pas ma beauté,
 Je ne suis que fraîche éclore,
 Grâce ! un jour de liberté !

Mais c'est pour ma bonne mère,
 Dit l'enfant d'un ton mutin,
 Rose, écoute ma prière,
 C'est sa fête ce matin.
 Vraiment dit alors la rose,
 C'est pour fêter sa bonté,
 Cueille-moi vite, et dispose
 De ma douce liberté.

PRES D'UN BERCEAU

ROMANCE

Comme un pêcheur, quand l'aube est
 près d'éclorre,
 Court épier le réveil de l'aurore,
 Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein.
 Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.
 Ange des cieux, que seras tu sur terre ?
 Homme de paix ou bien homme de guerre,
 Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,

Brillant poète, orateur, général?
 En attendant, sur mes genoux,
 Ange aux yeux bleus, endormez-vous

Son œil le dit, il est né pour la guerre,
 De ses lauriers comme je serai fière !
 Il est soldat... le voilà général !...
 Il court, il vole, il devient maréchal !...
 Le voyez-vous au sein de la bataille,
 Le front radieux, traverser la mitraille ?
 L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur,
 Sonnez clairons, car mon fils est vain-
 queur !
 En attendant, sur mes genoux,
 Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils, ta mère en ses alar-
 mes
 Craindrait pour toi le jeu sanglant des
 armes.
 Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
 Loin des périls, sous le regard de Dieu.
 Sois cette lampe à l'autel allumée,
 De la prière haleine parfumée.
 Sois cet encens qu'offre le séraphin
 A l'Éternel, avec l'hymne divin.
 En attendant, sur mes genoux,
 Mon beau lévite, endormez-vous.

Pardonne, mon Dieu, dans ma folle tendresse,

J'ai de vos lois méconnu la sagesse ;
Si j'ai péché n'en punissez que moi ;
J'ai, seule, en vous, Seigneur, manqué de foi.

Près d'un berceau le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière !
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant,

Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.

Et toi, mon ange aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux.

LA CHARITE

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide,

Comme il lève vers vous son regard suppliant ;

La honte est sur son front et son geste timide

Ose seul implorer la pitié du passant.

Chrétiens, faites l'aumône,

Faites la charité ;

C'est un Dieu qui l'ordonne !

Chrétiens, ayez pitié !

Ah ! s'il pouvait parler, il dirait que sa
 mère
 Ne possède plus rien pour apaiser sa
 faim,
 Qu'elle est triste et mourante, en proie à
 la misère,
 Que ses petits enfants lui demandent
 du pain !
 Chrétiens, etc.

Mais on reste insensible à sa plainte
 touchante,
 Et le riche en passant ne voit pas sa
 douleur.
 S'il élève en pleurant, une main sup-
 pliante,
 Il redoute un refus qui briserait son
 cœur.
 Chrétiens, etc.

Et déjà sur sa lèvre expire la prière,
 Quand un ange d'amour vers lui porte
 ses pas,
 Cet enfant qui gémit, cet enfant est un
 frère,
 Qu'il presse sur son cœur, qu'il arrache
 au trépas.
 Chrétiens, etc.

LES ANGES DU FOYER.

MELODIE.

Veillez sans bruit, pieuses sentinelles,
 Sur ces trésors qui vous sont confiés,
 Sur vos enfants, ces beaux anges sans
 ailes

Veillez toujours, bonnes mères, veillez ;
 D'un saint devoir ne quittez pas la rive
 Le vrai bonheur est au bout du sentier,
 Pour enhardir votre marche craintive
 Dieu vous donna les anges du foyer.

Mère, les fleurs, les fragiles dentelles,
 Les gais rubans, les merveilleux satins,
 Vous le savez, ne vous font pas si belles
 Que ces enfants attachés à vos seins ;
 Leurs jeunes bras mieux que des perles
 fines

Vous font alors un gracieux collier !
 Pour ajouter à vos grâces divines
 Dieu vous donna les anges du foyer.

Mères, parfois le bruit du monde en fête
 En votre cœur éveille un souvenir :
 Mais sur l'enfant votre regard s'arrête
 Et le passé fait place à l'avenir.
 Vous aimez tant, égides salutaires,
 Ces fleurs qu'un souffle hélas ! peut ef-
 fouiller ;

Pour animer vos chastes sanctuaires
Dieu vous donna les anges du foyer.

Courage donc, et vos cœurs, bonnes mères,
De tant de soins recueilleront les fruits,
Vous les verrez un jour. ô faibles lierres,
Avec orgueil se montrer vos appuis ;
Vous les verrez, alors que le génie
Ceindra leur front d'un éclatant laurier !
Pour que vos noms soient chers à la Patrie,
Dieu vous donna les anges du foyer.

UN PAS VERS LES CIEUX

ROMANCE.

Tu vois, mon fils, un pauvre passe . . .
Tiens, dit la mère, et sans retard
Cours droit à lui, donne avec grâce,
Et chapeau bas, c'est un vieillard !
Tête blonde et légère,
Idole de mes yeux,
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux.

Oui, de bonne heure : apprends l'aumône
 Sainte vertu qui chaque jour.
 Si peu de chose que l'on donne,
 Fait près de nous germer l'amour.

Ton ange tutélaire
 En sera tout joyeux
 Un bienfait sur la terre
 Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,
 Laisse à ton cœur un libre essor !
 S'il te réserve la détresse,
 Oh ! donne moins, mais donne encore !
 Et du chant de ta mère,
 Souviens-toi, jeune ou vieux
 Un bienfait sur la terre
 Est un pas vers les cieux

PRIEZ POUR LUI

AIR :—*Moi, t'oublier, etc.*

Je vais revoir ma patrie adorée.
 Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !
 Je vais revoir cette France illustrée
 Par nos exploits et ceux de nos aïeux.

Ah ! sans retour fuyez, vaines alarmes,
 Seuls revenez, souvenirs glorieux !
 Pour moi la vie a repris tous ses charmes,
 Je cours aux champs où vivaient mes
 aieux.

Ainsi chantait un enfant de la France,
 Qu'un dur exil retint sous d'autres cieux,
 Il revenait, conduit par l'espérance,
 Vers l'humble toit acquis par ses aieux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,
 L'infortuné tombe et ferme les yeux ;
 Il meurt. Hélas ! il avait l'innocence
 Et la valeur de ses nobles aieux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la
 haine,
 Vous qui pleurez des excès odieux !
 Priez pour lui ! car son âme erre en peine
 Loin de la tombe où dorment ses aieux.

LE PETIT SAVOYARD

ELEGIE

Adieu, mes petits camarades,
 Je ne puis partager vos jeux ;
 Chez nous mes parents sont malades :
 Ici, tout mon temps est pour eux.

Pour oublier votre misère,
 Vous allez vous amuser tous ;
 Moi, je travaille pour mon père,
 Je suis bien plus heureux que vous.

Le matin, gaiement je ramone,
 Le soir, je montre un sapajou ;
 Je ménage ce qu'on me donne,
 Et mets de côté sou pour sou.
 Gens riches que l'on considère,
 Votre or satisfait tous vos goûts,
 Mais moi, j'amasse pour mon père,
 Je suis bien plus heureux que vous.

Dans les demeures magnifiques
 On a besoin du Savoyard ;
 J'y vois de nombreux domestiques
 Me toiser d'un air goguenard ;
 Ils se moquent de ma poussière :
 Mais de leurs galons peu jaloux,
 Je me dis : Je nourris mon père,
 Je suis bien plus heureux que vous.

Toi, Joseph, avec ta sellette,
 Tu comptes rester à Paris ;
 Pour te marier à Nanette,
 André retourne au pays.
 Dans l'avenir chacun espère.
 Le mien m'annonce un sort plus doux ;
 Dans un an je verrai mon père,
 Je serai bien plus heureux que vous.

LE CHIEN DE L'INVALIDE

AIR : — *Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse,
Ses nobles yeux ont perdu la clarté ;
Un pauvre chien le conduit, le caresse,
Et le préfère aux grands qui l'ont flatté,
Du vieux soldat qui le choisit pour guide
Il sait aussi conserver la fierté.
Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *bis.*

Ne pensez pas que jamais il s'oublie,
Il ne veut pas du pain de la pitié ;
Il le prendrait d'une main ennemie,
Si le vieillard en voulait la moitié.
Un seul besoin pourrait le rendre avide :
Celui qu'éprouve une pure amitié.
Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *bis*

Comme son maître, à travers la mitraille,
Le bon Médor cent fois s'est élancé,
Et comme lui sur le champ de bataille,
Le même jour on le trouva blessé.
Son œil de feu devient sombre et timide,
S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé.
Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *bis.*

OU VAS-TU PETIT OISEAU

MELODIE

Rêve, parfum ou frais murmure,
 Petit oiseau, qui donc es-tu ?
 Je suis l'amant de la nature
 Créé par Dieu, par lui vêtu ;
 Je suis un prince sans royaume !
 Je suis heureux, peu m'importe où ;
 Et malgré tout ce qu'en dit l'homme,
 Je suis le sage, il est fou !
 Rêve, parfum ou frais murmure,
 Petit oiseau qui donc es-tu ?
 Je suis l'amant de la nature
 Créé par Dieu, par lui vêtu.

Dans tes chansons toujours joyeuses,
 Petit oiseau, que chantes-tu ?
 Je chante mes plumes soyeuses,
 Ma liberté, mon bois touffu !
 Je chante l'astre qui rayonne,
 Et ma compagne et mes amours !
 Je chante le Dieu qui me donne
 Le grain du mil et les beaux jours !..
 Dans tes chansons toujours joyeuses,
 Petit oiseau que chantes-tu ?
 Je chante mes plumes soyeusès,
 Ma liberté, mon bois touffu !

De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
Je vais où me porte mon aile,
Vers l'avenir, vers l'inconnu !
Je vais où va l'homme moins sage :
Tous deux même but nous attend,
Nous faisons le même voyage,
L'un en pleurant, l'autre en chantant ;
De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
Je vais où me porte mon aile,
Vers un avenir inconnu.

Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau, qu'espères-tu ?
J'espère le repos du sage.
Si doux au voyageur rendu !..
J'espère au Dieu de la nature
Rendre ce qu'il m'avait prêté ;
Ma plume blanche et ma voix pure
Mon innocence et ma gaieté !
Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau qu'espères-tu ?
J'espère le repos du sage,
Si doux au voyageur rendu.

LE ROI DAGOBERT

Le bon roi Dagobret
 Avait sa culotte à l'envers ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !
 Votre majesté
 Est mal culotté.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 Je vais la remettre à l'endroit.

Le bon roi Dagobert
 Fut mettre son bel habit vert
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !
 Votre habit paré
 Au coude est percé.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 Le tien est bon, prête-le-moi,

Le bon roi Dagobert
 Faisait peu sa barbe en hiver ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !
 Il faut du savon
 Pour votre menton.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 As-tu deux sous ? prête-les-moi.

Du bon roi Dagobert
 La perruque était de travers ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !

Votre perruquier
 Vous a mal coiffé.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 Je prends ta tignasse pour moi.

Du bon roi Dagobert
 Le chapeau coiffait comme un cerf,
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !
 La corne au milieu
 Vous siérait bien mieux.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 J'avais pris modèle sur toi.

Le bon roi Dagobert
 Chassait dans la plaine d'Anvers
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : O mon roi !
 Votre majesté
 Est bien essoufflée.
 C'est vrai, lui dit le roi,
 Un lapin courait après moi.

Le bon roi Dagobert
 Allait à la chasse au piver ;
 Le grand saint Eloi

Lui dit : O mon roi !

La chasse aux coucous

Vaudrait mieux pour vous

Eh bien, lui dit le roi,

Je vais tirer, prends garde à toi.

Le bon roi Dagobert

Se battait à tort, à travers,

Le grand saint Eloi

Lui dit : O mon roi !

Votre majesté

Se fera tuer.

C'est vrai, lui dit le roi,

Mets toi bien vite devant moi.

Le bon roi Dagobert

Voulait s'embarquer sur la mer ;

Le grand saint Eloi

Lui dit : O mon roi !

Votre majesté

Se fera noyer

C'est vrai, lui dit le roi,

On pourra crier : Le roi boit.

Quand I'ogobert mourut,

Le diable aussitôt accourut ;

Le grand saint Eloi

Lui dit : O mon roi !

Satan va passer,

Faut vous confesser.
 Hélas ! dit le bon roi,
 Ne pourrais-tu mourir pour moi?
 ANONYME.

CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons *bis.*
 Qui n'ont ni poutres ni chevrons. *bis.*
 C'est pour loger les hirondelles:
 Que direz-vous d'Cadet Rousselle?
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits, *bis.*
 Deux jaunes, l'autre en papier gris; *bis.*
 Il met celui-là quand il gèle,
 Ou quand il pleut et quand il grêle.
 Ah! ah! ah! mais vraiment.
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux; *bis.*
 Les deux ronds ne sont pas très-beaux,
 Et le troisième est à deux cornes:
 De sa tête il a pris la forme.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée, *bis.*
 Très-longue mais toute rouillée: *bis.*
 On dit qu'ell' ne cherche querelle
 Qu'aux moineaux et aux hirondelles.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle-est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons: *bis.*
 L'un est voleur, l'autre est fripon: *bis.*
 Le troisièmè est un peu ficelle;
 Il ressemble à Cadet Rousselle
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens, *bis.*
 L'un court au lièvr', l'autre au lapin, *bis.*
 L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
 Comm' le chien de Jean de Nivelle.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats, *bis.*
 Qui n'attrapent jamais les rats; *bis.*
 Le troisièm' n'a pas de prunelle;
 Il monte au grenier sans chandelle.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié *bis.*
 Ses trois filles dans trois quartiers; *bis.*
 Les deux premier's ne sont pas belles,
 La troisièm' n'a pas de cervelle.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, *bis.*
 C'est pour payer ses créanciers. *bis.*
 Quand il a montré ses ressources,
 Il les resserre dans sa bourse.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas *bis.*
 Car, avant de sauter le pas, *bis.*
 On dit qu'il apprend l'orthographe
 Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
 Ah! ah! ah! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

ANONYME.

J'AI DU BON TABAC DANS MA
TA BATHÈRE.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

J'en ai du fin et du râpé,

Ce n'est pas pour ton fichu nez.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Ce refrain connu que chantait mon père.

A ce seul couplet il était borné.

Moi, je me suis déterminé

A le grossir comme mon nez.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un noble héritier de gentilhomme,

Recueille tout seul un fief blasonné ;

Il dit à son frère puîné :

Sois abbé, je suis ton aîné.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un vieil usurier, expert en affaire,

Auquel par besoin on est amené,

A l'emprunteur infortuné,

Dit, après l'avoir ruiné :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
 Au pauvre plaideur par eux rançonné,
 Après avoir pateliné,
 Disent, le procès terminé :
 J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
 J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

D'un gros financier, la coquette flaire
 Le beau bijou d'or de diamants orné.
 Ce grigou, d'un air renfrogné,
 Lui dit : "Malgré ton joli nez...
 J'ai du bon tabac dans ma tabatière.
 J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas."

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
 Est pour le sentir trop enchifrené.
 Cet esprit est trop raffiné,
 Et lui passe devant le nez.
 Voltaire a l'esprit dans ma tabatière,
 Et du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Voilà huit couplets, cela ne fait guère,
 Pour un tel sujet bien assaisonné
 Mais j'ai peur qu'un priseur mal né :
 Ne chante, en me riant au nez :
 J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
 J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

MA NORMANDIE

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise, et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besion de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

A LA GRACE DE DIEU.

Tu vas quitter notre montagne,
 Pour t'en aller bien loin, hélas !
 Et moi ta mère et ta compagne,
 Je ne pourrai guider tes pas.
 L'enfant que le ciel vous envoie,
 Vous le gardez, gens de Paris ;
 Nous, pauvres mères de Savoie,
 Nous le chassons loin du pays,
 En lui disant : Adieu ! } *bis.*
 A la grâce de Dieu !... }
 Adieu, à la grâce de Dieu !... (*bis*)

Ici commence ton voyage !
 Si tu n'allais pas revenir !...
 Ta pauvre mère est sans courage
 Pour te quitter, pour te bénir !
 Travaille bien, fais ta prière,
 La prière donne du cœur ;
 Et quelquefois pense à ta mère,
 Cela te portera bonheur !
 Va, mon enfant, adieu ! } *bis*
 A la grâce de Dieu ! }
 Adieu ! à la grâce de Dieu ! (*bis.*)

Elle s'en va, douce exilée,
 Gagner son pain sous d'autres cieus ;
 Longtemps, longtemps, dans la vallée,
 Sa mère la suivit des yeux.

Mais lorsque sa douleur amère
 N'eut plus sa fille pour témoin,
 Elle pleura, la pauvre mère !
 L'enfant qui lui disait de loin :
 Ma bonne mère, adieu, }
 A la grâce de Dieu, } bis.
 Adieu ! à la grâce de Dieu ! (bis)

GUSTAVE LEMOINE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'attend, je veux partir demain,
 Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis
 homme !

Je suis Breton et je suis gentilhomme,
 Sur l'Océan je ferai mon chemin.

—Mais si tu pars, mon frère,
 Que ferai-je sur terre ?

Toute ma vie à moi,
 Tu sais bien que c'est toi !

Oh ! ne va pas loin de notre berceau,
 Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;

On vit heureux à la montagne,

Et puis de la Bretagne

Le soleil est si beau !

Sur un beau brick qui portera ton nom,
 Je reviendrai dans un an capitaine ;
 J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
 Et nous serons les seigneurs du canton !

—Mais n'as-tu pas, dit elle,
 Notre pauvre tourelle,
 Pour trésor le bonheur,
 Pour t'aimer tout mon cœur ?

Oh ! ne va pas loin de notre berceau ;
 Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
 On vit heureux à la montagne,
 Et puis de la Bretagne
 Le soleil est si beau !

Mais il partit quand la foudre grondait
 Dix ans passés, de lui pas de nouvelles !
 Près du foyer, sa compagne fidèle
 Pleurait toujours, et toujours attendait.

Un jour à la tourelle
 Un naufragé l'appelle,
 Lui demande un abri.

“C'est lui ! mon Dieu, c'est lui !

—Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au ber-
 ceau,

J'ai tant souffert loin de toi, ma com-
 pagne !

Mais je l'oublie en voyant ma montagne,
 O ma Bretagne,
 Que ton soleil est beau !”

ROUL' TA BOSSE.

Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Et ris toujours, à pied comme en car-
 resse ;

Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Sois toujours gai, toujours franc, tou-
 jours rond

Petit bossu, retiens bien c' que ton père
 Chantait souvent, en t' berçant dans ses
 bras.

Veux tu, mon fils, avoir un sort prospère,
 Veux-tu d'venir bien portant et bien gras ?
 Roul' ta bosse, etc.

Te plaindr' du sort serait une folie,
 Ta boss' n'est pas un si triste cadeau ;
 Pourquoi t' fâcher ? dans cette courte vie
 Chacun de nous n'a-t il pas son fardeau ?
 Roul' ta bosse, etc.

En fait d'esprit, que n'as-tu c' lui d'Esops,
 Qu'on admirait à la ville, à la cour !
 T'en revendrais sous ta difforme en-
 v'loppe
 A plus d'un nain qui s'rait l' géant du
 jour.

Pour êtr' heureux, jamais dans ta car-
rière
Ne prêt' l'oreille aux cancans des ba-
dauds,
Ne dis point d' mal des autres par der-
rière,
Tes quolibats te r'tomberaient sur le dos.

De tes amis soulage la détresse,
A les servir en tout temps sois dispos.
Si tû parviens au faite d'la richesse
D'avant les petits ne fais pas le gros dos.
Roul' ta bosse, etc.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
Sois d' ton pays l'appui le plus fervent.
Qu' jamais l'enn'mi n' t'envisage par
derrière,
Un bon Français s' montr' toujours par
devant.

Roul' ta bosse
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en car-
rosse ;
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, tou-
jours rond.

CASIMIR MENETRIER

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
 Sa voix sème la terreur, (*bis*)
 Chez tous les peuples du monde
 La guerre se ranime avec fureur.

REFRAIN.

Canadiens, fils de soldats.
 Préparons-nous aux combats.
 En avant ! En avant !
 Chacun à son régiment.
 Que notre brave jeunesse
 Au champ de l'honneur s'empresse.
 Iriens nous donc [*bis.*] ternir le nom
 Des vainqueurs [*bis.*] de Carillon.

Naguère si placides,
 Quittant tous leurs ateliers, [*bis.*]
 Dans des luttes fratricides
 Les Yankees s'entregorgent par milliers.
 Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
 Joui de cinquante ans de paix, [*bis.*]
 Ne peut-on pas voir paraître
 Sur notre horizon des jours plus mauvais.
 Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres
 Voulant réparer l'échec, [*bis.*]
 Qu'il va subir chez nos frères,
 Pourrait tourner ses regards sur Québec.
 Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
 Nous croiserions-nous les bras ; (*bis*)
 Subirions-nous cet outrage
 De nous laisser subjugué sans combats.
 Canadiens, etc.

Issus de nobles races
 De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
 Nous devons suivre leurs traces
 Et partager leur amour des lauriers.
 Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
 Vienne l'heure du danger, (*bis.*)
 Que cette terre chérie
 Jamais ne gémissa sous l'étranger.
 Canadiens, etc.

LE VOLTIGEUR, 1812.

AIR:—*Le jeune Edmond allait, etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
 Un voltigeur allait finir son quart;
 L'astre du jour achevait sa carrière,
 Un rais, au loin, argentait le rempart.
 Hélas! dit-il, quelle est donc ma consigne?
 Un mot anglais que je ne comprends pas!
 Mon père était du pays de la vigne:
 Mon poste! non! je ne te laisse pas!

Un bruit soudain vient frapper son
 oreille:
 Qui vive!...point. Mais j'entends le tam-
 bour.
 Au corps-de-garde est-ce que l'on som-
 meille?
 L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
 Hélas! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire..
 Feu! mon fusil: ce coup est bien porté;
 Un Canadien défend le territoire,
 Comme il saurait venger la liberté.
 Hélas! etc.

Quoi! l'on voudrait assiéger ma guérite!
 Mais, quel cordon! ma foi! qu'ils sont
 nombreux!

Un voltigeur, déjà prendre la fuite!
 Il faut encor que j'en tue un ou deux.
 Hélas ! etc.

Un plomb l'atteint: il pâlit, il chancelle;
 Mais son coup part, puis il tombe à
 genoux.
 Le sol est teint de son sang qui ruisselle
 Pour son pays de mourir qu'il est doux.
 Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
 Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang;
 Le jour déjà désertait sa paupière;
 Mais il semblait dire encore en mourant:
 Hélas ! etc. F. X. GARNEAU

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

AIR—*Mon mari est bien malade.*

Je suis un petit bonhomme
 Qui n'ai pas plus de dix ans;
 C'est à bon droit qu'on me nomme
 Le petit Roger Bon-Temps,
 Car je suis gai,
 Gai, gai, gai,
 Et pétillant
 Gai, gaiment.

Pour moi tout se change en fête
 Et devient amusement ;
 J'ai le jeu seul dans la tête,
 C'est mon plus cher élément.

Malgré moi du badinage
 Je prends toujours le chemin,
 Je fais du bruit, du tapage,
 Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,
 Je suis toujours sur le ton ;
 J'ai mon but, lorsque j'attire
 Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature
 De forcer trop mes talents ;
 Mais jamais je ne murmure,
 Quand on rit à mes dépens.

Mon horreur pour le silence
 Me fait passer pour badin ;
 "Honni soit qui mal y pense,"
 J'ose y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,
 A n'être plus si bruyant ;
 Je le veux, je serai sage,
 Je le promets en riant.

CH TRUELLE.

L'HIVER AU CANADA.

AIR :—*Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature
 Se faner la parure
 Regret amer !
 Des oiseaux le ramage
 Cesse dans le bouage
 Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle ;
 On entend la raffale
 Siffler dans l'air ;
 La tempête de neige
 De flocons nous assiège
 Voici l'hiver.

Une couche de glace
 Sur le fleuve s'entasse
 Jusqu'à la mer,
 Et la traine est lancée
 Sur la neige glacée
 Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse
 Sur le flot qui se lisse
 En cristal clair ;
 On pêche sous sa voûte,
 En trouvant cette croûte,
 Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse
 Le caribou qui passe
 Comme un éclair ;
 Le sauvage en raquette
 Suit l'original qu'il guette
 Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre
 Des bals et du théâtre,
 Plaisir for cher.
 On fait de la musique.
 On joue au whist, on chique,
 Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre
 On embrâse sa chambre
 D'un feu d'enfer.
 Sous sa lourde capote
 Le citadin grelotte,
 Durant l'hiver.

On prend double semelle ;
 Une chaude flanelle
 Couvre la chair.
 De rhum ou de genièvre
 On humecte la lèvre,
 Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,
 Que chez l'habitant fume
 Le poêle en fer.

Là six jours par semaine
On file de la laine,
Pendant l'hiver.

Alors aussi l'on pense
Au parent à distance
A l'ami chér.
Et près du feu qui brille
On écrit, on habille
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence
C'est un temps de souffrance ;
Nu comme un ver,
L'enfant qui vit d'aumône,
Souvent jeûne et frisonne,
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère
N'est pour toi somnifère
Comme l'éther,
Ami lecteur, répète
Avec ma chansonnette,
Voilà l'hiver.

A. MARSAIS.

"So

Il n

Les

La

Ra

Do

Frè

Car

Air

Air

Qu'

Un

Il n

Ce

Qu'

Les

LA FRONTIÈRE.

CHANT NATIONAL.

AIR :—*Nouveau.*

“Sous votre Reine et notre République,
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amé-
rique ;

Les mêmes chants, enfans, nous ont
bercés,

La même audace, hommes, nous a pous-
sés.

Race Saxonne, en souveraine altière,
Doit commander à tout le genre humain.

Frères Saxons ! qu'on se donne la main,

Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui } *bis.*
de frontière”

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,
Ainsi parlait, sur cette noble terre,
Qu'ont illustrée et Montcalm et Cham-
plain,

Un vieux savant, petit fils de Franklin,
Il n'oubliait rien qu'une race entière.

Ce bon savant, ne savait-il donc pas,

Qu'à ses aïeux, par autant de combats,

Les Canadiens (*bis*) ont tracé la fron-
[tière ?

Sans le secours généreux de la France
 Dont son aieul implora la vaillance,
 L'Américain, si jaloux du Français,
 Eut pu chanter la gloire des Anglais,
 Race Saxonne, à son amour entière,
 D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,
 Et ses enfants entr'eux se caresser :
 Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de } *bis*.
 [frontière.]

On nous offrit un jour l'indépendance ;
 Mais du congrès sachant l'intolérance,
 Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,
 Sut repousser les Grecs et leurs cadeaux ;
 Montgomerie et sa cohorte entière
 Sous nos remparts trouvèrent leur tom-
 beau ;

Le reste fut chassé comme un troupeau
 Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la } *bis*.
 [frontière.]

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,
 Pour récompense, on voulut le proscrire ;
 Pauvre colon, le Canadien toujours,
 Sous les mépris à prodigué ses jours ;
 Mais quand sonna la trompette guerrière,
 Comme autrefois, séduit par sa valeur
 À la vengeance il préféra l'honneur :
 Salaberry (*bis*) sut garder la frontière. *bis*.

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire
 Nos voisins ont, dans leur triste délire,
 Mis les vertus au nombre des tyrans :
 Ils ont pitié de nous, gens ignorans.
 Mais si tu veux leur faire une barrière,
 Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai,
 Oui, sois Français, et, comme à Châ-
 [teaugay.

Ils trouveront (*bis* encore une frontière.

J. B. BONHOMME.

CHANSON PATRIOTIQUE.

AIR:—*Brûlant d'amour et partant pour
 la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence:
 Mon pays seul a des charmes pour moi:
 Dernier asile où règne l'innocence,
 Quel pays peut se comparer à toi?

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
 Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,
 L'Européen demeure extasié!
 Si par malheur il les trouve cruelles,

Leur souvenir est bien tard oublié.

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,

Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Si les hivers couvrent nos champs de
glaces

L'été les change en limpides courants,

Et nos bosquets fréquentés par les grâces

Servent encor de retraite aux amants.

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,

Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Oh! mon pays, vois comme l'Angleterre

Fait respecter partout ses léopards;

Tu peux braver les fureurs de la guerre,

La liberté veille sur nos remparts.

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,

Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

A. N. MORIN.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête
 Vois tes enfants devant toi réunis;
 Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
 Que par ta main leurs destins soient bénis
 Comme un signal auquel il se rallie,
 Le Canadien, t'adoptant pour patron,
 Parmi les peuples prend un nom,
 Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

Par toi conduits au Canada sauvage,
 Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
 Nous tenous d'eux ce brillant héritage
 Par eux conquis et par nous conservé.
 En rappelant leur mémoire chérie,
 Le Canadien, retrouvant son patron,
 Parmi les peuples prend un nom,
 Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
 Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
 Et, quand de morts la justice fut lasse,
 Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.
 En retrouvant sa première énergie.
 Le Canadien rend grâce à son patron,
 Et pour toujours il prend un nom,
 Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

F. R. ANGERS.

• CHANT DE LA HURONNE.

MUSIQUE DE M. ERNEST GAGNON.

Glisse, mon canot, glisse,
Sur le fleuve d'azur!

Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours
pur!

Le guerrier blanc regagne sa chaumine;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!

Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours
pur!

De la forêt la brise au frais murmure,
Fait soupirer le feuillage mouvant;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent!

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!

Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours
pur!

A la

En a
Et la
Voici
C'est

J'entends les pas de la biche timide...
 Silence!... vite! un arc et mon sarquois!
 Volez! volez! ô ma flèche rapide!
 Abattez la reine des bois!

Glisse, mon canot, glisse
 Sur le fleuve d'azur!
 Qu'un Manitou propice
 A la fille des bois donne un ciel toujours
 par!

L. H. FRECHETTE

CHANT DES CHASSEURS.

DE SAINT-LOUIS.

L'aube luit sur nos armes.
 Le drapeau flotte au vent.
 Le clairon des alarmes
 Nous appelle: En avant!
 En avant!

En avant! narguons la mitraille
 Et la morgue de l'étranger.
 Voici l'heure de la bataille:
 C'est le moment de nous venger!

L'aube luit sur nos armes!
Le drapeau flotte au vent!
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant!
En avant!

En avant! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons!
Combattons et luttons ensemble!
Ensemble nous triompherons!

L'aube luit sur nos armes!
Le drapeau flotte au vent!
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant!
En avant!

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis.....
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays!

L'aube luit sur nos armes.
Le drapeau flotte au vent.
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant.
En avant.

L. H. FRECHETTE.

LES CANOTIERS.

MUSIQUE DE M. C. LAVIGNEUR.

Soulève tes rames
 Mon gai matelot,
 Et fait sur les lames,
 Bondir ton canot.
 Vois, là ton amante,
 Qui te suit des yeux....
 —L'onde était charmante,
 Les rameurs joyeux.

Sur la vague molle,
 Effleurant le flot,
 Quand ton canot vole,
 Hardi matelot,
 En cadence chante
 Tes refrains si vieux.
 —L'onde était charmante,
 Les rameurs joyeux.

Sur le flot qui passe,
 Passe, canotier.
 Voler dans l'espace,
 Quel joli métier!
 Pourtant la tourmente,
 Partois gronde aux cieux!.....
 —L'onde était charmante,
 Les rameurs joyeux.

CHANSON.

AIR:—*Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
 Et ton bonheur, ô mon pays;
 Que les palmes de la victoire
 Couronnent le front de tes fils.
 Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
 Mais connaissez-vous mon amour?
 Ah, j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*
 Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie
 Et les attrait de son Iris,
 Moi je chanterai ma patrie,
 Elle seule aura mes sourires;
 Je veux lui conserver ma flamme
 Et lui faire à jamais la cour.
 Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
 Nos aïeux ont versé leur sang.
 Ils ont su repousser les chaînes;
 Moi, je veux soutenir leur rang.
 Et si mon pays me reclame,
 Je saurais périr à mon tour.
 Car j'aime, etc.

A. G. LAJOIE.

NOS JOURS DE GLOIRE.

AIR :—*Nouveau.*

Quand nos aïeux partaient pour les combats,

La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leur pas

Au plus fort de carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire,
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.

Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fût-il de pareils,
Le jour où la démence

Seule régnaient partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance?

Oh, dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espé-
rance,

Ceux qui devaient par leurs sages tra-
vaux,

Au char du peuple enchaîner la victoire?
Ceux qui disaient: "Oh! nos jours se-
ront beaux"

Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

Pourtant, courage, enfants de mon pays!

Oh! par votre vaillance,

Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.

Courage, espoir! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assu-
rance;

Ah! pour gémir il suffit du passé!

Ne rêvons pas une page plus noire.

Et puis, qui sait si le destin lassé

N'amène point de nouveaux jours de
gloire?

LES FRANÇAIS EN CANADA.

AIR :— *Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
 Par le destin, séparés, dispersés.
 Nous pleurons tous cette mère chérie,
 Sa vieille gloire et nos beaux jours pas-
 sés ! ...

Mais dans les cieus un grand nom luit
 encore

Sur un drapeau par un aigle emporté ;
 Pour nous alors l'étendard tricolore } bis.
 Est l'arc-en-ciel de la fraternité ! }

A l'exilé sur ses plages lointaines
 Qui cherche un baume à de vives dou-
 leurs :

“Mêlons nos pleures et partageons nos
 peines,”

Lui dirons nous en montrant nos cou-
 leurs ;

Des vieux soldats, des fils du grand em-
 pire

Se sont unis sous un nom respecté !
 Sur leur bannière ils ne veulent écrire
 Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !...

Loin du pays qui nous donna la vie,
 Nous retrouvons des frères, des amis,
 Un noble sang et même sympathie,

Des souvenirs par nos aïeux transmis ! ..
 Jetons ensemble un soupir vers la France ! ..

Disons un vœu que l'espoir a dicté,
 Lorsque vers vous tout notre cœur s'élan-
 ce,

Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloi-
 re,

Protège-nous sous l'abri de ton nom !

Le temps n'est plus qui voulait la vic-
 toire,

Notre seul but est la paix, l'union.

Laissons l'envie attaquer la bannière

Qui nous guida vers l'immortalité ;

Pour le grand homme ayons une prière ! ..

Et parmi nous de la fraternité !

N. AUBIN.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,

Un jour songe à t'émanciper ;

Prépare-toi, dès ton enfance,

Au rang que tu dois occuper ;

Grandi sous l'aile maternelle,

Un peuple cesse d'être enfant :

Il rompt le joug de sa tutelle,

Puis, il se fait indépendant,
 O terre américaine,
 Sois l'égale des rois :
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
 Ce sol, jadis peuplé de preux,
 Serait-il fait pour des esclaves,
 Des lâches ou des malheureux ?
 Nos pères, vaincus avec gloire,
 N'ont point céder leur liberté :
 Montcalm a vendu la victoire,
 Son ombre dicta le traité.
 O terre américaine,
 Sois l'égale des rois :
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
 Et vous, jeunes fils d'Albion,
 Réunissez votre énergie,
 Et formez une nation :
 Un jour, notre mère commune
 S'applaudira de nos progrès,
 Et guide, au char de la fortune,
 Sera le garant du succès.
 O terre américaine,
 Sois l'égale des rois :
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
 Du sort le décret éternel
 Jeunes guerriers, sachez défendre
 Vos femmes, vos champs et l'autel.
 Que l'arme au bras chacun s'écrie :
 " Mort à vous, lâches renégats ;
 " Vous immolez votre patrie ;
 " Vos crimes nous ont fait soldats."
 O terre américaine,
 Sois l'égale des rois :
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
 Les vieux titres sont inconnus ;
 La noblesse est dans le courage,
 Dans les talents, dans les vertus.
 Le service de la patrie
 Peut seul ennoblir des héros ;
 Plus de noblesse abâtardie,
 Repue aux greniers des vassaux !
 O terre américaine,
 Sois l'égale des rois :
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
 Agiter un sceptre odieux,
 De fureur bouillonne en nos veines,
 Le noble sang de nos aïeux ;
 Dans les forêts, sur les montagnes

Le bataillon s'apprête et sort ;
 La faux qui rasant nos campagnes
 Soudain se change en faux de mort.
 O terre américaine.
 Sois l'égale des rois ;
 Tout te fait souveraine,
 La nature et tes lois.

F. R. ANGERS.

LA LIBERTE, LE PATRIE ET
 L'HONNEUR.

AIR :—*Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage,
 Viens à ma lyre inspirer de doux chants :
 Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
 Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
 Ta voix mâle et sonore
 Répèterait encore
 Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
 La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
 Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
 Mais si jamais un pacha téméraire
 Vient à braver les lois et ton courroux
 Ta voix mâle et sonore,
 Soudain répète encore

Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimenterres,
Et leurs os bruire aux champs de Ca-
rillon ?

Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore

Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos
champs :

Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des mé-
chants.

Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore

Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses
droits.

Un an commence où plus d'un trône en
cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.

A cet heureux présage
 Que promet un autre âge,
 Peuples, chantons ces mots chers à mon
 cœur :
 La liberté, la patrie et l'honneur !

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
 Verra la fin de l'avenir !
 Il dort ! on entend la victoire
 Le rappeler par un soupir.
 Tous avec moi versez des larmes.
 Guerriers que respecta la mort ;
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
 Pour ne se réveiller jamais !
 Il dort, et Clie va redire
 Quel fut pour lui le nom français.
 Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
 Pourrait-être terrible encor...
 Mais le héros que je rappelle,
 Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
 Sur des lauriers dus au vainqueur.
 Il dort et son apothéose—

Se grave au temple de l'honneur.
 Tous avec moi versez des larmes,
 Guerriers que respecta la mort ;
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

N. AUBIN.

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,
 Prêtez l'oreille un moment.
 Ma morale est douce et sage.
 Et toute de sentiment.
 Vous saurez bien me comprendre :
 C'est mon cœur qui parlera.
 Quand vous pourrez, venez m'entendre,
 Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
 Le soir vient-il à pas lents,
 Vous demander une place,
 Près de vos foyers brûlants ;
 Sans connaître la bannière
 Sous laquelle il s'illustra,
 Vite, ouvrez lui votre chaumière.
 Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses,
 Pour moi ne détachez rien.
 Vos familles sont heureuses :
 Leur bonheur suffit au mien :
 Ménagez votre abondance
 Pour celui qui patira ;
 Payez la dîme à l'indigence.
 Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
 Chez vous un pauvre exilé
 Dévorait sa peine amère :
 Vers lui Dieu l'a rappelé.
 Qu'importe, si sa prière
 De la vôtre différa ?
 Priez pour lui, c'est votre frère,
 Et le bon Dieu vous bénira.

JE CHANTERAI.

Que serait notre vie,
 Sans le charme touchant
 D'une douce harmonie
 Et d'un gracieux chant ?
 Voyageur sur la terre,
 Fatigué du chemin,
 Quand je chante j'espère,
 Oubliant le chagrin.

Un contretemps m'arrête ;
 Faut-il me rebuter ?
 A vaincre je m'apprête,
 Et sais encore chanter.
 Raniment mon courage,
 Le chant est à mon cœur
 Ce qu'est au vert locagè
 Du matin la fraîcheur.

La gentille alcuette,
 Le rossignol des bois,
 La caille et la fauvette
 Font résonner leur voix,
 J'ans l'air, dans la prairie.
 J'aime leurs chants joyeux ;
 Aussi toute la vie,
 Je veux chanter comme eux.

CH. LAMI

 LE BAEU DUNOIS.

AIR :—*L'hymenee nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
 Le jeune et beau Dunois
 Venait prier Marie
 De bénir ses exploits.
 Faites reine immortelle,
 Lui dit-il en partant,
 Que j'aime la plus belle,
 Et sois le plus vaillant.

} bis.

Il trace sur la pierre
 Le serment de l'honneur,
 Et va suivre à la guerre
 Le comte son seigneur.
 Aux nobles vœux fidèle.

Il dit en combattant :

"Amour à la plus belle,
 "Honneur au plus vaillant, } *bis.*

"Je te dois la victoire,

"Dunois dit son seigneur ;

"Puisque tu fais ma gloire,

"Je ferai ton bonheur.

"De ma fille Isabelle

"Sois l'époux à l'instant :

"Car elle est la plus belle,

"Et toi le plus vaillant." (*bis.*)

A l'autel de Marie

Ils contractent tous deux

Cette union chérie

Qui doit les rendre heureux.

Chacun dans la chapelle

Disait, en le voyant.

"Amour à la plus belle !

"Honneur au plus vaillant ! (*bis*)

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

AIR : *Des Roses aux rosiers, ou Demande
à la brise.*

O toi ! messagère fidèle,
Qui nous annonce les beaux jours,
Viens-tu, fugitive hirondelle,
Du pays où sont mes amour ?
Avec toi, de son long voyage
Mon Julien devait revenir (*bis.*)
Dis-moi : sur un lointain rivage,
A-t-il gardé mon souvenir ?

Seul, éloigné de la patrie,
L'as tu vu rêver à l'écart ?
Son âme s'est-elle attendrie
Quand il salua ton départ ?
T'a-t-il parlé de la colline
Qui de fleurs va se revêtir.
De nos frais sentiers d'aubépine
A-t-il gardé le souvenir ?

As-tu vu, coquette, élancée,
Sa corvette fendre les flots ?
Sur ses mâts, t'es-tu reposée
Pour écouter les matelots ?
Au milieu des chants d'espérance
Qui s'exhalent comme un soupir,
Julien, en pensant à la France,
A-t-il gardé mon souvenir ?

Lan
Imr
Con
S'es
Con
Qua

Je s
De t

Les
Surt
Tu s
Pour
Et d

Oiseau chérie, dans ton langage,
 Viens-tu m'annoncer le bonheur?
 Mais, de mes yeux, est-ce un mirage,
 Une illusion de mon cœur?
 Là-bas, à l'horizon, s'avance
 Un vaisseau qui semble grandir;
 Il porte avec lui l'espérance,
 Que ramène le souvenir.

STANCES A L'OCEAN.

Large horizon, solennelle étendue,
 Immensité des ondes sans repos,
 Combien de fois, ma pensée éperdue,
 S'est élancée au-delà de tes flots!
 Combien de fois les nuits où tu te lèves,
 Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fu-
 reur.....

Je suis venu contempler sur tes grèves
 De tes effort l'immense et sombre hor-
 reur. [bis.]

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
 Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,
 Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
 Pour recevoir le soleil qui s'endort
 Et dans tout temps te retrouvant plus
 belle,

Grande en ton calme et grande en ton
 courroux,
 A mon esprit Dieu pour toi se révèle } *bis*
 Et à tes pieds je tombe à ses genoux }

Combien de fois tu brisas dans l'orage
 Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur
 Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
 Tu caressais la barque du pêcheur.
 Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
 Ah ! si du ciel mon cœur avait douté.....
 Je reviendrais sur tes bords, mer su-
 blime, [*bis.*]

Pour entrevoir encor l'éternité.

LAMARTINE.

L'ANGE GARDIEN.

MELODIE,

AIR : *Viens, belle nuit, ou Si les Fleurs*
parlaient.

Angé gardien, béni sur cette terre,
 Vois cet enfant qui t'implore à genoux,
 Pour que ta voix élève sa prière
 Vers le Très-Haut. Ton seul Maître est
 si doux.

Que de l'enfant il voit couler les larmes,
 Et que son cœur ne peut refuser rien ;
 Pour cet enfant, sur terre plus de charmes
 Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

Comme un roseau, lorsque le vent le
 brise,

En gémissant il supporte les coups
 De son destin, qui n'offre pour devise
 A l'orphelin rien de tendre ou de doux ;
 Le pauvre enfant, dans sa douleur amère,
 S'adresse à Dieu, son unique soutien ;
 Mais s'il pleurait, en songeant à sa mère,
 Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

L'ange veillait chaque jour sur son âme,
 Mais la tristesse un jour brisa son cœur,
 Et lui ravit tout, jusqu'à cette flamme
 Qu'on nomme espoir, et fait croire au
 bonheur.

Des chérubins il a rejoint la troupe,
 Abandonnant son terrestre lien,
 Car de la vie il a brisé la coupe,
 Entre les bras de son ange gardien.

PERDUS DANS LA MONTAGNE.

AIR :— de *Maure et captive*.

Frère, écoute dans la montagne
 La tempête sème le deuil,
 Et la neige, sur la campagne,
 Étend partout son blanc linceul.
 Seuls, égarés, loin du village,
 Hélas ! qu'allons-nous devenir

Allons, ma sœur, reprends courage,
 Prions Dieu de nous secourir.

Entends notre prière,
 Mon Dieu, veille sur nous,
 Apaise ton courroux, (*bis*)
 Et rends-nous notre mère,
 Notre mère !... •

Sous le vieux toit où notre enfance
 Ne connut jamais les douleurs,
 Sur nous, en proie à la souffrance,
 Notre mère verse des pleurs.
 A ces pensers mon front se penche ;
 Mais, quel bruit vient de résonner ?
 Prions, ma sœur, c'est l'avalanche
 Qui roule et peut nous engloutir.
 Entends notre, etc.

Déjà la nuit aux sombres voiles,
 Cache à nos yeux l'étroit sentier ;
 Le ciel est noir et sans étoiles,
 Je ne vois plus que le glacier.
 J'ai froid, j'ai peur, car de l'orage
 La grande voix mugit plus fort ;
 Et le vent terrible en sa rage,
 Sur nos pas entraîne la mort.
 Entends notre, etc.

Comme toi, l'espoir m'abandonne,
 Ma pauvre sœur il faut mourir,
 Vois, la neige qui tourbillonne,
 Tous deux bientôt va nous couvrir.
 Mais non, la main de Dieu nous guide,
 Ma sœur, vois-tu, vois-tu, là-bas ?
 C'est le chalet, où, l'œil humide,
 Notre mère nous tend les bras.

Dieu bon et tutélaire,
 Que ton nom soit béni :
 Ton pouvoir infini
 Nous rend à notre mère.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

AIR :—*Laissez les roses aux rosières.*

Les yeux inclinés vers la terre,
 Lorsque sa pensée est au ciel,
 Quel est cet ange tutélaire.
 Précieux don de l'Éternel?
 Sur son front où brille la grâce } *bis.*
 Nos regards lisent la bonté, }
 Mortels, découvrons-nous quand passe
 La bonne sœur de charité [*bis*]

Pour ce qui souffre, tendre et bonne,
 Quelle sublime mission !
 Aux filles du pauvre elle donne
 Les bienfaits de l'instruction.
 Versant une douce parole
 Sur le cœur du déshérité,
 De tout chagrin elle console,
 La bonne sœur de charité.

De l'affligé humble servante,
 Sans se plaindre, on la voit toujours,
 Où gémit la classe indigente,
 Prodiguant d'utiles secours.
 Lorsqu'au chevet de la souffrance
 Elle porte espoir et santé,
 Seul, c'est le ciel qui récompense
 La bonne sœur de charité.

Pour vivre à jamais dans l'histoire,
 Pour tous il est fait certain :
 Qu'ici-bas la plus belle gloire
 Est de secourir son prochain.
 Penseurs, que le monde contemple,
 En défendant l'humanité,
 Toujours imitez par l'exemple,
 La bonne sœur de charité.

LA PART A DIEU.

LEGENDE

AIR : *du Mendiant.*

Un soir, un baron d'Aquitaine,
 Célébrait la fête des Rois,
 Quand au seuil de son beau domaine
 Soudain retentit une voix :
 Oh ! noble seigneur, disait-elle,
 Au pauvre qui demande un peu
 Pour apaiser sa faim cruelle,
 Donnez, donnez la part à Dieu.

Refrain :

Que me fait ta souffrance,
 Que me fait ton chagrin,
 Dit le baron plein d'arrogance,
 Va, mendiant, suis ton chemin.

Le vent est froid, la nuit bien sombre,
 Répond la voix en sanglotant ;
 Mes pas vont s'égarer dans l'ombre.
 Laissez-moi m'asseoir un instant.
 La neige au loin couvre la terre,
 Je suis sans logis et sans feu,
 Pour adoucir ma peine amère
 Ah ! donnez moi la part à Dieu.
 Que me fait, etc.

Au ciel il n'est pas une étoile,
 Le givre frappe les vitraux,
 J'ai froid, car un sarreau de toile
 Couvre mon corps de ses lambeaux ;
 Laissez-moi donc, je vous en prie ;
 Prendre une place auprès du feu,
 Seigneur, pour soutenir ma vie,
 Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
 Que me fait, etc.

Oh ! toi qui refuse l'aumône,
 Répond alors le mendiant,
 Souviens-toi que celui qui donne
 En Dieu se montre confiant.
 Mais puisqu'en voyant ma misère
 Ton cœur reste sans charité,
 Sois donc maudit sur cette terre,
 Sois maudit pour l'éternité.

Pardonnez mon offense ;
 Voici du pain, du feu,
 Dit le baron, plus de souffrance,
 A vous, frère, la part à Dieu.

LE BAISER DU SOIR.

AIR de la *Fée aux aiguilles* ou de *Roses*
 ou *Rosier*,

Frère, un jeune cœur qui s'envole
 Vers l'aride sol de Paris
 Est une fleur que s'étiole
 Loin de ses ombrages chéris.
 L'absence est un mortel supplice.
 Et notre mère au désespoir,
 Ne pourrait plus sur ton front liasse
 Déposer le baiser du soir.

Là bas, si la vie est moins dure,
 Ici, le maternel amour,
 Frais comme un tapis de verdure
 Tempère l'ardeur d'un long jour.
 Quand l'ombre descend sur la plaine
 Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,
 Pour te faire oublier ta peine
 N'as-tu pas le baiser du soir?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère,
 Quand tu reviendrais tout joyeux,
 Peut-être qu'un glas funéraire
 Aurait attristé ces beaux lieux.
 Tu reviendrais riche ; qu'importe ?
 Si tu n'avais pu recevoir
 Les adieux qu'une mère emporte
 Dans le dernier baiser du soir.

JE VOUDRAIS NE PLUS ME SOU-
 VENIR.

AIR : *Viens, belle nuit, ou Si les Fleurs
 parlaient.*

Loin du pays où, frappé par l'orage,
 J'ai vu s'enfuir mes rêves d'autrefois,
 Triste, exilé, pleurant sur ce rivage,
 Vers vous, mon Dieu, j'ose élever la voix.
 Quand à mes yeux le passé se dévoile,
 Pour l'oublier et penser à mourir,
 Sur ma mémoire étendez un long voile,
 Ah ! je voudrais ne plus me souvenir !

Dans ces grands bois, quand la brise lé-
 gère,
 En se jouant, caresse mes cheveux,
 Je l'interroge en pensant à ma mère,

Qui, pour son fils, implore en vain les
cieux.

Mais rien, hélas ! ne trouble le silence,
Rien que ma voix, qui dit dans un sou-
pir :

Vous n'êtes pas les brises de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

Buissons fleuris, formés de lauriers roses,
Où tout le jour chantent les colibris,
Champs diaprés, où mille fleurs écloses,
Cachent aux yeux de mystérieux nids,
En vous voyant mon âme est attendrie ;
Mais, je le sens, je ne puis vous chérir ;
Vous n'êtes pas les fleurs de ma patrie !
Ah ! je voudrais, etc.

Autour de moi, quand tout chante et s'a-
nime,

Je crois entendre une voix du pays
Me répétant cette chanson intime
Qui me berçait, sous mes pauvres lambris
Mais c'est un rêve... et ma douce croyan-
ce

S'évanouit en me laissant souffrir :
Non, rien ne vient me parler de la Fran-
ce !

Ah ! je voudrais, etc.

PETITS OISEAUX, CHANTEZ
TOUJOURS

MELODIE.

Sous un berceau garni de vert feuillage
J'aime à rêver, ma lyre a de doux sons ;
Sylphes chanteurs, votre tendre ramage
Vient m'apporter des airs pour mes
chansons.

Dans vos palais faits de fraîche verdure,
La liberté respire les amours ;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez tou-
jours. (*bis.*)

Souvenez-vous les soins de votre mère,
Rendez hommage à votre Créateur,
Il éloigna de vous mainte chimère
En vous donnant l'amour, le vrai bon-
heur.

Laissez, laissez l'injuste créature,
L'âme sensible aime vos gais discours ;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez tou-
jours. (*bis.*)

Lorsque l'hiver étend sa main glacée,
On n'entend plus les chants mélodieux ;
Vers le néant la nature est poussée

Et l'horizon. semble mystérieux.
 Mais au printemps tout reprend sa pa-
 rure,
 Vous revenez dans vos rians séjours ;
 Par vos doux chants égayez la nature.
 Petits oiseaux, chantez, chantez tou-
 jours. (*bis.*)

DOUX SOUVENIRS DE MON
 VILLAGE.

PASTORALE.

AIR: *Laissez les roses aux rosiers.*

Combien j'ai douce souvenance
 Du beau pays où je suis né !
 Alors, de mon espiègle enfance
 Chaque jour était fortuné.
 Maintenant que, brisé par l'âge,
 Je pense à tout ce que j'aimais,
 Doux souvenir de mon village,
 Je ne vous oublierai jamais. } *bis.*
 } *bis.*

Tout près de l'humble presbytère,
 Asile d'un bon vieux curé,
 Je vois le petit cimetière
 Où je devais être enterré ;
 Puis le grand chêne au vert feuillage

Sur lequel je cherchais des nids,
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous êtes bénis.

Je vois mon chaume au toit champêtre
Se découpant sur un ciel bleu,
Puis la prairie où j'ai vu naître
Les fleurs que créa le bon Dieu,
Qu'il était beau, le paysage
Où je guidais mes premiers pas,
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous avez d'appas.

Près de la rustique chaumière
Où le sort plaça mon berceau,
Je vois la petite rivière
Qui serpente au bas d'un côteau ;
Son onde pure, à son passage,
Semblait chanter sur les cailloux :
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous me semblez doux.

A la moisson, sous les faucilles,
Je vois tomber nos blés touffus,
Et les paysannes gentilles
Dans les sentiers marcher pieds nus,
Puis le petit bois dont l'ombrage
Était propice aux amoureux.
Doux souvenirs de mon village,
Combien vous me rendez heureux !

Je t
Où
De
Don
Vieu
Qui
Sur
Où

Salu
Je v
Ruis

En r
O

Je v
Mes
Les
Des
Mon
Qui,
Avec
Mêl

SALUT! SALUT!

RAMANCE.

Je te revois ô mon village
 Où s'écoulèrent les beaux jours
 De mon insouciant jeune âge
 Dont je me souviendrai toujours.
 Vieux clocher de notre humble église
 Qui s'éleve droit vers les cieux,
 Sur ton vieux toit d'ardoise grise
 Où chantent les moineaux joyeux !

Salut, salut ! ô mes vertes campagnes
 Je vous revois toujours fleuris,
 Ruisseau qui coule au pied de nos mon-
 tagnes
 En murmurant sous tes charmants abris !
 O mes vertes campagnes,
 Salut, salut !

Je vais revoir, ô douces fêtes,
 Mes grands bœufs au regard si doux
 Les beaux nids dressés dans les fâtes
 Des hauts chênes et des vieux houx ;
 Mon chien Rustaud, ami fidèle,
 Qui, veillant sur mes jeunes ans,
 Avec moi, dans l'herbe nouvelle
 Mêlait ses jeux chaque printemps !
 Salut, salut ! etc.

Voici là-bas mon toit de chaume
 Que dore un reflet de soleil,
 Où sous la treille qui l'embaume
 Le pinson chante à son réveil.
 Mon cœur tressaille d'espérance.
 En songeant au bonheur promis
 Qu'après une aussi longue absence
 Je vais recevoir parents, amis !
 Salut, salut ! etc.

L'ORPHELINE DE LA ROCHE.

MELODIE.

Errant un jour sur la montagne
 Une orpheline au front rêveur,
 Disait tout bas : rien n'accompagne
 L'enfant perdu, dans son malheur !
 Oui, j'ai grandi, sans qu'une mère
 Vienne un seul jour baiser mon front,
 Et mon âme dans sa prière
 Ne peut même dire son nom !

Tendres échos, portez lui ma pensée .
 Et dites bien aux échos d'alentour,
 Que sur la roche où je fus délaissée
 Je l'attendrai, jusqu'à mon dernier
 jour ! (bis.)

La
 Mo

J'ai
 Cha

Sur terre, hélas ! pauvre isolée !
 Tout me rappelle ma douleur,
 Et les enfants de la vallée
 Ne m'appellent jamais leur sœur !
 L'oiseau dans son nid de verdure
 Qui se balance sous l'ormeau
 Semble me dire en son murmure,
 Oui je n'ai pas même un berceau !
 Tendres échos, etc.

Dites-lui bien que sans caresse
 L'enfant se meurt désespéré ;
 Mon cœur a droit à sa tendresse ;
 J'ai tant souffert ! j'ai tant pleuré !
 Et si là-haut, ange et martyr,
 Elle est auprès de l'Eternel,
 D'ici j'attends son doux sourire ;
 Ne suis-je pas plus près du ciel !
 Tendres échos, etc.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE

ROMANCE.

La neige tombe et la bise est cruelle.
 Mon pauvre chien, tu dois avoir bien
 froid.
 J'ai beau râcler ma vieille ritournelle,
 Chacun s'éloigne et nul ne songe à toi.

Je vais redire encor cette romance,
 Qui nous valut jadis tant de gros sous ;
 Peut-être alors aurons-nous plus de
 chance,
 Vers les passants tourne tes yeux si
 doux !

(*Avec sentiment.*)

Tends ta sébille, ô mon pauvre caniche,
 Et sur ce pont restons jusqu'à ce soir ;
 Si la recette en rentrant n'est pas riche,
 Nous nous partagerons un morceau } *bis.*
 [pain noir.]

Te souviens tu de nos jours de bataille,
 Où nous avons tous les deux bien sou-
 vent

Bravé sans peur des torrents de mitrail-
 le ?

On t'appelait le chien du régiment.
 Depuis longtemps mes yeux à la lumière
 Se sont fermés, mais je bénis mon sort ;
 Je n'ai pas vu sur la France ma mère,
 Se déployer l'étendard de la mort !
 Tends ta sébille, etc.

Qu'ai-je entendu ? dans ma pauvre cas-
 sette

Vient de tomber une pièce d'argent.
 Qu'il soit béni celui qui me la jette.
 Il te carresse... ô ciel ! c'est un enfant !

Que le malheur ne brise pas sa vie,
 Qu'il voie un jour triompher son dra-
 peau,

Et revenir dans la mère-patrie.

Chaque Français exilé du hameau.

Rentrons chez nous, viens mon pauvre
 caniche,

Car en pain blanc s'est changé le pain
 noir,

Grâce à l'enfant notre sébille est riche,

Bénédissons-le, tout deux nous dine- } *bis.*
 rons ce soir. }

L'ANGE DE LA BIENFAISANCE.

Rayon de la douce harmonie
 Dont les accents charment le ciel

Et sur les maux de cette vie
 Répandent le baume et le miel!

Qui chassant la douleur amère,
 Revêt d'un prisme fortuné

La couche de la pauvre mère
 Et la crèche du nouveau-né.

C'est l'ange de la bienfaisance
 Qui calme ici-bas les douleurs!

C'est cet ange dont la présence
 Cache les larmes sous les fleurs! (*bis.*)

Quand sur le sol de la patrie
 L'orage gronde avec fureur,
 Que le travail et l'industrie
 S'arrêtent glacés de terreur!
 Avec ceux que le malheur frappe,
 Qui dans cet instant solennel,
 Vient dans une touchante agape
 Partager le pain fraternel?
 C'est l'ange, etc.

Quand l'hiver au pas homicide
 Sur la terre sème le deuil,
 Du vieillard, indigent, timide,
 Qui, sans témoins franchit le seuil?
 Qui, sans attendre sa prière,
 Lui rend la vie et la chaleur.
 Et fait, sur son heure dernière,
 Réfléter l'éclair du bonheur?
 C'est l'ange, etc.

Bel ange à chevelure blonde,
 Pour nous tu descendis des cieux;
 Bien longtemps encor sur ce monde
 Prodigue tes dons précieux;
 Grâce à toi l'abondance brille
 Grâce à tes présents, les mortels
 Forment une heureuse famille
 Dont tous les cœurs sont les autels!

Ca

Fr
 En
 En
 Po
 No
 Sen
 Fra
 De

Vou
 Et,
 Vou
 Ma

Eh

Et
 Pou
 Vou
 Ah!

Bel auge de la bienfaisance,
 Qui viens pour calmer les douleurs!
 Reste avec nous, car ta présence
 Cache les larmes sous les fleurs! (bis.)

ALSACE ET LORRAINE.

France à bientôt! car la sainte espérance
 Emplit nos cœurs en te disant: Adieu!
 En attendant l'heure de délivrance,
 Pour l'avenir nous allons prier Dieu.
 Nos monuments où flotte leur bannière
 Semblent porter le deuil de ton drapeau.
 France, entends-tu la dernière prière
 De tes enfants couchés dans leur tom-
 beau?

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
 Et, malgré vous nous resterons français.
 Vous avez pu germaniser la plaine,
 Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

Eh quoi! nos fils quitteraient leur chau-
 mière

Et s'en iraient grossir vos régiments!
 Pour égorger la France, notre mère,
 Vous armeriez le bras de ses enfants!
 Ah! vous pouvez leur confier des armes,

C'est contre vous qu'elles leur serviront,
 Le jour où las de voir couler nos larmes,
 Pour nous venger leurs bras se lèveront
 Vous n'aurez pas, etc.

Ah! jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
 Tu flotteras sur nos murs exilés,
 Frères, étouffons la haine qui dévore
 Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
 Mais le grand jour où la France meurtrie
 Reformera ses nouveaux bataillons,
 Au cri sauveur jeté par la patrie,
 Hommes, enfants, femmes nous répon-
 dront:

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
 Et malgré vous nous resterons français.
 Vous avez pu germaniser la plaine,
 Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais!

LE REVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère;
 Oh! comme il était froid!
 La brise était amère
 Sur la flotte du roi.
 Mais au fond de mon âme,

Dans des flots de soleil,
 Marseille au yeux de flamme
 Réchauffait mon sommeil;
 Lorsqu'une blanche fée,
 De vos voiles coiffée,
 M'appelle au fond de l'eau:

Bonjour, ma mère: oh! que mon rêve
 était beau.

“—Viens, disait votre image,
 L'eau seule est entre nous.
 Trop vite ton jeune âge,
 A quitté mes genoux,
 Viens, que je berce encore
 Tes rêves de printemps;
 Les flots en font éclore
 Qui nous calment longtemps!....”
 Et mon âme étonnée
 Se réveille entraînée
 Par les baisers de l'eau.
 Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres
 En silence glisse;
 Avec ses ailes sombres
 Mon vaisseau s'effaçait....
 Sous sa lamp pieuse,
 Sans cesser de courir,
 La lune curieuse
 Me regardait mourir.

Je n'avais plus de plainte:
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau...
Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort:
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le Ciel et l'eau.
Bonjour, etc.

MON VILLAGE.

AIR: — *Batelier, dit Lisette.*

Combien je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris!
Soleil qui fait éclore

Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaité?

Une erreur trop commune
Egara ma raison;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom;
Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette haureuse terre
Qui me ramènera?
La repose ma mère;
Mon ami m'attend là.
O pensers pleins de charmes!
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur.
Ici, je vois la tombe;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
 Surpris d'un froid mortel,
 Me réchauffer encore
 Au foyer paternel.
 Chaque jour ma patrie
 Charme mon souvenir.
 Là, commença ma vie;
 Là, je veux la finir.

LES DEUX ENFANTS DU PECHEUR

Notre père est parti.
 Pour que Dieu nous le rende,
 Frère, prions, prions à deux genoux :
 Sa barque est si petite,
 Et la mer est si grande !
 Seigneur, Seigneur, daigne le secourir.

Contre l'écueil, contre l'orage,
 Seigneur, daigne le secourir ;
 S'il ne revient pas au rivage,
 Tout deux il nous faudra mourir.
 Frère, vois ce point dans l'espace,
 Ce point que nous montre l'éclair...
 —Hélas ! c'est un oiseau qui passe,
 Qui passe disparaît dans l'air.
 Notre père est parti, etc.

Depuis que notre pauvre mère
 Parmi les anges remonta,
 Seul près de nous, douleur amère !
 Notre bon père nous resta,
 Frère, vois ce point dans l'espace ;
 Frère vois-tu à l'horizon ?
 — Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage ;
 Qui fuit au gré de l'aquilon.
 Notre père est parti. etc.

Ses filets, sa barque fragile :
 Voilà notre unique trésor ;
 Sa cabane est le seul asile
 Où toujours nos rêves sont d'or.
 Frère qu'apporte cette lame ?
 Du retour est-ce un précurseur ?
 — Hélas ! elle apporte une rame
 Et les vêtements d'un pêcheur.
 Silence

BONSOIR. PETITE ETOILE.

MELODIE

Pendant qu'au pied de ma couchette
 J'adresse ma prière à Dieu,
 Là-bas, agitant son aigrette,
 Mon étoile brille au ciel bleu.
 De son disque d'or un sourire
 Se détache et vole vers moi.

Son doux regard semble me dire :
 Dors en paix, je veille sur toi.
 Petite étoile,
 Que chaque soir
 Au ciel sans voile
 J'aime à revoir,
 Bonsoir, bonsoir.
 Petite étoile, petite.
 Bonsoir !

Après le baiser de ma mère.
 Rien n'est doux à mon cœur d'enfant
 Comme un rayon de ta lumière.
 O mon bel astre étincelant !
 Par toi, tant de charmantes chose.
 La nuit enchante mon repos
 Tant de rêves, d'images roses
 Voltigent sous mes blancs rideaux !
 Petite étoile, etc.

Es-tu, dis-moi, fille de l'ombre,
 L'étoile chère aux matelots,
 Qui dirige dans la nuit sombre
 Le navire errant sur le flots ?
 Est ce toi que Dieu fit paraître,
 Pour guider les mages pieux
 Vers l'étable où venait de naître
 Le Sauveur envoyé des cieux ?
 Petite étoile, etc.

Ed
 U
 Je
 Un
 C'e
 Qu
 Et
 L'e

Des
 A l'i
 En t
 Et le
 Sur
 Ton
 Et tu
 Sois

Ne la

Mon

Ecoute, dit avec mystère
 Une voix qui venait d'en haut :
 Je suis un ange solitaire,
 Un rayon du divin flambeau.
 C'est moi qui viens prendre ton âme,
 Quand le sommeil ferme tes yeux.
 Et sur mes deux ailes de flamme,
 L'emporte au séjour des heureux.
 Petite étoile, etc.

LA FRANCE IMMORTELLE.

MELODIE.

Des nations on te vit la première
 A l'ignorance arracher le bandeau ;
 En tout pays tu portas la lumière
 Et le triomphe accueillit ton drapeau.
 Sur toi le ciel fixa toutes les gloires,
 Ton auréole éblouit l'univers,
 Et tu fus grande alors dans tes victoires ;
 Sois aujourd'hui sublime en tes revers.

O noble France !
 Sous la souffrance.
 Ne laisse pas ton grand cœur défaillir
 Libre d'alarmes,
 Sèche tes larmes,
 Mon beau pays, tu ne dois pas mourir *bis*.

Il vint une heure, heure où la confiance,
 Que t'inspirait un légitime orgueil
 Voilà tes yeux sur l'horrible vengeance
 D'un ennemi qui préparait ton deuil.
 De tes enfants une immense hécatombe
 Ensanglanta notre sol dévasté ;
 Mais ces héros descendus dans la tombe
 Ont pris l'essor vers l'immortalité.
 O noble France, etc.

Après ces jours voués aux funérailles,
 Jours douloureux couverts d'un voile
 épais,
 N'évoque pas l'instant des représailles.
 Mets à profit les loisirs de la paix.
 Donne le calme à ton âme ulcérée,
 Aux cœurs français rends l'espoir et l'ar-
 deur ;
 Par le travail forte et régénérée.
 Tu reverras ta gloire et ta splendeur.
 O double France, etc.

LE MONTAGNARD EMIGRÉ.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance :
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
 De France !
 O nom pays ! sois mes amours.
 Toujours.

Te souvient il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux.
 Ma chère !
 Et nous baisions ses blancs cheveux
 Tout deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
 Du château que baignait la Dore,
 Et de cette tant vieille tour
 Du More,
 Où l'airain sonnait le retour
 Du jour ?

Il te souvient du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hirondelle agüe,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau
 Si beau.

Te souvient-il de cette amie,
 Tendre compagne de ma vie?
 Dans les bois en cueillant la fleur
 Jolie,
 Hélène appuyait sur mon cœur...
 Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
 Et ma montagne et mon vieux chêne ?
 Leur souvenir fait tous les jours
 Ma peine.
 Mon pays sera mes amours
 Toujours.

LE PETIT MOUSSE.

Je ne suis qu'un petit mousse
 A bord d'un vaisseau royal ;
 N'importe où le vent me pousse,
 Nord ou sud, tout m'est égal.

Refrain.

Car d'un père ou d'une mère,
 Je n'ai point connu l'amour !
 Ni personne sur la terre
 Ne m'attend à mon retour. (*bis.*)

Quand la voile pousse au large,
 Le vent se met à souffler ;
 On entend gronder l'orage,
 A terre ils veulent aller ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère
 Ils ont tous connu l'amour ;
 Mais personne sur la terre
 Ne m'attend à mon retour. (bis.)

Quand la mer entre en furie,
 Je vois les fiers matelots,
 A genoux priant Marie
 De les préserver des flots ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère,
 Ils ont tous connu l'amour ;
 Mais personne sur la terre
 Ne m'attend à mon retour (bis.)

Quand la lune nous éclaire,
 Qu'une étoile brille aux cieux,
 Je songe à ma bonne mère,
 Les pleurs coulent de mes yeux ;

Refrain.

Car, c'est au ciel que j'espère
 Te trouver, père d'amour,
 Là peut-être, ô bonne mère,
 Tu m'attends à mon retour [bis.]

PIERRE ET PAUL.

CHANT CATHOLIQUE.

AIR :—*France a bientôt.*

Ils sont couchés tous deux sur ta poussière,

Fière cité de la gloire et des arts !

Leurs noms gravés sur ton marbre et ta pierre

Ont éclipsé les noms de tes Césars !

Ils ont vaincu ton paganisme immonde,

Et détroné tes rois, tes dieux pervers.

O Pierre, ô Paul, ô conquérants, du monde,

Votre triomphe a sauvé l'univers ! [*bis.*]

Tous deux partis des vieux murs de Solyme

Après la mort du Sauveur des humains,

Ils ont porté son étendard sublime

Sur tous les points et par tous les chemins

A Rome enfin, leur parole féconde

S'unit et tonne, ébranlant les enfers,

O Pierre, ô Paul, etc.

Frappez, tyrans ! frappez sur vos victimes

Chacun des coups que vous leur assenez

Multiplira les croyants magnanimes,

Qui laisseront vos bourreaux acharnés.
 Pour leur soutien, la grâce sur abonde,
 Et par torrents, pleut des cieus entre'ou-
 verts.

O Pierre, ô Paul, etc.

L'ABBE LEON CHEMIN.

LA TOMBE IGNOREE.

Quelque part, je sais où, près d'une sau-
 le qui pousse,
 Ignoré du soleil, quand le printemps
 sourit,
 Un tombeau que quelqu'un a cherché
 dans la mousse
 Laisse voir sur sa croix que nul nom
 n'est inscrit.

Personne que je sache, à genoux sur la
 pierre,
 N'est venu, vers le soir, y prier en pleu-
 rant ;
 Mais un ange descend, sans doute avec
 mystère,
 Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste
 et mourant,

Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne
recueille,
Pour moisson, que le foin oublié du fau-
cheur.
C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,
Triste larme du saule, y tombe comme
un pleur !

Je suis allé revoir cette tombe ignorée ;
Et seul, quand j'ai voulu retrouver le
chemin,
Quelqu'un était debout, en défendant
l'entrée :
C'était l'oubli, pensif, et le front dans la
main.

ANONYME.

LES CLOCHES DU SOIR.

Quand les cloches du soir, dans leur len-
te voée,
Feront descendre l'heure au fond de la
vallée :
Quand tu n'auras d'ami ni d'amour près
de toi.
Pense à moi. (bis.)

Car les cloches du soir, avec leur voix
sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore,
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi,
Aime-moi ! (*bis.*)

Si les cloches du soir réveillent tes alar-
mes,
Demande au temps ému qui passe entre
nos larmes,
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé
que toi,
Près de moi ! (*bis.*)

Quand les cloches du soir, si tristes dans
l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta pré-
sence,
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera
pour toi.
Et pour moi ! [*bis.*]

LE MARIN.

Quand le soir, à bord, ils chantent
Leur mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux.
Mais quand l'étoile se lève,

Pleurant, Dieu m'en est témoin,
 Au lieu de chanter je rêve
 A ma mère, elle est si loin ! [bis.]

Au signal d'une bataille
 Pour moi le fer va briller ;
 Au milieu de la mitraille,
 Enfant je suis le premier.
 Quand même ardeur nous rassemble
 Pleurant, Dieu m'en est témoin,
 Le cœur me bat et je tremble
 Pour ma mère, elle est si loin ! (bis.)

Quand en mer près de nous passe
 Allant en France un vaisseau,
 Pour le suivre dans l'espace
 Je porte envie à l'oiseau.
 Comme il va dans ma patrie
 Pleurant, Dieu m'en est témoin,
 Je lui jette un mot et prie
 Pour ma mère, elle est si loin ! [bis.]

ANONYME.

COMPLAINTÉ DES VIEILLES FILLES.

Quand j'étais jeune et gentille,
 Je voyais foule d'amants ;
 Mais aujourd'hui, vieille fille,
 Ils sont tous indifférents.

Et pourtant, pour me produire,
 Je fais tout ce que je peux,
 J'offre, demande et soupire,
 Me retapant de mon mieux.

Accoudée à la fenêtre,
 Tous les dimanches au soir,
 Je regarde si peut-être
 Quelqu'un entrera me voir.
 Aperçois-je un veuf qui passe,
 Un garçon qui va veiller,
 Je dis d'un air plein de grâce :
 Mais entrez donc babiller.

Pour rien, sans cesse je gronde.
 C'est là mon tempérament ;
 Je critique tout le monde
 Excepté moi seulement.
 Je ne parle et ne babille,
 Que pour noircir les absents ;
 Ma langue est comme une étrille
 Sur le dos des braves gens.

Quand je chante en compagnie,
 Installée au piano,
 Je ne parle pas, je crie,
 Pour rendre mon chant plus beau ;
 Je me pâme, je grasseille,
 J'embrouille tant mon français,
 Qu'on se demande à l'oreille :
 "Mais chante-t-elle en anglais."

Hélas ! mes cheveux grisonnent.
 Des sillons rident ma peau,
 Dents et couleurs m'abandonnent,
 Et mon doigt est sans anneau !
 Pourquoi m'être si rebelles ?
 Manqué-je le moindre bal,
 Une des modes nouvelles,
 Un seul soir du carnaval ?

J'aime qu'on dise : Madame
 Devant les maris, les vieux ;
 Mais devant qui cherche femme
 "Mademoiselle" vaut mieux.
 Lorsque à souper l'on m'invite,
 Je mange avant le repas,
 Et je dis à table ensuite :
 "Oh ! je ne prends presque pas !"

Pour réparer le dommage
 Que m'ont causé "*quarante ans*,"
 Je me farde le visage,
 Et porte fleurs et rubans.
 Si quelque longue vilaine
 Cherche quel âge j'ai pris :
 "Mais je n'ai que la vingtaine,
 Depuis quinze ans je le dis."

Je fais tantôt la "*gesteuse*"
 Quand je vois quelque garçon,
 Et tantôt la précieuse
 Pour avoir plus de façon.

J'affecte une voix gentille,
 Des tons et des airs mignons,
 Je me dresse et me "tortille"
 En marchant sur les talons.

Et puis, s'il faut vous le dire,
 J'en ai de la piété,
 C'est au point que je soupire
 Pour être en "Communauté."
 Et celle que je préfère
 Serait de deux seulement,
 Où je m'appellerais "mère"
 Et ferais le règlement.

Je vais souvent à la messe,
 Surtout pour voir marier ;
 Et deux fois je me confesse
 Avant de communier.
 Pour marcher encore plus vite
 Vers mon saint avancement,
 Soir et matin je médite
 Qu'il me manque un sacrement.

Mais j'ai beau, d'une voix tendre
 Inviter et supplier,
 Personne ne veut me prendre,
 Et je reste à marier.
 Ah ! qu'ils ont l'âme inhumaine
 De me laisser tant pâtir !
 Je vais donc rester à "graine"
 Martyre et vierge mourir !....

Puisqu'il n'est plus d'espérances
 Je veux m'en dédommager ;
 De jons, bagues, alliances,
 Tous mes doigts vont se charger ;
 J'aimerai ma blanche "chatte"
 Et mon cher beau *petit chien*
 C'est chose pas mal ingrate.
 Mais c'est toujours mieux que rien.

CANADA ! BELLE PATRIE !

Canadiens, venez vous joindre
 A l'ombre de vos drapeaux !
 A notre ciel je vois poindre
 L'aube de jours les plus beaux !

Refrain.

Canada ! belle Patrie !
 Berceau de nos jeunes ans !
 En ce jour ta voix chérie . . .) *bia*
 Parle au cœur de tes enfants. }

A l'accord qu'on voit paraître,
 Tout noble cœur applaudit ;
 Le vieillard se sent renaître.
 Et la jeunesse grandit.

Refrain etc.

Au
 No
 Et
 To
 Ic
 La
 An
 C'

Le transport qui nous anime
Doit passer à nos neveux.
C'est un sentiment sublime,
Qui nous vient de nos aïeux.

Refrain, etc.

Patrie ! au jours de l'orage
Quand tu verras le danger.
Tes enfants pleins de courage
S'armeront pour te venger !

Refrain, etc.

Lorsque le canon résonne
Chacun sourit de bonheur,
A sa voix le sang bouillonne
Et réchauffe notre cœur !

Refrain, etc.

LE SOLDAT.

Au cri d'appel de la Patrie,
Nous quittons tout pour la servir,
Et pour elle il faut qu'on oublie
Tous les rêves de l'avenir.
Ici les combats et la gloire
La-bas famille et le repos.
Amis, courons à la victoire ;
C'est le chemin de nos hameaux.

Le tambour bat, le clairon sonne ;
 Vite courons à notre rang.
 Le feu commence, l'airain tonne
 La voix du chef crie : "En avant !"
 Ici les combats, etc.

Que le pays d'espoir tressaille !
 Fidèle à l'honneur du drapeau,
 L'armée a gagné la bataille ;
 Remettons l'épée au fourreau.
 Ici les combats, etc.

Liberté, honneur et patrie :
 Voilà le prix de tout combat.
 De revoir sa mère chérie !
 C'est là ce que veut le soldat.
 Adieu les combats et la gloire !
 Vivent famille et le repos !
 Amis, célébrons la victoire
 Qui rend la paix à nos hameaux.

CAMILLE PENY.

LA JEUNE MOURANTE.

Regarde ! ainsi que cette rose blanche
 Ma joue est pâle et mon regard languit !
 Comme elle aussi mon jeune front se
 penche :
 Fuyons le jour et recherchons la nuit.

Ca
Vo
Dan
Adi

Vo
Dor
Où
Tou
Je p
Au
Je p
Adi

Ah !
Cet
Je m
Où t
Là h

Com
Dan

Adie

Car je ressens qu'une souffrance amère
 Voile mon cœur malade et soucieux.
 Dans mon exile, je souffre sur la terre !
 Adieu ! ma mère, au revoir dans les ci-
 eux !

Vois de plus près cette riche parure
 Dont étaient fiers et le monde et le bal,
 Où l'on vantait ma grâce et ma tournure ;
 Tout me déplaît ; sourire me fait ma ! !
 Je porte envie au vol de la colombe,
 Au lac qui dort pur et silencieux !
 Je porte envie à la feuille qui tombe.
 Adieu ! ma mère, au revoir dans les ci-
 eux !

Ah ! ne crains plus pour ta fille chérie
 Cet avenir qui faisait ton effroi.
 Je me dérobe aux pièges de la vie.
 Où tu tremblais de me laisser sans toi.
 Là haut du moins je marcherai tranquille,
 Comme éclairée au flambeau de tes yeux.
 Dans mon malheur, je souffre sur la terre,
 Adieu ! ma mère, au revoir dans les ci-
 eux !

LES ADIEUX DU MARTYR.

Frères ; adieu ! la foule impatiente
 Demande au cirque un spectacle nou-
 veau.

Je vais tomber sur l'arène sanglante,
 Mais en tombant prier pour mon bour-
 reau.

Je vous attends où notre zèle aspire,
 Ivre de gloire et d'immortalité !

Dieu Tout-Puissant, couronne
 mon martyre, } *bis.*
 Pour moi du ciel ouvre l'éternité !

Ils m'avaient dit, dans leur fureur impie,
 Il faut briser tes autels au mourir.

Peuple, à ce Dieu j'ai consacré ma vie,
 Tu peux la prendre et non pas la flétrir.
 Malgré tes cris, en souriant j'expire.
 Car le trépas c'est la félicité.

Dieu Tout-Puissant couronne, etc. [*bis*]

Et cependant au séjour de la terre,
 Me rattachaient plus d'un tendre lien.
 J'ai vu tes pleurs, mais pardonne, ô ma
 mère,

Le monde est mort dans l'âme d'un chré-
 tien.

Ton fils n'est plus, mais au divin Em-
 pire.

Nous nous verrons et pour l'éternité ;
 Car le Seigneur couronne mon martyr
 Et j'entrevois la céleste clairté !

LES PEINES DU PETIT ÉCOLIER.

Qu'on est heureux d'être à votre âge,
 Me dit souvent un bon vieillard ;
 D'accord, mais ce bel avantage.
 D'où vient qu'on le prône si tard !
 Leçons, devoirs et par centaines,
 Voilà notre pain journalier !
 Ah ! vraiment on a bien des peines, } bis
 Quand on est petit écolier.

Je voudrais tout faire à ma tête,
 Le maître ne veut pas céder :
 De là toujours quelque tempête,
 Où ma ressource est de bouder.
 Quand je voudrais tenir les rênes,
 Sous la règle il me faut plier.
 Ah ! vraiment, etc.

Contre le courroux de mon père,
 Parfois trop prompt à corriger,
 J'avais les larmes d'une mère
 Pour m'absoudre et me protéger.

S'il m'échappe ici des fredaines,
 Pour moi qui voudra supplier !
 Ah ! vraiment, etc.

Pourtant, malgré tant de misères,
 Je mange, dors, m'amuse bien ;
 Et s'il est des jours moins prospères,
 Le soir, il n'y paraît plus rien.
 En ce cas, on a moins de peines, } *bis*
 Quand on est petit écolier !

W. MAREAU.

LA BARQUE DE PIERRE.

Esquif divin, ne crains pas les naufrages,
 Ton nautonnier enchaîne les autans.....
 Toujours à flots dix-huit siècles d'orages
 T'ont vu braver les plus noirs océans.
 Et de nos jours si la vague écumante
 Blanchit ton flanc dans sa vaine fureur,
 L'œil du Seigneur te suit dans la tour-
 mente,
 Sa main conduit ton aviron vainqueur.

Génézareth, par une nuit profonde,
 Vit sur son lac que le vent agitait,
 Quelques pêcheurs à la merci de l'onde,

Dans une barque où Jésus sommeillait.
 Il sommeillait, mais rempli de tendresse
 Son cœur veillait sur leur esquif trem-
 blant.

Soudain sa voix, au sein de la détresse,
 Dompta les flots du perfide élément.

Etends la voile à la brise légère
 Et, de ta quille, effleure le rocher,
 L'astre des mers te verse sa lumière,
 Lance ta nef, intrepide nocher.
 Si l'ennemi suscite une tempête
 Le bras de Dieu s'arme d'un trait brûlant.
 Déjà la foudre a grondé sur sa tête
 Pour écraser son superbe néant.

F. K.

LA SAISON DES FLEURS.

Sur l'air de : "La Pitie."

Quand la douce verdure,
 Au réveil d'un beau jour,
 Vient rendre à la nature
 Des plus riants atours ;
 Quand brille la prairie
 Des plus vives couleurs,
 J'entends chanter Marie,
 Dans le saison des fleurs !

Quand je passe en cachette
 Près du sentier fleuri,
 Je l'entends qui répète
 Son refrain favori
 Et par sa voix chérie
 Elle endort mes douleurs :
 J'entends chanter Marie
 Dans la saison des fleurs.

Mais Marie est absente,
 Les hivers sont venus ;
 Et sa voix si touchante
 Pour moi ne chante plus,
 Et seul mon cœur s'écrie
 En calmant sa douleur :
 Reviendras-tu Marie
 Dans la saison des fleurs ?

AUX MESSIEURS DE LA VILLE.

Messieurs les gens de nos villes,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Vous nous traitez d'imbéciles,
 Parcequ'on est habitant :

Refrain.

Ne vous es-tizis-tizesse,
 Ne vous estimez pas tant
 Ne vous es-tizis-tizesse
 Ne vous estimez pas tant.

Vos dents sont d'un blanc d'ivoire,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Le dentiste, de mémoire,
 Dit qu'elles changent souvent :
Refrain, etc.

Vos cheveux sont blancs de poudre.
 Ne vous estimez pas tant ;
 Aux moulins au l'on fait moudre,
 Nos ânes en ont le crin blanc :
Refrain, etc.

Vous avez de beaux carosses,
 Ne vous estimez pas tant ;
 On y voit souvent des rosses,
 En dehors comme en dedans :
Refrain, etc.

Vous avez de belles soies,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Nos "natureaux" et nos oies
 En portent depuis longtemps.

L'ORPHELINE.

O Vierge sainte, écoute ma prière,
 Délivre-moi de ce destin cruel,
 Daigne, patronne auguste et tutélaire,
 Jeter sur moi ton regard maternel !
 Errante au loin, pleurante et solitaire,

Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
 D'une orpheline entends la plainte amère,
 Reine des cieus, et prends pitié de moi !

La nuit est sombre, et l'hiver est bien
 rude ;

Le vent gémit le long du grand chemin,
 En vain ma voix émeut la solitude,
 Pas d'homme ami qui me tende la main.
 O Vierge sainte, écoute ma prière ;
 Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
 D'une orpheline, etc

J'ai tout perdu sur cette triste terre,
 Mais il me reste un consolant espoir,
 Si je n'ai plus, hélas, ma bonne mère,
 Il vient le jour au j'irai la revoir.
 O Vierge sainte, etc.

(L'ABBE VAN DEN NEST.)

LES MATELOTS

Le vent mugit, l'orage gronde,
 La foudre éclate avec fureur ;
 L'écueil perfide attend sous l'onde
 La faible barque du pêcheur.
 Et tout tremblant, le pauvre Pierre,
 Quand l'orage menace ses jours.

Invoke en vain dans sa prière
Notre-Dame du bon Bon Secours :

Refrain.

Bonne Mère des matelots,
Que votre bonté nous garde !
Par pitié, sauvez-nous des flots.
Notre-Dame de la Garde,
Par pitié, sauvez-nous des flots !

Vierge Sainte, que dois-je faire ?
La tempête augmente toujours.
En me sauvant, sauvez ma mère.
Moi seul je soutiens ses vieux jours.
Le jour s'enfuit la nuit s'avance
Et vient redoubler mon effroi.
Je dis en ta sainte présence
Vous ne voulez donc plus de moi !

Refrain.

Si vous daignez calmer l'orage,
J'irai, fidèle, tous les ans,
Les pieds nus en pèlerinage.
Vous apporter quelques présents.
Le vent s'éteint, l'orage cesse,
Le pêcheur échappe à la mort,
Et dit : je tiendrai ma promesse
Chantons en arrivant au port !

Refrain.

LE POÈTE.

Que fais-tu là, pauvre poète ;
Dans tes quatre murs enfermé ?
Ton âme rêveuse, inquiète
N'a donc plus soif d'air parfumé ?
Le premier bourgeon va sourire
Au tiède souffle du printemps ;
Que fais-tu donc quand tout respire ?
"J'attends, j'attends, j'attends !"

Mais songe que ta vieille mère
Veut te revoir un jour encor,
Avant que son heure dernière
Tinte à l'horloge de la mort.
N'hésite plus ! viens, suis-moi, vite :
Tu sais qu'elle à quatre-vingts-ans.
Pourquoi rester morne en ton gîte ?
"J'attends, j'attends, j'attends" !

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté.
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité ;
J'attends les heures solennelles
Qu'un jour m'apportera le temps :
J'attends qu'on me rende des ailes :
J'attends ! j'attends, ! j'attends !

LES VOIX DU CIEL.

Dans son berceau l'enfant repose,
 Ne réveillez pas mon trésor.
 Autour de son petit front rose
 Rayonne une auréole d'or.
 Anges qui veillez sur l'enfance,
 Chantez un cantique immortel.
 Pour bercer l'innocence
 Il faut des chants du ciel ! } *bis.*

Les fleurs entrouvent leurs corolles
 Pour fêter ce jour triomphant.
 Est-ce la voix des brises folles
 Qui vient caresser mon enfant,
 Bruits d'ici-bas, faites silence !
 Non, c'est la voix de Gabriel !

Refrain.

Dieu te préserve de nos fanges,
 Lorsque tes yeux seront ouverts !
 Enfant, c'est pour toi que les Anges,
 Font entendre ces doux concerts,
 Un chant d'amour et d'espérance
 Descend du séjour éternel !

Refrain

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Souvenirs du jeune âge
 Sont gravés dans mon cœur!
 Et je pense au village,
 Pour rêver au bonheur.
 Ah! ma voix vous supplie
 D'écouter mon désir.
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez-moi mourir!

} *bis.*

Au revoir, mon village,
 L'église et mon clocher!
 L'ombre frais du bocage,
 Où j'ai niais à rêver.
 Ah! voilà mon envie,
 Voilà mon seul désir!
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez-moi mourir!

} *bis.*

De nos bois, le silence,
 Les bords d'un clair ruisseau
 La paix et l'innocence
 Des enfants du hameau,
 Ah! voilà bien ma vie,
 Voilà mon souvenir!
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez-moi mourir!

} *bis.*

Je te vois, mon village,
 Ton lac et son rocher.
 Je te vois, paysage ;

Que j'aime à t'admirer !
 Ah ! je trouve la vie,
 Je ne dois plus souffrir.
 Je suis à ma patrie
 Je ne veux plus mourir.

} *bis.*

Oui je baise ta rive,
 Fleuve que j'ai pleuré
 Je savoure la brise
 Du pays regretté.
 Ah ! reçois, je t'en prie,
 Les pleurs du repentir !
 Oui, pour toi, ma patrie,
 Je n'ai plus qu'à mourir !

} *bis.*

Je revois la chaumière,
 Au toit tout ombragé.
 Je te vois, ô ma mère !
 Toi qui m'as tant pleuré
 A genoux, je te prie
 De vouloir me bénir ;
 Car je cains l'agonie.
 Et je me sens faillir.

PRIERE

D'ARTHUR DE BRETAGNE, DANS SA PRISON.

O mon Dieu ! vois un pauvre enfant
 Dans une prison solitaire ;
 Captif sous la main du méchant,

Il vient t'adresser sa prière.
 Ah ! daigne donc me secourir !
 Mon cœur d'effroi tremble et palpite :

Refrain.

Jésus ! Jésus ! Jésus ! vais-je mourir ?
 Oh ! viens à mon secours, viens vite !

Dieu ! quel spectacle à mes regards
 Vient se dresser au sein de l'ombre ?
 Pour qui ces torches, ces poignards
 Etincelants dans la nuit sombre ?
 Hélas ! que de maux vont surgir !
 Elle peut tout, l'âme hypocrite :

Refrain. Jésus ! etc.

Hélas ! quel mal ai-je donc fait
 Pour me vouer à tant de haines ?
 Quoi ! régner serait un forfait
 Qu'il faille expier dans les chaînes !
 Sans doute on me fera périr,
 C'est mon trépas que l'on médite :

Refrain. Jésus ! etc.

Paroles de l'Abbé J. R. Magnan.
 11 Juin 1883.

LES DEUX SAVOYARDS.

Refrain.

Mon frère ! mon frère !
 Vois-tu là-bas, là-bas là-bas ?
 Mon frère, mon frère,

C'est le pays, pressons le pas.
 Rien qu'en voyant notre campagne,
 Je sens déjà battre mon cœur.
 Oui tout là-bas, c'est la montagne }
 La montagne, c'est le bonheur ! } *bis.*

Comme en quittant notre village,
 Nous ressentions de la douleur !
 Je te disais : prenons courage ;
 Mais chaque pas brisait mon cœur !
 Autant que moi tu souffrais, oui mon
 frère ;

Car tu pleurais, va, je te voyais bien.
 J'aurais voulu te cacher, mon bon Pierre,
 Tout mon chagrin et prendre tout le ti-
 en [*bis.*]

Quel bon soleil, sens-tu mon frère ?
 C'est un bon temps pour nos moissons.
 C'est un bon temps pour notre mère,
 Notre mère que nous aimons.
 Notre départ attristait sa vieillesse,
 Elle pleurait déjà depuis longtemps.
 Mais le bon Dieu qui voyait sa tristesse
 A rappelé bien vite ses enfants. (*bis.*)

Et maintenant bien de l'ouvrage
 A qui sans nous ramonera.
 Et maintenant, un bon voyage
 Au savoyard qui partira.
 Nous lui dirons ce que notre vieux père,
 Tu t'en souviens, nous a dit en mourant :

"Heureux l'enfant qui rapporte à sa mère.

"Un cœur honnête avec un peu d'argent" (*bis.*)

Anonyme.

LA TYROLIENNE DES PYRENEES.

Montagnes Pyrénées.

Vous êtes mes amours!

Cabanes fortunées

Vous me plairez toujours!

Rien n'est si beau que ma patrie, | *solo.*

Rien ne plaît tant à mon amie!

O montagnards, ô montagnards, chantez
en chœur.

De mon pays, de mon pays, la paix et le
bonheur!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

O montagnards, ô montagnard, chantez
en chœur,

De mon pays, de mon pays, la paix et le
bonheur!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

La!

Laisse là tes montagnes!

Disait un étranger;

Suis-moi dans mes campagnes.

Viens, ne sois plus berger !
 Jamais ! ja mais ! quelle folie. | *solo*
 Je suis heureux de cette vie,
 J'ai ma ceinture [*bis.*] et mon herret,
 Des chants joyeux [*bis.*], ma mie et mon
 châlet.

Ah ! ah ! etc.

Sur la cime argentée
 De ces pics orageux.
 La nature domptée
 Favorise nos jeux :
 Vers les glaciers, d'un plomb rapide, | *solo*
 J'atteinds souvent l'ours intrépide.
 Et sur les monts [*bis.*], plus d'une fois
 J'ai devancé [*bis.*] la course du chamois.

Ah ! ah ! etc.

Déjà dans la vallée
 Tout est silencieux,
 La montagne voilée
 Se dérobe à nos yeux
 On n'entend plus, dans la nuit sombre,
 Que torrent mugir dans l'ombre . . . (*solo*)
 O montagnards [*bis.*] chantez plus bas,
 Thérèse dort [*bis.*] ne la réveillons pas
 Ah ! ah ! etc.

L'HIRONDELLE ET LE MATELOT.

Le front pensif, sur la rive étrangère,
 Un matelot rêvait à d'autres cieux :
 A son village, il pensait à sa mère...
 Une hirondelle apparaît à ses yeux.
 —Que me veux-tu, beau courrier d'espé-
 rance?

Viens-tu vers moi de la part des amis?

—Rassure-toi, j'arrive de la France. } *bis*
 Ami, je viens te parler du pays. }

Le ciel bénit la gloire de nos armes ;
 La paix succède à nos pas triomphants.
 Plus de chagrins, de douleurs, plus de
 larmes,

Car la patrie attend tous ses enfants,
 Vois-tu, là-bas, ton brick qui se balance ;
 On va partir, tes tourments sont finis.
 Sois donc heureux ! j'arrive de la France,
 C'est fête ! enfant, on retourne au pays.

Quoi pas un mot... d'où vient cette
 tristesse?

Pourquoi ces pleurs qui remplissent tes
 yeux,

Lorsque, partout, un hymne d'allégresse
 Est répété par nos marins joyeux?

—C'est qu'il me reste encore une souf-
 france :

La paix rend-elle une mère à sa fils ?
 — Rassure-toi, j'arrive de la France ;
 C'est le bonheur qui t'attend au pays,

Assez... tais-toi... tu me briserais l'âme,
 Oui... je le sens... on succombe au bon-
 heur,

Elle vivrait ! ma mère, ô sainte femme !
 Je crois déjà la presser sur mon cœur.
 Ma pauvre mère, à son foyer m'appelle ;
 Sa voix me dit : dans mes bras, ô mon
 fils !

Merci, merci, ma gentille hirondelle.
 Partons, partons, ma mère est au pays,
 Merci, merci, ma gentille hirondelle,
 Je suis heureux, ma mère est au pays.

AUX VENGEURS

DES

CHRETIENS DE SYRIE.

(AIR ; *Partant pour la Syrie.*)

Partez pour la Syrie,
 Peuples coalisés !
 Contre la barbarie
 Marchez, nouveaux croisés ?
 Vengez, comme naguères,

Par le fer et le feu,
Le trépas de vos frères,
La croix de votre Dieu !

} *bis*

Arrachez les victimes,
Aux peuples inhumains :
Ils ont d'assez de crimes
Ensanglanté leurs mains...
France ! va les convaincre
Qu'empressée à ta voix,
L'Europe saura vaincre
Au signe de la croix !

Tes fils ont pour exemple
Leurs glorieux aînés !...
Priez, prêtres du temple !
Et vous, riches, donnez !...
Et que toute puissance
Acclamant ses soutiens,
Chante : Honneur à la France !
Gloire aux vengeurs chrétiens !

ADIEU NOBLE COURSIER

Adieu, noble coursier, mon compagnon,
de guerre.

Tu meurs comme un guerrier, frappé
dans les combats.

Tu meurs et de ton sang, arrosant la
poussière.

Dans un suprême effort, ami, tu me sau-
vas. (*bis*)

Adieu, noble coursier,
Mon compagnon de guerre,
Moi rude et fier guerrier,
Dont le cœur est de picre,
Comme un cerf aux abois,
Je suis faible à cette heure,
Je pleure, ah ! oui je pleure
Pour la première fois.

Je n'ai pu te sauver, profonde est ta bles-
sure,

Ami, tu vas dormir de l'éternel repos.
Du chacal dévorant tu seras la pâture,
Et le vent du désert dispersera tes os.

Refrain

Adieu, noble coursier, etc,

Celle qui caressait ta croupe toute humi-
de,

Qui sous les palmiers verts nous attend
aujourd'hui,

Ma bien-aimée au bruit de ton galop ra-
pide,

Joyeuse du retour, ne dira plus, c'est lui.

Refrain.

Adieu, noble coursier, etc.

PAUL HENRIOT.

LE RETOUR

Refrain

Apaise-toi, vague fatale :
 Voici le moment fortuné ;
 J'aperçois la rive natale,
 Le beau pays où je suis né.

Oui ! je le reconnais aux transports que
 j'éprouve,
 C'est lui c'est mon pays qu'on découvre
 là-bas ;
 Semblable à l'ami qu'on retrouve,
 Et qui de loin nous tend les bras. (*bis*)

C'est ma ville ; voilà ses falaises, ses
 grèves,
 Son église, son fort avec ses vieux murs
 gris.
 Dieu ! j'entends, comme dans mes rêves,
 Ma mère appeler à grands cris.

Je vais donc la revoir, ô bonheur sous
 mélange !
 Voir ma mère ! Une mère, est-il rien de
 plus doux ?
 C'est l'étoile c'est le bon ange
 Que le Seigneur nous donne à tous.

CONNAIS TU LE PAYS.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?
 Le pays des puits d'or et des roses vermeilles,
 Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
 Où dans toute saison, butinent les abeilles,
 Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu,
 Un éternel printemps, sous un ciel toujours bleu!

Refrain.

Hélas! que ne puis-je te suivre,
 Vers ce rivage heureux, d'où le sort le m'exila?
 C'est là que je voudrais vivre,
 Aimer et mourir, oui, c'est là!

Connais-tu la maison où l'on m'attend
 là-bas!
 La salle aux lambris d'or où des hommes de marbre
 M'appellent dans la nuit, en me tendant
 les bras?
 Et la cour où l'on danse à l'ombre d'un grand arbre,
 Et le lac transparent où glissent sur les
 eaux,

Mille bateaux légers pareils à des oiseaux ?

Refrain

Hélas ! que ne puis-je te suivre
Vers ce pays lointain. d'où le sort.. etc.

AMBROISE THOMAS.

D'OU VIENS TU, BERGERE ?

—D'où viens tu, bergère,

D'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable,

De m'y promener :

J'ai vu un miracle

Ce soir arrivé.

Qu'as-tu vu, bergère,

Qu'as-tu vu ?

—J'ai vu dans la crèche

Un petit enfant

Sur la paille fraîche

Mis bien tendrement.

Rien de plus, bergère,

Rien de plus ?

—Y a le bœuf et l'âne

Qui sont pardevant,

Avec leur haleine

Réchauffent l'Enfant.

Rien de plus, bergère,
 Rien de plus?
 — Ya trois petits anges
 Descendus du ciel
 Chantant les louanges
 Du Père éternel.

AH! SI MON MOINE, etc.

Ah! si mon moine voulait danser? [*bis*]
 Un capuchon je lui donneré (rais) (*bis*)
 Danse, mon moine, danse!
 Tu n'entends pas la danse,
 Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,
 Tu n'entends pas mon moulin marcher.

Ah! si mon moine voulait danser! [*bis*]
 Un ceinturon je lui donnerais! [*bis.*]
 Danse, etc.

Ah! si mon moine voulait danser! [*bis.*]
 Un chapelet je lui donnerais. (*bis.*)
 Danse, etc.

LA TERRE D'EXIL !

Frappé d'un arrêt plein d'horreur ;
 Meurtri par les flots en fureur ;
 Bien loin du sol qui m'a vu naître
 L'on me bannit ainsi qu'un traître !..
 Non, non, pour moi plus de beaux
 jours,
 Plus d'allégresse, plus d'amours !

Refrain.

Grand Dieu, tu vois mes larmes !
 Entends mes vœux secrets,
 Termine mes alarmes !
 Pardonne à mes regrets,
 Proscrit, c'est pour jamais.
 Oui—pour jamais !

Jeté sur la terre d'exil,
 Mon sort, désormais, quel est-il ?
 Languir brisé par la souffrance,
 Pleurer ma noble indépendance !
 Et puis, à force de gémir
 Sur un rocher tomber, mourir.
 Grand Dieu, etc.

J'avais des parents, des amis ;
 Un jour me les a tous ravis !
 Remplace-t-on le cœur d'un père,
 Et les caresses d'une mère !
 Mânes sacrés de mes aïeux,
 Veillez sur moi du haut des cieux.
 Grand Dieu, etc.

LA MER.

Enfant, vois cette plaine immense,
Dont les sillons nombreux sont toujours
tourmentés ;

Son sein se déchire et s'élançe,
En débris écûmans par les vents empor-
tés.

Crois-moi, ne va jamais sans guide,
Au loin sur l'océan désert.

Jamais, car cette plaine hûmide
Mon enfant, c'est la mer ! [*bis.*]

Enfant, vois-tu bien ce nuage?
La-haut, dans le ciel bleu, regarde ce
point noir.

Eh ! bien, c'est un signe d'orage.
Et pour les matelots, signal du désespoir.
Vois-tu ce vaisseau disparaître?
Je tremble et fremis sur son sort ;
Prions, car des marins peut-être,
Mon enfant, c'est la mort ! [*bis.*]

Enfant, vois-tu là-bas sa voile,
Qui semble disparaître et revient sur
les flots ?

Regarde, au ciel brille une étoile,
Sainte et douce lumière, espoir des ma-
telots.

Enfant du vaisseau c'est l'égide,
 Prions, il vogue avec effort.
 La rive où le seigneur le guide,
 Mon enfant, c'est le port ! [bis.]

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
 Penché sur le bord d'un berceau,
 Semblait contempler son visage
 Comme dans l'onde d'un ruisseau.
 "Charmant enfant qui me ressemble,
 Disait-il, oh ! viens avec moi
 Viens, nous serons heureux ensemble :
 La terre est indigne de toi"

"Ià, jamais entière allégresse.
 L'âme y souffre de ses plaisirs ;
 Les cris de joie ont leur tristesse,
 Et les voluptés, leurs soupirs.
 Eh ! quoi ! les chagrins, les alarmes
 Viendraient flétrir ton front si pur !
 Et dans l'armertume des larmes
 Se terniraient tes yeux d'az ur !"

"Non, non, dans les champs de l'es-
 pace,
 Avec moi tu vas t'envoler ;

La Providence te fait grâce
 Des jours que tu devais couler.
 Que personne dans ta demeure
 N'obscurcisse tes vêtements ;
 Qu'on accueille ta dernière heure,
 Ainsi que tes premiers moments."

"Que les fronts y soient sans nuage,
 Que rien n'y révèle un tombeau ;
 Quand on est pur comme à ton âge.
 Le dernier jour est le plus beau."
 Et secouant ses blanches ailes,
 L'ange, à ces mots, a pris l'essor
 Vers les demeures éternelles.....
 Pauvre mère ! ton fils est mort.

REBOUL.

CHANT CANADIEN

Noble patron, dont on chôme la fête,
 Vois tes enfants devant toi réunis ;
 Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
 Que par ta main leurs destins soient bé-
 nis

Comme un signal auquel il se rallie,
 Le Canadien, l'adoptant pour patron,
 Parmi les peuples prend un nom,
 Au ciel un saint qui pour lui veille et
 prie [bis]

Par toi conduits au Canada sauvage,
 Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
 Nous tenons d'eux ce brillant héritage
 Par eux conquis, et par nous conservé ;
 En rappelant leur mémoire chérie,
 Le Canadien, retrouvant son patron,
 Parmi les peuples prend un nom,
 Au ciel un saint qui pour lui veille et
 prie (*bis.*)

Aux jours d'épreuve où passe toute race,
 Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
 Et quand de morts la justice fut lasse,
 Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir :
 En retrouvant sa première énergie,
 Le Canadien rend grâce à son patron.
 Et pour toujours il prend un nom,
 Au ciel un saint qui pour lui veille et
 prie (*bis.*)

LA FIANCÉE DU SOLDAT.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais
 hirondelle
 Je franchirais les murs, je m'enirais là-
 bas.
 Vers un ciel étranger, guidant mon vol
 fidèle,

Malgré tous les périls, auprès de nos sol-
dats.

Là je retrouverais celui que mon cœur
aime.

Mais je ne puis parler, et je tremble tou-
jours.

Pitié, mon Dieu, pitié pour ma douleur
extrême.

Fais triompher la France, épargne mes
amours.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais
nuage.

Qui passe dans les airs, voilant, l'azur
des cieux,

Vers lui, mon seul bonheur, dirigeant
mon voyage,

Comme un doux souvenir, je charmerais
mes yeux.

Mais je suis, hélas ! qu'une enfant de la
terre ;

Je ne puis rien pour lui, rien que de pleu-
rer toujours

Mon Dieu je t'en supplie, écoute ma
prière ;

Fais triompher la France, épargne mes

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais
 son bon ange,
 Vers lui je descendrais, à l'heure des
 combats ;
 Je planerais sur lui, dans un mystère é-
 trange.
 Et bien loin de la mort, je conduirais ses
 pas.
 A la voix de l'honneur, lorsqu'il a pris
 les armes,
 Mon Dieu ! veille sur lui, veille sur lui
 toujours !
 Pour le défendre, hélas ! je n'ai rien que
 mes larmes
 Fais triompher la France, épargne mes
 amours.

ETIENNE ARNAUD

L'AMERTUME.

Tu demandes pourquoi je pleure
 Quand je n'ai rien pour m'attrister ?
 Pourquoi je suis sombre à toute heure,
 Et pourquoi je suis sans gaieté ?
 Ma vue est couverte d'un voile
 Qui m'intercepte le bonheur ;
 La nuit est pour moi sans étoile
 Et le soleil est sans chaleur !

Hélas ! délaissé sur la terre,
 Jamais le bonheur ne me sourit.
 L'indifférence fut ma mère,
 Et mon père, le triste oubli.
 Jamais une âme naive et tendre
 N'a voulu soulager mon cœur,
 Et jamais je n'ai vu répandre
 Une larme sur ma douleur !

LA CABANE DE MON PERE

Humble cabane de mon père,
 Témoin de mes premiers plaisirs,
 Du fond d'une terre étrangère,
 C'est vers toi que vont mes souvenirs,

Le jeune tilleuil qui t'ombrage,
 Et la montagne, et le hameau,
 De ton agreste paysage
 Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
 S'ouvrir de superbe palais :
 C'est toi, ma cabane chérie,
 Qui peux remplir tous mes souhaits,

D'où vient cette joie inquiète
 Dont ton nom seul saisit mon cœur ?
 Si dans ta paisible retraite
 Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

LE CLOCHER DE MON VILLAGE.

Chez nous il est un monastère,
 Qui s'élève au milieu des bois ;
 Souvent sa cloche, avec mystère,
 Nous jette de mourantes voix.
 Il me souvient qu'en mon jeune âge,
 Je l'écoutais dans le lointain ; (*bis*)
 Mais du clocher de mon village
 J'aimais mieux le timbre argentin. } *bis*

Un jour pour la terre étrangère,
 Il me fallut quitter ces lieux,
 Ces lieux où je quittais ma mère,
 Et qu'en pleurant mes yeux.
 Mais, quand je perdis leur image,
 Longtemps encore, dans le lointain,
 Du beau clocher de mon village
 J'entendis le timbre argentin.

Mais je reviens, et plus j'avance,
 Le buisson, la fleur, le ruisseau
 M'apporte un doux parfum d'enfance,
 Un doux parfum de mon hameau ;
 Et comme au jour de jeune âge
 J'entends déjà dans le lointain
 Du beau clocher de mon village
 Résonner le timbre argentin.

GUSTAVE LEMOINE.

NOUS VERRONS APRES !

(AIR : France à bientôt, etc.)

A peine as-tu douze ans, mon pauvre
 Pierre ;
 Déjà la guerre, enfant, t'a fait souffrir ;
 Ton frère est mort ! en cendre est la chau-
 mière,
 Mort le foyer où tu devais grandir !.....
 Tu vis passer, par un matin d'automne,
 Vaincus, captifs cent mille malheureux.
 Lorsqu'apparut la sanglante colonne,
 Des pleurs de rage ont inondé tes yeux.

Refrain.

Préparons tous l'œuvre de délivrance,
 Les morts la-bas dorment sous les cyprès,

Souvenons-nous ! Travaillons en silence
 Souvenons-nous ! Et nous verrons après !

Travaille, enfant, car c'est notre ignoran-
 ce

Qui nous a fait succomber éperdus.
 Que le pays soit une ruche immense !
 Le dur labeur est la loi des vaincus,
 Au travail donc ! Pour servir la Patrie,
 Il faut des bras jeunes et vigoureux.
 Puisque la France est sanglante, meur-
 trie,

Relevons-la ! debout les paresseux !

Refrain

Tu trouveras des lâches sur ta route,
 Des courtisans serviles du succès.
 Ils te diront : la Patrie est dissoute !
 C'est à rougir d'avoir un nom français.
 Ah ! dis-leur bien à ces faux patriotes :
 Aux malheureux, vous qui jetez l'affront,
 Allez ailleurs rejoindre les despotes :
 Partez ! parlez ! Les Français resteront !

Refrain.

Pour y rester, il faut aimer la France,
 Les morts là-bas, etc.

Comme un marin sur les flots en furie
 Dans le danger sent sa force grandir,
 Dans nos malheurs puisons notre éner-
 gie,

Ne laissons pas le vaisseau s'engloutir.
 La monarchie est la terre Promisel
 A l'œuvre donc! Plus de division!
 Et que bientôt le monde entier se dise:
 C'est elle encor la grande nation!

Refrain

Préparons tous l'œuvre de délivrance,
 Les morts là-bas dorment sous les cy-
 près.

Travaillons tous à refaire la France,
 Souvenons-nous! Et nous verrons après!

LE MINEUR.

Pauvre parion Belge, à trois cents pieds
 sous terre.

J'extrais le noir charbon qui doit sortir
 du puits:

A peine si du jour je connais la lumière,
 Ma lampe est mon soleil, tous mes jours
 sont des nuits.

Quand l'heure du repos vient avec le Di-
 manche,

Je monte aspirer l'air et sourire au ciel
bleu,
En baisers paternels mon triste cœur s'é-
panche,
C'est ma manière à moi d'honorer le
bon Dieu' (*bis.*)

Que mon labeur pénible amène son sa-
laire,
Que l'amour de mes fils me désire sou-
vent.
Que je passe un seul jour près de leur
tendre mère,
Et je ne maudis pas mon sépulcre vivant,
La richesse jamais n'excita mon envie ;
Frugal et résigné. je suis content de peu,
J'espère en l'avenir d'une meilleure vie.....

Refrain.

Mais quels cris tout-à-coup frappent ces
voûtes sombres !
Au secours ! un mineur vient d'être en-
seveli ;
La muraille, s'écroule et nul sous les dé-
combres
N'ose affronter la mort pour sauver un
ami.
Hésiter est honteux, et fuir est miséra-
ble !

A l'œuvre! et maudit soit qui déserte ce
lieu!

Devoir doux à remplir, j'ai sauvé un
semblable.

Refrain.

CHANT D'ADIEU! (1877)

Adieu! deuce et charmante plage,
Où nous passâmes de beaux jours!
De notre cœur reçois l'hommage,
Adieu! nous t'aimerons toujours.

Chœur :

Sous tes drapeaux, bonne Marie,
Nous marcherons avec amour.
Et dans la céleste Patrie,
A toi réunis-nous un jour. (*bis.*)

Salut! ô bien-aimés Confrères
Recevez ce dernier adieu!
Pensez à nous dans vos prières.
Nous vous aimerons en tout lieu.

Vous qui sur la terre étrangère,
Dirigez nos pas vers le ciel.
Dignes flambeaux du Sanctuaire
Recevez un hymne éternel.

LA FILLE DU PÊCHEUR.

Ayant quitté la plage verdoyante,
 La blonde Emma jouait dans un bateau
 La douce voix de la jeune imprudente
 Mêlait son charme au murmure de l'eau.
 Loin des plaisirs que respire le monde.
 Elle chantait courant au gré de l'onde !

Refrain.

Dieu de bonté soyez mon protecteur,
 Sauvez, sauvez la fille du pêcheur !

Sous un ciel noir qui présageait l'orage,
 La pauvre enfant étouffait en sanglots.
 Trop faible, hélas ! pour gagner le rivage
 Sa barque sombre et coule sous les flots.
 On l'entendait sous la vague écumante
 Chanter encor, mais d'une voix mourante

Refrain : etc. etc.

Son père alors courbé par la vieillesse
 Voit le danger menacer son enfant ;
 Et, n'écoutant que sa vive tendresse,
 Au sein des flots il s'élançe à l'instant.
 En ramenant sa fille inanimée,
 Il répétait sa chanson bien-aimée :

Refrain : etc. etc.

Le lendemain au sein de la chaumière
 On vit Emma qui se parait de fleurs ;
 Car du village elle était la rosière,
 Titre sacré gagné par sa douceur.
 Quand sur son front on posa la couronne
 Elle chantait disant à la Madone :

Refrain :

Au Dieu du ciel je consaere mon cœur,
 Il a sauvé la fille du Pêcheur !

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
 À qui j'ai confié mon sort !
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée !

Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre ! terre ! là-bas, voyez

Ah ! tous mes maux sont oubliés

Salut à ma patrie ! (bis.)

Oui, voilà les rives de France;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée!

Douce contrée!

Après vingt ans, enfin je te revois.

De mon village

Je vois la plage.

Je vois fumer la cime de nos toits

Combien mon âme est attendrie!

Là furent mes premiers amours;

Là, ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,

L'inconstance emporta mes pas,

Jusqu'au sein des mers où l'aurore

Sourit aux plus riches climats.

France adorée!

Douce contrée!

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année

Là, brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de
 fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers :
 Là je regrettais nos hivers.
 Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages,
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire

Cris de victoire

Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant

Une bêche est là qui m'attend

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse

Enfin le navire entre au port,

Dans cette barque où l'on se presse,

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Qu'ils viennent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux,
 Je t'embrasse, ô terre chérie!
 Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
 Moi, désormais je puis mourir,
 Salut à ma patrie!

BERANGER.

 RAPPELLE-TOI!

Rappelle-toi, quand l'âme de ta mère
 S'envolera d'ici-bas vers le ciel,
 Rappelle-toi sa constante prière,
 Son doux regard, son baiser maternel.
 De plaisirs et de jeux lorsque ton cœur
 s'enivre,
 A des rêves pieux quand ton âme se
 livre,

Refrain.

Enfant, rappelle-toi, qui t'aima plus que
 moi?
 Rappelle-toi! Rappelle-toi!

Rappelle-toi qu'au chemin de l'enfance
 Par mon amour tu n'as vu que des fleurs,
 Rappelle-toi plus tard quand la souf-
 france,

Le désespoir fera couler tes pleurs.
Rien n'est si doux au cœur que le nom
d'une mère.

Son souvenir console et fait que l'on
espère.

Enfant, rappelle-toi, etc.

Rappelle-toi quand au vieux cimetière
J'irai dormir à l'ombre de la croix;
Ne laisse pas ma tombe solitaire,
Viens m'y parler comme autrefois.
Dans les bois on passe, écoute un doux
murmure,
C'est la voix de la mère, aussi tendre,
aussi pure.

Enfant, rappelle-toi, etc.

G. RUPES.

LE CHANT DU MATELOT.

Lorsque la brise est assoupie,
Lorsque la vague est endormie,
Et que mes yeux suivent l'oiseau
Qui laisse au loin notre vaisseau,
Ah! comme lui, mon cœur s'élançe
Là-bas, là-bas, vers le pays

Où déplorant ma longue absence,
 Mon pauvre père, hélas! tu dis:
 Il tarde bien! et je vieillis. (*bis.*)

Quand des beaux jours la douce aurore
 Là, sur les flots, me trouve encore;
 Quand mon regard au loin se perd,
 Et n'aperçoit qu'un long désert;
 Ah! comme alors je me rappelle
 Le beau printemps de mon pays,
 Où me devance l'hirondelle.
 Et puis, mon père, hélas! tu dis:
 Il tarde bien! et je vieillis!

Eveille-toi, vague endormie;
 Eveille-toi, brise assoupie,
 Et chasse au loin notre vaisseau,
 Plus vite encor que cet oiseau;
 Ramène-moi vers notre France,
 Où toi, mon père, heureux, surpris,
 Te rappelant ma longue absence,
 Tu me diras; reste mon fils;
 Ne t'en va plus, car je vieillis.

MON PAUVRE PIERRE.

Adieu! ma bonne mère!
 Je pars le tambour bat
 Puisque j'suis militaire,
 Faut que j'fasse mon état.
 Ne crains rien: à la guerre,
 J'aurai bien soin de moi,
 Et le ciel, je l'espère,
 Me conserv'ra pour toi.

Refrain.

Rampamplan, rampamplan,
 Ramphamplan, tambour battant
 Oh! rampamplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
 En partant mes adieux.
 Si quelque militaire
 V'nait vous dire en ces lieux
 Qu'il a vu mourir Pierre
 Pour la France et son roi,
 N'dites rien à ma mère,
 Et priez Dieu pour moi

Refrain.

L'sac sur l'dos, vers la plaine,
 Amis, dirigeons-nous
 J'sais ben, qu'ça fait d' la peine;
 Mais il faut filer doux.
 Dans un moment d'alarme,
 Pour chasser le chagrin,
 Renfonçons une larme,
 Et chantons ce refrain;
Refrain.

Le cœur gros, l'œil humide,
 L'habitant du hameau
 Le voit d'un pas rapide
 Descendre le côteau;
 Bientôt, sur l'autre rive,
 Ils se perdent enfin.
 Et l'oreille attentive
 Peut seule entendre au loin:
Refrain.

LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
 Ce beau rosier où les oiseaux
 Viennent chanter, sous ma fenêtre,
 Perchés sur ses jeunes rameaux.

S
A
S
O
A
L
D
P

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
 Ah ! par pitié, ne chantez pas :
 Mon fils, qui me rendait heureuse,
 Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau-Monde,
 Il nous fuit, il brave la mort !
 Hélas ! pour chercher sur l'onde
 Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous passagères hirondelles,
 Qui revenez chaque printemps ;
 Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
 Ramenez-le-moi tous les ans.

DE LEYRE.

VAINE ATTENTE

Sur ce rivage où t'attendait ma mère
 Ami, pourquoi plus tôt ne pas revenir ?
 Seul en ces lieux j'ai fermé sa paupière,
 Oui, seul, hélas ! j'eus son dernier soupir.
 A l'horizon lorsqu'apparut ta voile,
 La pauvre mère était bien près des cieux ;
 De l'espérance avait pâli l'étoile,
 Pourtant encor je lisais dans ses yeux :

Refrain

Bons matelots redoublez de courage,
 Fendez les flots, soyez vite au rivage :
 Une mère qui va mourir
 Attend son fils pour le bénir [bis]

Lorsque le soir d'une belle journée,
 La pauvre mère interrogeait les cieux,
 Par la douleur son âme était navrée ;
 Oh ! que de pleurs j'ai vu baigner ses
 yeux !

Pourtant encore elle avait l'espérance,
 Du malheureux seul et dernier soutien ;
 Elle disait, regardant vers la France :
 Pour m'embrasser, demain, mon fils re-
 viens.

Refrain.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
 Quand un vaisseau demandait du se-
 cours ;
 Elle était là, priant sur le rivage ;
 Croyant te voir, elle exposait ses jours.
 Quand le canon annonçait la détresse,
 Quand son silence était signe de mort,
 Je l'entendais, dans sa vive tendresse.
 Je l'entendais, longtemps redire encor :

Refrain

SOUPIRS VERS DIEU.

D'un éternel ennui mon âme est consu-
mée,

Elle s'agite en vain pour trouver le bon-
heur.

Au sein de l'abondance, elle est triste, af-
famée.

O mon Dieu ! viens combler l'abîme [bis]
de mon cœur.

Ce désir infini, cette éternelle flamme,
C'est toi qui l'allumas dans mon sein
frémissant.

Descends, O Dieu du ciel, oh ! descends
en mon âme

A calmer ses ordres, le monde est [bis]
impuissant.

Pourquoi donc plus longtemps m'en-
chaîner à la terre ?

La terre et ses faux biens ne peuvent rien
pour moi.

En toi seul mon espoir, mon amour [bis]
et ma foi !

Le navir, ballotté sur l'océan immense
Jette l'ancre, et tranquille attend de meil-
leurs jours :

Ainsi qui veut du temps dominer l'in-
constance

Jette son ancre au ciel, fixe là (bis.) son
amour !

Que le cœur est content ! que la vie est
 heureuse,
 Loin des clameurs du monde et des plai-
 sirs trompeurs !
 Qu'il est beau le calice où l'âme radieuse
 De l'amour à longs traits savoure (bis.)
 les douceurs !
 Que ce soit là toujours le charme qui
 m'enivre,
 Et qu'un soupir d'amour soit mon der-
 nier soupir.
 Mourir en aimant Dieu c'est commencer
 à vivre !
 Je veux vivre Seigneur, je veux vivre
 pour ne (bis.) plus mourir !

CHARLES QUINT.

Du haut du trône où l'homme solitaire
 Jette un regard qui n'éblouit qu'un jour ;
 Je vois pâlir les grandeurs de la terre
 Et dois à l'or la puissance et l'amour.
 Mon sceptre, hélas ! est un sujet d'envie
 Le monde entier m'aime parce qu'il craint.
 Je fais à Dieu l'hommage de ma vie }
 Et sans rougir je fléchis sous sa main. } bis

Un roi n'est rien—si grand roi qu'il puisse être,
 Qu'un instrument dans la main du Très-Haut.

Plus il se courbe au joug du Divin maître,
 Plus pour son peuple il tend au but qu'il faut.

L'orgueil qui rêve à son indépendance
 Au diadème aspire autant qu'il peut.
 J'ai vu des rois adorer ma puissance
 Et j'ai besoin de me soumettre à Dieu.

De l'amertume il reste au fond de l'âme
 Quand on a vu de près l'humanité.
 Faibles mortels que la tombe réclame
 Où cherchez-vous votre immortalité?
 J'ai comme un dieu gouverné le tonner-

re,
 Et de l'Espagne exalté les hauts faits ;
 Je porte au front la palme de la gloire,
 Et j'ai besoin de conquérir la paix.

LA CHEVRE.

Ah! c'était une chèvre,
 Qui n'avait que deux dents.

Lantran.

Elle a passé la nuit,
 Dans le jardin des grands,

Lantran.

Refrain.

Tout de lou de lou,
 Lantra-lon-lire,
 Tou-de-lou-de-lou,
 Lantran lon-là.

Elle a passé la nuit
 Dans le jardin des grands

Lantran.

Elle a mangé un chou
 Qui valait bien cent francs

Lantran.

Refrain :

Elle a mangé un chou
 Qui valait bien cent francs,

Lantran.

Une queue de poireau
 Qui valait bien autant

Lantran.

Refrain.

La chèvre fut traduite.

Devant le parlement

Lantran.

La chèvre, non point bête,

Entra cornes devant

Lantran.

Refrain.

La chèvre, non point bête,

Entra cornes devant,

Lantran,

Leva sa grande queue,

Pour s'asseoir sur un banc

Lantran.

Refrain.

Elle aperçut un livre,

Se mit à lire dedans,

Lantran.

Le juge lui demande

Ce qu'il y a dedans

Lantran.

Refrain

La chèvre répondit

Que du noir et du blanc,

Lantran,

Et fit un "pet" au juge

Autant aux assistants,

Lantran.

Refrain

DESILLUSION.

Toute espérance, enfant, est un roseau,
Dieu, dans sa main, tient nos jours, ma
colombe

Il les dévide à son fatal fuseau.
Puis le fil casse et notre joie en tombe ;
Car dans tout berceau germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon
Apparaissait à mon âme éblouie
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcion.
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie
Cette vision s'est évanouie (*bis.*)

Si près de toi quelqu'un pleure en rêvant
Laisse pleurer sans en chercher la cause ;
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent,
Pour l'homme, hélas ! sur qui le sort se
pose.

Toute larme, enfant, lave quelque chose.

VICTOR HUGO.

L'ENVERS DES CIEUX.

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas
reluire

Au ciel les ailes d'or des anges radieux ?
Sa mère répondit, avec un doux sourire :

Mon fils, ce que tu vois n'est que l'en-
vers des cieux.

Et l'enfant s'écria, levant son œil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :

"Puisque l'envers des cieux, — Ô mère, —
est si limpide,

Comme il doit être beau l'autre côté du
ciel !"

Sur le vaste horizon quand la nuit fut
venue

A l'heure où tout chagrin, dans un rêve
s'endort,

Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Et contempla l'azur semé de perles d'or ;

Les étoiles, au ciel, formaient une cou-
ronne

Et l'enfant murmurait près du sein ma-
ternel :

"Puisque l'envers des cieux si doucement
rayonne,

Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du
ciel !"

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste sé-
jour.

Et, lorsque le soleil vint dorer la colline
L'enfant n'était plus là pour admirer le
jour.

Près d'un berceau pleurait une mère en
 prière,
 Et l'enfant avait fui vers le monde im-
 mortel ;
 Et, de l'envers des cieux franchissant la
 barrière,
 Il était allé voir l'autre côté du ciel.

LA CITADELLE DE QUEBEC.

De Lévis à Beauport,
 De sang baignant nos plaines,
 Fier Anglais, tu promènes
 L'incendie et la mort.
 Suspends,—suspends tes pas,
 Car Québec te regarde
 Montcalm monte la garde:
 Anglais, n'avance pas !

Refrain.

N'avance pas, n'avance pas,
 La Citadelle te regarde,
 Montcalm ici monte la garde,
 Anglais, n'avance pas !

Sous ce rouge drapeau,
 Bientôt chaque village
 Parlerait un langage
 Barbare et tout nouveau.

On entendrait bientôt
 Le jargon britannique
 Véritable musique
 D'un peuple Wisigoth !

Refrain.

N'avance pas, non, non,
 Anglais, tu sais d'avance
 Qu'un enfant de la France
 Sait jouer du canon.
 Couchés sur nos remparts
 Vois ces fiers chiens de bronze
 Ils sont huit, dix ou onze,
 Et jappent bien, les gars !

VIVE LA FRANCE.

Jadis la France sur nos bords
 Jeta sa semence immortelle.
 Et nous, secondant ses efforts,
 Avons fait la France nouvelle.

Refrain.

O Canadiens, rallions-nous,
 Et près du vieux drapeau, symbole d'es-
 pérance,
 Ensemble crions : à genoux, [ce]
 Ensemble crions : à genoux, vive la Fran-

Plus tard un pouvoir étranger
 Courba nos fronts, un jour d'orage !
 Mais même au moment du danger
 Dut compter sur notre courage !

Refrain.

Aujourd'hui forts de l'avenir,
 Sans faire un seul pas en arrière,
 Fidèles aux vieux souvenirs,
 Nous poursuivons notre carrière.

Refrain.

Paroles de LOUIS FRECHETTE.

JE SUIS ZOUAVE.

Franc-Cœur, Caporal des Zouaves
 A la guerre était un démon ;
 Franc-Cœur était comme les braves,
 Avait un cœur sensible et bon.
 Il racontait ainsi l'histoire
 D'un jeune Prussien qu'il tua :
 Ah ! mes amis de celui-là
 J'en garderai longtemps mémoire :

Refrain.

Je suis Zouave et je sais bien
 Que tout n'est pas rose à la guerre.
 J'attends hélas ! mon tour demain.
 Ma foi ! tant pis, encore un verre,
 Au souvenir d'un Prussien (*bis.*)

C'était un jeune volontaire,
 Fine moustache aux grands yeux bleus.
 Brave comme tout militaire,
 Portant un coup, en parant deux.
 Bien malgré moi ma bayonnette
 Frappe au cœur le vaillant garçon
 Il trébuche et murmure un mot
 Et je compris : "adieu Toinette !"

Refrain.

A son côté je m'agenouille,
 Afin de lui porter secours.
 Je prends mon mouchoir et le mouille
 D'un vin que je n'ai pas toujours
 Ce pauvre mourant, me devine.
 Et me dit : "merci Caporal."
 Ce merci me fit plus de mal
 Qu'un coup de fer dans la poitrine !

Refrain.

Lorsque j'entr'ouvre sa tunique,
 Je vois sur son cœur tout sanglant
 Des cheveux noirs, tendre relique
 D'une maîtresse qui l'attend.
 Si j'avais su, pauvre petite,
 J'aurais sauvé ton fiancé.
 Si j'avais un instant pensé
 Qu'au pays m'attend Marguerite.

Refrain.

Lorsque sa tête tombe à terre,
 Je vois à son cou suspendu
 Un médaillon,—c'était sa mère,
 De pitié mon cœur s'est ému.
 J'ai vaillamment porté les armes,
 Mais à cette heure où j'ai tremblé,
 Ah ! mes amis, il m'a semblé
 Que ce portrait versait des larmes ;

Refrain.

LE REVEIL DE LA POLOGNE.

Elle se lève, elle appelle à la vie,
 La nation qu'on veut anéantir ;
 De son tombeau sort le peuple martyr,
 Et l'aigle blanc plane sur Cracovie.

Refrain.

De la Pologne invincible génie
 O liberté ! soutiens tes défenseurs
 Que devant toi tombe la tyrannie ;
 Gloire aux martyrs, et mort aux oppres-
 seurs (*bis.*)

Après quinze ans ressuscite plus brave,
 Sublime élan ! ce grand corps mutilé ;
 Les rois bourreaux, qui le tenait esclave,
 Sous son regard intrépide ont tremblé.

Refrain.

Les rois tombaient, mais leur cœur se
rassure.

Nont-ils pas vu, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux?

Refrain.

De l'héroïsme impérissable exemple!
Duel à mort et toujours renaissant!
Un contre trois !... l'Europe les contemple,
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Refrain.

LES MONTAGNARDS.

Refrain.

Les Montagnards (6 fois) sont là !
Halte !—Halte !—Halte !
Les montagnards, [bis.]
Halte !—Halte !—Halte !
Les montagnards sont là !
Les montagnards, [bis.] sont-là !

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours !
Cabanes fortunées,
Vous me plairez toujours !

Refrain.

“Laisse-là tes montagnes,”
 Disait un étranger,
 “Suis-moi dans mes campagnes,
 Viens, ne sois plus berger”

Refrain.

Sur la cime argentée
 De ces pics orageux,
 La nature domptée
 Favorise nos jeux.

Refrain.

Déjà dans la vallée
 Tout est silencieux,
 La montagne voilée
 Se dérobe à nos yeux !

Refrain.

LES TRENTE ECUS.

Paris, mon petit, de ton enfance
 Le bon Dieu sera ton soutien ;
 A Paris règne l'opulence,
 Deux ici, nous mourrions de faim ;
 Mais quand l'heure de la prière
 Le soir sonnera lentement,
 Mon fils, songe à ta pauvre mère,
 Qui bénit son petit enfant !

A
D
L
Q
M
L
N
Q

A
M
O
T
C
L
P
E

C'e
Qu
Do
Do
Ne
Vot
J'ai
J'ai

Aux favoris de la fortune,
 Demande un sou d'un air riant ;
 La plainte souvent importune,
 Quoique triste, parais content :
 Mais quand l'heure de la prière
 Le soir sonnera lentement,
 Non fils songe à ta pauvre mère
 Qui bénit son petit enfant !

Après trois ans, quelle richesse,
 Ma mère, trente écus pour toi ;
 Ouvre vite, plus détresse !
 Ton petit est riche, ouvre moi ;
 C'était l'heure de la prière,
 La pauvre mère en ce moment
 Priait, à genoux sur la pierre
 Et bénissait son jeune enfant !

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendicante
 Qui vous demande un peu de pain :
 Donnez à la pauvre innocente !
 Donnez vite, car elle a faim :
 Ne rejetez pas ma prière :
 Votre cœur vous dira pourquoi [bis]
 J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
 J'ai faim ! ayez pitié de moi !

Hier, c'était fête au village
 A moi personne n'a songé,
 Chacun dansait sous le feuillage,
 Hélas! et je n'ai pas mangé!
 Pardonnez-moi si je demande;
 Je ne demande que du pain (*bis.*)
 Du pain! je ne suis pas gourmande;
 Ah! ne me grondez pas, j'ai faim!

N'allez pas croire que j'ignore
 Que dans ce monde il faut souffrir,
 Mais je suis si petite encore!
 Oh! ne me laissez pas mourir!
 Donnez à la pauvre petite;
 Vous verrez comme elle priera! [*bis.*]
 Elle a faim: donnez, donnez vite;
 Donnez, quelqu'un vous le rendra!

Si ma palinte vous importune.
 Eh bien! je vais rire et chanter
 De l'aspect de mon infortune
 Je ne dois pas vous attrister.
 Quand je pleure, l'on me rejette;
 Chacun me dit: "Eloigne-toi!"
 Ecoutez donc ma chansonnette:
 Je chante, ayez pitié de moi!

BOUCHER DE PERTHES.

PRES DE TON CŒUR

Près de ton cœur, ô Père doux et tendre,
 Je viens chercher la paix et le bonheur.
 A quel trésor ne puis-je pas prétendre
 Près de ton cœur? (*bis.*)

C'est mon abri, ma demeure chérie,
 Dans mes ennuis, mon doux consolateur;
 Ah! dans l'exil, je trouve la patrie
 Près de ton cœur! (*bis.*)

Près de ton cœur j'accepte avec délice
 De cet exil, les combats et les pleurs.
 Ne dois-je pas aussi boire au calice
 De tes douleurs? [*bis*]

Près de ton cœur, je reviens, je respire
 Le doux repos à mon âme est rendu;
 Car sur mes sens je retrouve l'empire
 Près de ton cœur! (*bis.*)

Près de ton cœur, mon cœur reprend la
 vie.

Es. Comme au soleil de languissantes fleurs,
 Verse tes feux sur mon âme flétrie
 Soleil des cœurs! [*bis.*]

LE CASQUE DE MON PERE

Voici le casque de mon Père,
Noble débris qu'il m'a laissé ;
Je le conserverai, j'espère,
Car c'est pour moi tout un passé.
Quand vint son heure dernière
Il nous en parlait bien souvent :

Refrain.

Voici le casque,—le casque,—le casque,
Voici le casque,—le casque de mon père ;
Voici le casque,—le casque,—le casque—
Le casque de mon père, à l'épreuve du vent.

Ce fut le jour de son mariage
Qu'il l'étronna,—certes sans tort ;
C'était prudent, car en ménage,
Le vent parfois souffle bien fort.
Mais, s'il faut en croire ma mère.
Il fut toujours tendre et charmant :

Refrain.

Lorsque je mets cette coiffure
J'entre sous le toit paternel.
N'ai-je point une noble allure,
L'air imposant et solennel ?
Avec cela j'irais en guerre,
Braver le Czar et le Sultan :

Refrain.

Vous dirai-je enfin que les mites
 Ont respecté ce poil soyeux ;
 Quoiqu'ayant l'air un peu marmite,
 Ces casques-là sont précieux.
 On peut se passer de chaumière
 Et ne point craindre l'ouragan.

Refrain.

LEÇON D'ASTRONOMIE.

Que tout chacun qui n'est pas myope
 S'approche donc ; c'est le moment
 De venir voir au télescope
 Chaque beauté du firmament.

Un sou seulement !

Pour voir Jupiter et Saturne,
 Mars, Vénus, — Mercure et la lune

C'est le vrai moment : [bis]

Qui veut voir la lune ?

Pour un sou j'explique au public

Le système de Prométhée,

Le système de Galaté,

Le système de Cepernic.

L'ordre et la marche des Comètes,

Des étoiles et des Planètes,

Et puis la lune en finissant,
 Pour que l'intérêt soit en croissant.

Refrain.

Dans la lune c'est vraiment beau
 Vous distinguerez des montagnes
 Des maisons, des bois, des campagnes
 Des groseilliers à maquereau.
 L'astre qui brille sur nos têtes
 A,—dit—on,—comme nous ses bêtes
 Ses lois, ses princes, son drapeau,
 Des sujets qui mangent du veau.

Refrain.

Du soleil je puis tout autant
 Vous parler comme de la lune ;
 J'explique l'éclipse de l'une
 Et de l'autre pareillement.
 Je vous démontrerai qu'il passe
 Des globes de feu dans l'espace
 Traînant des comètes à queues
 Ou sans queue au moins pour nos yeux.

Refrain.

"LE ROI DU VALLON."

Refrain.

Ah!

La-la-la- ra- [6 fois.]
 Je possède un réduit obscur
 Au fond d'un vert bocage
 Sur mes fleurs coule à flots d'azur
 Le ruisseau le plus pur.—(bis.)
 D'un chêne le feuillage
 Me prête son ombrage
 Me garantit des feux du jour,
 Non de ceux de l'amour.

Refrain.

Dès le matin j'entends chanter
 La fauvette si tendre
 Et le passant de s'arrêter
 Cherchant à l'imiter.—[bis.]
 Je ne puis me défendre
 Du doux charme d'entendre
 Marier le chant du hameau
 A celui de l'oiseau

Refrain.

L'HUMBLE TOIT DE MON PÈRE

On vante ces palais, ces temples, ces tro-
phées

Que la belle Italie élève jusqu'aux cieux.
Et qu'on prendait plutôt pour l'ouvrage
des fées.

Tant leur grandeur magique éblouit
tous les yeux.

Refrain

Moi pourtant je préfère
À ce brillant séjour
L'humble toit de mon père
Où je reçus le jour.

On vante les jardins de l'heureuse Idu-
mée,

Où le soleil répand ses plus riches cou-
leurs,

Où d'éternels printemps à la terre em-
baumée

Ne refusent jamais ni les fruits, ni les
fleurs.

Refrain

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront
 faire envie,
 Ces jardins, ces palais, dont l'oeil est en-
 chanté :
 Dans les climats du nord, où j'ai reçu la
 vie,
 Avec même bonheur j'ai plus de liberté

Refrain

VIENS BELLE NUIT.

Viens belle nuit, me couvrir de ton voile !
 Viens ramener le calme dans mon cœur.
 Oh ! j'aime à voir, au ciel briller l'étoile
 Qui charme l'âme en rêvant le bonheur
 Quand le soleil fait place à la nuit som-
 bre
 Bien doucement murmure le zéphir :

Refrain.

Si je l'entends qui soupire dans
 l'ombre
 C'est un beau rêve, ah ! laissez,
 moi dormir !-

bis

Un exilé sur la terre étrangère
 Rêve souvent au pays des amours ;
 Moi comme lui, pour celle qui n'est ché-
 re,

En soupirant, je murmure toujours :
 Viens, belle nuit, dissiper mes alarmes,
 Rappelle-moi son tendre souvenir :

Refrain.

Mais, ô bonheur ! elle sèche mes
 larmes

C'est un beau rêve : ah ! laissez. *bis*
 moi dormir.

L'EGLISE SUR LA MER DU MONDE.

D'un regard tranquille et serein,
 Jésus voyait venir l'orage,
 Va, dit-il au pêcheur, va braver le nau-
 frage ;

Le pêcheur aussitôt entonna son refrain :
 Dieu ! quand il s'agit de ta gloire.
 Nous voguerons contre les flots.
 La croix assure la victoire,
 Courage ! en avant matelots.

Jésus a dit : il monte aux cieux,
 S'élançant sur la mer du monde.

La barque du pêcheur fièrement brise
l'onde ;
La plage au loin redit ce chant victori-
eux :

Dieu !

Mais de l'enfer j'entends la voix :
La tempête à ce cri s'avance,
Mugit, enfle ses flots et sur Pierre s'élan-
ce ;
Pierre meurt et s'écrie en embrassant la
croix :

Dieu !

Satan frémit ; va ! désormais,
Du monde je reprends l'empire.
Mais non : le frêle esquif se transforme
en navire,
Il s'avance plus fier, plus hardi que ja-
mais.

Dieu !

Aux ans succéderont les ans.
Mais tour à tour un nouveau Pierre.
De sa voix dominant le fracas du ton-
nerre,
Gouverne sans faillir à travers les bri-
sants.

Dieu !

ADIEU.

France. je meurs ; je meurs ; tout me
l'annonce.

Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce
Aucun Français, t'aima-t il plus ? Oh ! non
Je t'ai chantée avant de savoir lire ;
Et quand la mort me tient sous son épi-

eu,
En te chantant mon dernier souffle ex-
pire.

A tant d'amour donne une larme. Adieu.

Lorsque dix rois, dans leur triomphe
impie,

Poussaient leur char sur ton corps muti-
lé,

De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a cou-
lé.

Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car la pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu.

Demi-couché, je me vois dans la tombe
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'ai-
mais.

Te le dois, France, à la pauvre colombe

Qui dans ton champ ne butina jamais.
 Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
 Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
 De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
 Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu.

BERANGER.

D'OU VIENS-TU, BEAU NUAGE?

Quel oiseau te dépasse,
 Vapeur que rien ne lasse ?
 Quand tu fuis dans l'espace,
 Mon front devient rêveur.
 Où l'aurore se lève
 Je cherche dans mon rêve
 Le village et la grève.
 Où m'attend le bonheur.
 D'où viens-tu, beau nuage,
 Emporté par le vent ?
 Viens-tu de cette plage
 Que je pleure souvent ?

} bis.

As-tu vu ma compagne
 As-tu vu la montagne,
 Notre ciel de Bretagne,
 Notre ciel étoilé ?
 As-tu vu le calvaire,

Où, chaque soir, ma mère
 Va dire une prière
 Pour le pauvre exilé?
 D'où viens-tu, beau nuage, etc.

Là-bas, près de l'église,
 Dis-moi si ma Louise
 Dont la main m'est promise
 Me garde encor sa foi?
 Oui, Louise est fidèle!
 Là-bas sa voix m'appelle.
 Comme j'entends loin d'elle,
 Elle entend loin de moi!
 Par pitié, beau nuage
 Sur les ailes du vent,
 Porte-moi sur la plage
 Que je pleure souvent!

} bis.

BAL CHEZ BOULE.

Dimanche après les vêpres,
 Y aura bal chez Boulé;
 Mais il n'y va personne
 Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
 Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
 Que ceux qui savent danser.
 Loison Blé, comm' les autr's,
 Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
 Voulut itou y aller.
 Non, li dit sa maîtresse,
 T'iras quand l'train s'ra fait'

Non, li dit sa maîtresse,
 T'iras quand l'train s'ra fait.
 I s'en fut à l'étable
 Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
 Ses animaux soigner ;
 Prit Baret't' par la patte,
 Et Caillett' par le pied.

Prit Baret't' par la patte,
 Et Caillett' par le pied.
 Quand tout son train fut fait,
 I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
 I s'en fut s'habiller.
 Mit son gilet barré
 Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé
I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.
Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.

Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

CHANSON DES VIEUX GARÇONS PAR UNE VIEILLE FILLE.

Depuis longtemps je pleurniche,
J'attends comme un vieux bouquet
Qui languit sur la corniche,
Et tu n'es pas encor prêt !
Tu ris même, âme trigaude,
Du mal qui me fait sécher !
Ah ! tu vas l'avoir la chaude,
Tu vas te faire éplucher !

Méchant, tu fuis l'eau bénite,
 Ou n'en prends qu'avec tes gants !
 Mais pour la liqueur maudite,
 Tu ne craches pas dedans.
 Tu jures, vieille barbiche,
 Comme un chien de communcaux.
 Et puis, tu fais la catiche,
 Avec un air catinoux !

Tu ne vas guère à la messe,
 Ou n'arrives que fort tard ;
 Si tu te rends à confesse
 C'est aux pâques de renard.
 Le soir, pendant la prière,
 Tu t'étends ou dors assis ;
 Te rouvres tu la paupière,
 C'est pour voir par le châssis.

Ah ! combien tu nous agaces,
 Vieux traître, depuis dix ans !
 Ça fait dix fois que tu casses
 Et mets l'arrêt sur les bans.
 La pauvre Claire en est morte
 A force, hélas, de broiller !
 Et Rose qui n'est pas forte
 Menace de se troubler !

Tu sens toujours la ouïse,
 Cancre, à force de croupir ;
 Le jour tu dors sur ta chaise
 Et le soir tu vas courir

C'est toi qui fais ta marmite,
Qui prépares tes fricots ;
Ta soupe n'est jamais cuite,
Et tu brûles tes gigots.

As-tu vidé ton assiette,
Vite tu cours allumer ;
Ou tu mords dans la torquette,
Lorsque tu ne peux fumer.
Ton gousset porte un bagage,
Un vrai drigail infernal,
L'âcre odeur qui s'en dégage
Peut nous faire trouver mal.

Ta chétive maisonnette
Est bien loin d'être un palais,
Pour tenir la place nette
Tu n'as jamais de balais.
Partout ta chemise fine
Traîne avec ton vieux butin ;
Tu ne brosses ta bougrine
Que le dimanche au matin.

Tes culottes par l'usure
Vient-ent-elles à percer,
Tu n'as pas de créature
Pour les faire rapiécer.
C'est toi qui fais la reprise,
Mais, avenir désastreux !
Tu traverses ta chemise,
Et couds ensemble les deux !

Païen, jamais du carême
 Tu n'omets un seul repas,
 Tu fais ta grand'face blême
 Pour manger toujours du gras.
 Ah ! quelle fourmilière
 De crimes et de défauts !
 Ton âme est la fondrière
 Des sept péchés capitaux.

Insensé, sois donc plus sage,
 Tâche enfin de t'attendrir.
 Mais, hélas ! plus je t'engage,
 Plus tu sembles t'en durcir !
 Aussi dans l'impénitence
 Tu finiras tristement,
 Tu vas par ta résistance
 Mourir sans le sacrement !

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
 Où dort pour jamais le Héros,
 Bertrand, près du rocher sauvage,
 A sa tombe adresse ces mots :
 C'est donc là que le Roi du monde
 A vu ces beaux jours se flétrir !
 Sur un roc, au milieu de l'onde,
 Le destin le force à périr !

Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire
 Seulement une larme, un regret par vic-
 toire,

Et plus que lui jamais Français
 N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,
 Un nuage obscurcit mes yeux,
 Et dans la céleste demeure
 J'aperçus tous nos demi-dieux.
 Ces preux que la France regrette
 Tendaient les mains à ce Héros,
 Et la mort, planant sur sa tête,
 Pleurait sur le coup de sa faux.

Ah ! donnons-lui,

Celui qui du haut des colonnes
 Forçait les rois à se cacher,
 Celui qui donnait des couronnes,
 Pour tombe a le creux d'un rocher !
 Celui que protégeait Dieu même,
 Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
 Tombé loin de son diadème,
 N'a plus d'autels que dans nos cœurs.

Ah ! donnons-lui,

Du grand homme que je regrette.
 Refusant tout bienfait nouveau,
 Je ne veux qu'une violette,
 Qui croisse au pied de son tombeau :
 Avec moi j'emporte ses armes,

Nul mortel ne les touchera,
 Encor couvertes de ses larmes,
 Son fils un jour les portera.
 Ah! donnons-lui.

Adieu, dernier espoir des braves!
 Le destin me dicte la loi
 D'aller vivre au sein des esclaves
 Qui jadis tremblaient devant toi;
 Et quand viendra ma dernière heure
 Que l'on m'accorde dans ce lieu,
 Près de ta tombe, un peu de terre,
 C'est là mon seul et dernier vœu.
 Ah! donnons-lui.

ELOGE DE L'EAU.

Il pleut, il pleut enfin!
 Et la vigne altérée
 Va se voir restaurée
 Par ce bienfait divin!
 De l'eau chantons la gloire:
 On la méprise en vain.
 C'est l'eau qui nous fait boire
 Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein !
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire,
Quand l'eau vient au moulin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette :
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau.
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein du jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

ARMAND GOUFFE.

LE 25 DE MAI

VIEUX CHANT CANADIEN.

AIR :—*Comm.*

J'ai vu le 25 de mai
 Sur la glace un gros béliet, } *bis.*
 Qui fricassait des oignons
 Avec des p'lott's de neige,
 Dans l'oreille, d'un pigeon
 Dessus le dos d'un lièvre.

Un carosse bien agréyé ; } *bis.*
 Quat' crapauds bien attelés,
 Un wawaron poudré, frisé,
 Assis dans ce carosse
 Un frémille à ses côtés ;
 Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait pour son laquais } *bis.*
 Un gros taon qui jabotait.
 Il avait pour son cocher
 Un maringouin d'automne,
 Qui suçrait comme un charretier,
 Encor' faisait-il l'homme!

Un sauterell' mal avisée } *bis.*
 S'en va pour les voir danser
 Elle est tombée du haut en bas,
 S'est cassé la cervelle ;
 Elle est mort' depuis ce temps-là
 J'en ai su la nouvelle.

ADIEU, FRANCE CHERIE.

Adieu, moments d'ivresse,
 Rêves de ma jeunesse :
 La mort déjà m'opresse
 Et vient glacer mon cœur.
 Proscrit dans ma misère,
 Pleurant toujours mon père,
 En vain mon âme espère
 Un terme à sa douleur.

Refrain.

Adieu, France chérie
 Que n'ai-je pu t'offrir mon bras.
 O ma belle patrie !
 Je pleure ton trépas.
 Dans une affreuse solitude,
 J'ai vu s'éteindre mon printemps,
 Et la plus sombre incertitude
 A mis le comble à mes tourments. (*bis.*)

Berceau de mon enfance,
 Heureuse et belle France,
 J'admire la vaillance
 De tes jeunes héros :
 Ils ont quitté la terre ;
 Mais leur noble poussière
 Soulève encor la pierre.
 Qui couvre leurs tombeaux.

Refrain.

Au moins, dans sa haute infortune,
 Mon père eut un vaste renom ;
 Mais hélas ! ma vie importune
 S'enfuit en me laissant qu'un nom.

—O ma belle patrie !

Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !

Adieu ! France chérie,

Le ciel veut mon trépas.

O gloire redoutable
 D'un génie indomptable !
 Vingt ans infatigable,
 Tu fis trembler les rois.
 C'est mon seul héritage ;
 La gloire est mon partage ;
 Qu'il reste comme un gage
 Des plus brillants exploits.

Refrian.

Longtemps une douce chimère
 Berça mon cœur d'un tendre espoir.
 On me parla d'une autre ;
 Je ne devais jamais la voir.

O ma belle patrie !
 Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
 Adieu ! France chérie.
 Le ciel veut mon trépas.

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

La
 Le
 Le
 La
 Le
 Da
 Ma
 A S
 A l
 Ma
 Qu
 Mo
 De
 Mo
 Il e
 Bri
 Le
 Les
 Cor
 La
 Le
 Le
 La
 Mo
 Ave
 Le
 Le

TABLES DES MATIERES.

La Canadienne.....	page 3
Le Rosier de Mai.....	5
Le Pommier doux.....	7
La Belle Françoise.....	10
Les Trois Capitaines.....	12
Dans les Prisons de Nantes.....	14
Ma boule roulant.....	16
A Saint Malo.....	18
A la claire fontaine.....	20
Margotton et son âne.....	22
Quand j'étais chez mon père.....	24
Mon Moine.....	28
Dedans Paris.....	29
Mort de Malbrough.....	30
Il était un' Bergère.....	32
Brigadier, vous avez raison.....	33
Le Canadien exilé.....	35
Les Bossus.....	36
Complainte du Juif errant.....	37
La Gamelle patriotique.....	43
Le Pays.....	46
Le Vieux Braconnier.....	48
La Prière du châtelain.....	50
Mon âme à Dieu, mon cœur à toi.....	51
Ave Maria.....	52
Le Soldat et le Berger.....	54
Le petit Mousse noir.....	55

Adieux de Marie Stuart.....	57
La Vengeance Corse.....	58
Le petit Aveugle.....	60
La Croix de ma Mère.....	64
La Prière d'une Orpheline.....	65
Barcarole de la Muette.....	66
Les Sapins.....	67
L'Ange de la Pitié.....	70
Souvenir d'un vieux Militaire.....	71
Les Girondins.....	73
La Marseillaise.....	74
Souvenir de Napoléon.....	77
Hymne aux Martyrs de 1837-38.....	80
Le Drapeau de Carillon.....	82
Avant tout je suis Canadien.....	84
O Canada, mon Pays, mes Amours.....	86
Un Souvenir de 1837.....	88
Sol Canadien, terre chérie.....	89
Souvenir et Espoir.....	91
L'Eau et le Vin.....	93
Zozo.....	96
Jeanne d'Arc au Bucher.....	97
La Fête-Dieu.....	98
La Prière du matin.....	100
La Bonne Mère.....	101
Chant du vieux Soldat Canadien.....	102
Le Corbeau et le Renard.....	105
Le Corbeau vengé.....	108
Le Lac.....	110

La Plainte du Mousse.....	112
L'Hirondelle et le Proscrit.....	114
Je garde ma Foi.....	115
Brise du Soir.....	116
Toujours Seul.....	117
Les Enfants égarés.....	118
Les Rameaux.....	120
Amour et Fanatisme.....	121
Les Feuilles mortes.....	122
Le Vieux Cheik.....	124
Le Dernier Adieu.....	126
Ne pense qu'à Dieu.....	126
L'Orpheline.....	128
Le Papillon.....	129
Le Chef-d'œuvre de Dieu.....	130
La Piété.....	131
Dieu, mon enfant, te le rendra.....	132
La Chapelle abandonnée.....	133
Silvio Péllico au Spielberg.....	135
Le Tasse.....	137
La Rose et l'Enfant.....	138
Près d'un Berceau.....	139
La Charité.....	141
Les Anges du Foyer.....	143
Un Pas vers les Cieux.....	144
Priez pour lui.....	145
Le Petit Savoyard.....	146
Le Chien de l'Invalide.....	148

Où vas tu petit oiseau.....	149
Le Roi Dagobert.....	151
Cadet Rousselle.....	154
J'ai du bon tabac dans ma tabatière.....	157
Ma Normandie.....	159
A la grâce de Dieu.....	160
Le Soleil de ma Bretagne.....	161
Roul' ta bosse.....	163
Les Volontaires de Terrebonne.....	165
Les Voltigeurs, 1812.....	167
Le Petit Roger Bon Temps.....	168
L'Hiver au Canada.....	170
La Frontière.....	173
Chanson patriotique.....	175
A Saint Jean Baptiste.....	177
Chant de la Huronne.....	178
Chant des Chasseurs.....	179
Les Canotiers.....	181
Je ne cherche que ta gloire.....	182
Nos jours de gloire.....	183
Les Français en Canada.....	185
L'Avenir.....	186
La Liberté, la Patrie et l'Honneur.....	189
Napoléon.....	191
La chanson du bon Pasteur.....	192
Je chanterai.....	193
Le Beau Dunois.....	194
Le Retour de l'Hirondelle.....	196

Stances à l'Océan	197
L'Ange Gardien	198
Perdus dans la montagne	200
La Sœur de Charité	202
La Part à Dieu	203
Le Baiser du soir	205
Je voudrais ne plus me souvenir	206
Petits Oiseaux chantez toujours	208
Doux Souvenirs de mon Village	209
Salut! Salut!	211
L'Orpheline de la Roche	212
Le Chien de l'Aveugle	218
L'Ange de la Bienfaisance	215
Alsace et Lorraine	217
Le Rêve du Mousse	218
Mon Village	220
Les Deux enfants du Pêcheur	222
Bousoir petite Etoile	223
La France immortelle	225
Le Montagnard émigré	227
Le Petit Mousse	228
Pierre et Paul	230
La Tombe ignorée	231
Les Cloches du soir	233
Le Marin	233
La complainte des vieilles Filles	234
Canada! Belle Patrie	238
Le Soldat	239
La jeune mourante	240

Les Adieux du Martyr.....	242
Les Peines du petit Ecolier.....	243
La Barque de Pierre.....	244
La Saison des Fleurs.....	245
Aux Messieurs de la Ville.....	246
O Vierge sainte.....	247
Les Matelots.....	248
Le Poete.....	250
Les Voix du ciel.....	251
Souvenirs du jeune âge.....	252
Prière d'Arthur de Bretagne dans sa prison.....	253
Les deux Savoyards.....	254
La Tyrolienne des Pyrénées.....	256
L'Hirondelle et le Matelot.....	258
Aux Vengeurs des Chrétiens de Syrie.....	259
Adieu noble Courcier.....	260
Le Retour.....	262
Connais tu le Pays.....	263
D'où viens-tu Bergère.....	264
Ah! si mon Moine.....	265
La Terre d'Exil.....	266
La Mer.....	267
L'Ange et l'Enfant.....	268
Chant Canadien.....	269
La Fiancée du Soldat.....	270
L'Amertume.....	272
La Cabane de mon Père.....	278
Le Clocher de mon Village.....	274
Nous verrons après.....	275

Le Mineur.....	277
Chant d'Adieu! 1877.....	279
La Fille du Pêcheur.....	280
Le Retour dans la Patrie.....	281
Rappelle toi.....	284
Le Chant du Matelot.....	285
Mon Pauvre Pierre.....	287
Le Rosier.....	288
Vaine Attente.....	289
Soupirs vers Dieu.....	291
Charles Quint.....	292
La Chèvre.....	294
Desillusion.....	296
L'Envers des Cieux.....	296
La Citadelle de Québec.....	298
Vive la France.....	299
Je suis Zouave.....	300
Le Réveil de la Pologne.....	302
Les Montagnards.....	303
Les Trente Ecus.....	304
La Petite Mendiante.....	305
Près de ton Cœur.....	307
Le Casque de mon Père.....	308
Leçon d'Astronomie.....	309
Le Roi du Vallon.....	311
L'Humble toit de mon Père.....	312
Viens belle nuit.....	313
L'Église sur la mer du monde.....	314

France, je meurs, je meurs.....	316
D'où viens-tu beau Nuage.....	317
Bal chez Boulé.....	318
Chanson des vieux Garçons par une vieille Fille.....	320
Les Adieux de Bertrand.....	323
Eloge de l'Eau.....	325
Le 25 de Mai.....	328
Adieu France Chérie.....	329

